



HAL
open science

Le paysan aux mille visages : à la poursuite d'un être culturel paysan façonné par la Confédération paysanne

Aline Nippert

► To cite this version:

Aline Nippert. Le paysan aux mille visages : à la poursuite d'un être culturel paysan façonné par la Confédération paysanne. Sciences de l'information et de la communication. 2018. dumas-02512406

HAL Id: dumas-02512406

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02512406>

Submitted on 9 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

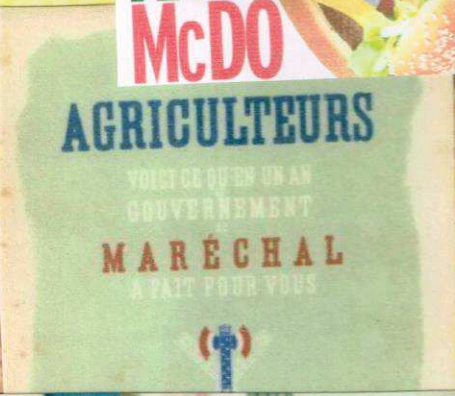
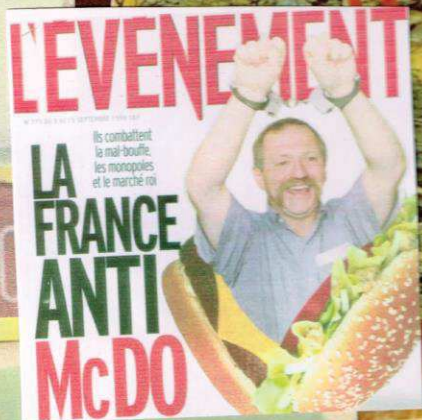
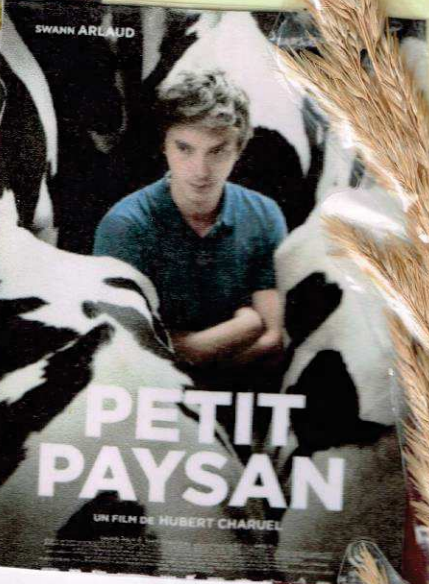
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

MARIVAUX

le paysan parvenu

Jeunes
Agriculteurs



cherche origi
circul



un film de RAYMOND DEPARDON

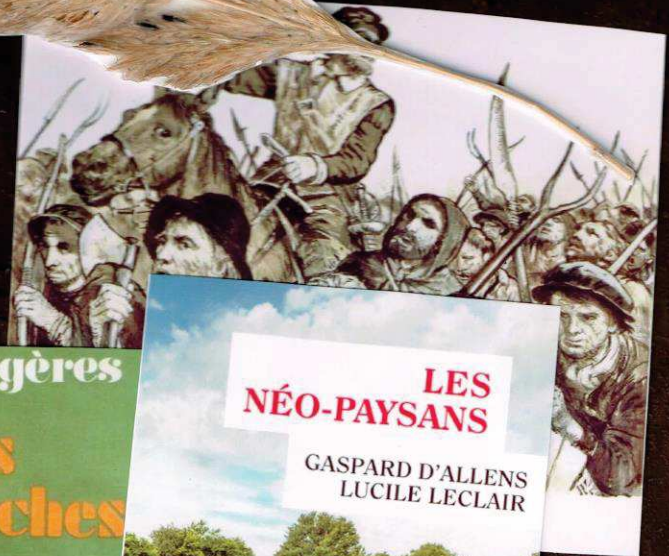
cul-terre



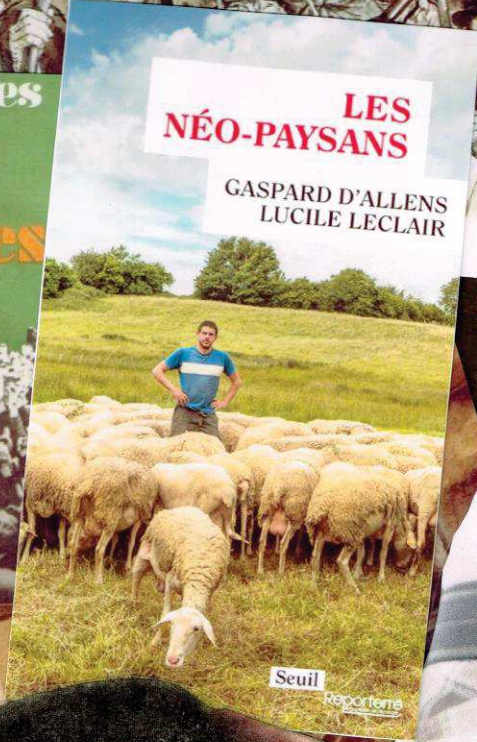
FABLE VII

LE PAYSAN DU DANUBE

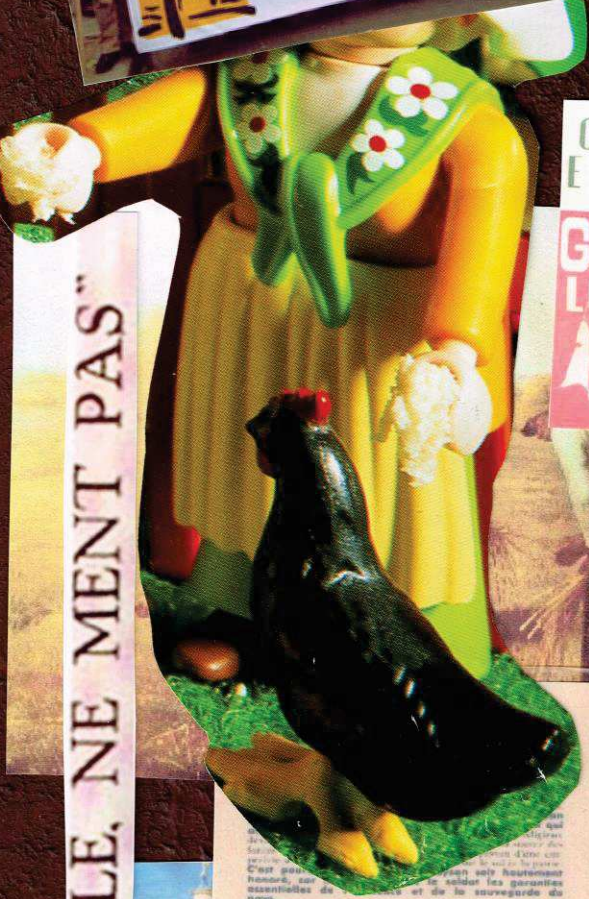
Il ne faut point juger des gens sur l'apparence *.
 Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau
 Jadis l'erreur du Souriceau *
 Me servit à prouver le discours
 J'ai, pour le faire, pour le faire, pour le faire
 Le l...



Henry Dorgères
 temps
 s fourches



CONTRA L'ARMADA
 E L'ESTAT COLONIAL
 GARDAREM
 LO
 LARZAC



"LA TERRE, ELLE, NE MENT PAS"



Master 2 Recherche

Mention : Information et communication

Spécialité : Recherche et développement

Le paysan aux mille visages

À la poursuite d'un être culturel paysan façonné par la
Confédération paysanne

Responsable de la mention information et communication
Professeure Karine Berthelot-Guiet

Tuteur universitaire :

Nom, prénom : NIPPERT Aline

Promotion : 2017-2018

Soutenu le : 25/09/2018

Mention du mémoire : Très bien

REMERCIEMENTS

Ce présent document, résultat d'un processus de recherche débuté en septembre dernier, est loin d'être un travail strictement individuel. Il s'est construit par étapes et s'est nourri des conversations, riches, avec Adeline Wrona, ainsi que des retours bienveillants de tous les professeurs ayant participé aux différents séminaires de recherche qui ont ponctué l'année.

C'est la raison pour laquelle mes premiers remerciements sont collégiaux. Merci à l'ensemble des chercheurs encadrant le Master de Recherche, qui, par leur implication dans les échanges, m'ont donné confiance dans l'intérêt que représentait un sujet sur les mondes paysans et dans les directions que prenaient mes investigations.

Je tiens ensuite à remercier, très sincèrement malgré le cadre formel qui nous est imposé ici, Adeline Wrona. Au fil de ce travail de recherche, dont l'avancée n'a pas toujours été fluide, j'ai pu profiter de ses remarques précises et de ses encouragements à aller au bout de mes intuitions.

Pour le temps qu'il m'a consacré au cours d'un entretien, je remercie également Maxime Bergonso, responsable de la communication de la Confédération paysanne.

Un grand merci à la personne en charge des abonnements chez Campagnes solidaires pour m'avoir très gentiment fourni deux exemplaires supplémentaires du numéro analysé.

Merci à Julie, qui a eu l'extrême gentillesse de relire une partie de ce travail de recherche. Son attention aux détails m'a été précieuse.

Je n'oublie pas de remercier, vivement, mes parents ainsi que ma sœur aînée, Aurore, pour la patience dont ils ont su faire preuve pendant l'accouchement par écrit de ce travail de recherche et pour l'aide qu'ils m'ont apporté dans la confection de la couverture de ce présent mémoire.

Je tiens aussi à dire merci à Émilie, Magali, Marie, parce que leur soutien, inconditionnel, vaut cher.

J'adresserai enfin un petit clin d'œil à Quentin et Fanchon, mes colocataires, dont l'amitié quotidienne a pu compenser la solitude, parfois pesante, des journées passées en bibliothèque.

NOTE LIMINAIRE POUR LA VERSION NUMÉRIQUE

Les deux premières pages de la version PDF de ce mémoire de recherche sont des reproductions numérisées de la première et de la dernière page de couverture du document papier.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE 1

Ceci est un document académique	1
<i>La « trivialité » comme cadre analytique</i>	1
<i>La fabrique de la couverture : un objet qui souhaite donner à voir notre démarche triviale</i>	3
Bienvenue dans le monde cultural	6
<i>Le « paysan » se définit par ce qu'il n'est pas</i>	7
<i>Le terme « agriculteur » n'est pas neutre</i>	8
<i>Le « cultivateur » : distinction artificielle, mais nécessaire</i>	11
Rencontre avec le syndicat la Confédération paysanne et ses paysans	13
<i>Paysan, où te caches-tu ?</i>	15
<i>Paysan portraituré, paysan débusqué</i>	16
Paysan, qui es-tu ?	18
<i>Première partie : le paysan en toute trivialité</i>	18
<i>Deuxième partie : la fabrique du paysan par la Confédération paysanne</i>	19
<i>Troisième partie : à la poursuite de l'ensemble des paysans de la Confédération paysanne</i>	20

PREMIÈRE PARTIE – LA FABRIQUE TRIVIALE DE « FIGURES PAYSANNES » PAR LE MONDE CULTURAL 23

PREMIÈRE SOUS-PARTIE – PETIT MORCEAU DE LA VIE TRIVIALE DE L'ÊTRE CULTUREL « PAYSAN » 25

La Seconde Guerre mondiale et les années qui la précèdent : le « paysan » des pôles contraires	25
La Libération et les années qui la suivent : le « paysan » coupable, le « paysan » profiteur	28
Des années 1950 aux années 1980 : le « paysan » face à l'« agriculteur » ?	29
<i>Rapide état des lieux</i>	30
<i>La « fin des paysans » ?</i>	31
<i>La FNSEA, représentante du « cultivateur-type » du moment</i>	33
En guise de conclusion : un mot « gorgé de valeurs historique et humaine »	37

SECONDE SOUS-PARTIE – UNE BRÈVE HISTOIRE COMMUNICATIONNELLE DE LA CONF'	39
Aux racines de la CP : le « paysan modernisé » de Bernard Lambert	39
Un tronc commun : « l'agriculture paysanne »	42
La souplesse du roseau : une définition non prescriptive de « paysan »	44
Les saisons filent, l'arbre s'enfeuille : une définition positive de « paysan »	45
L'arbre moustachu qui cache la forêt : José Bové, l'hypermédiatisé	47
CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE – LA FABRIQUE CONCERTÉE D'UN PAYSAN ÉTHIQUE	50

DEUXIÈME PARTIE – LA CONSTRUCTION SYNDICALE DE « L'ÊTRE COLLECTIF PAYSAN » 52

À la poursuite de l'être collectif paysan	53
L'analyse du cadre de notre corpus	54
PREMIÈRE SOUS-PARTIE – UN CADRE ÉNONCIATIF SYNDICAL	56
En première de couverture : la Conf', personnage principal	56
<i>La Conf' d'abord !</i>	56
<i>Le cadre ornant les portraits : « puissant dispositif ostentatoire d'autoreprésentation » de la Conf'</i>	57
Page 2, 3 et 31 : des paroles émanant explicitement du syndicat	58
<i>En deuxième et troisième de couverture : de la publicité sans vergogne</i>	58
<i>En page 3 : un « éditorial » signé par le syndicat ?</i>	59
En quatrième de couverture : un espace de communication événementielle ?	59
DEUXIÈME SOUS-PARTIE – DE LA CP À « LA CONF' » : L'IMAGE D'UN « BON » PAYSAN	61
La Conf', personnage sympathique	62
<i>« Joyeux anniv', la Conf' ! »</i>	62
La Conf', personnage amical	63
La Conf', ce n'est pas un monsieur chauve et colérique	64
TROISIÈME SOUS-PARTIE – DU PAYSAN RÉVOLTÉ AU PAYSAN MILITANT	64
Paysan syndiqué, paysan révolté ?	64
<i>Jacqueries et autres révoltes paysannes : un imaginaire vivace</i>	65
<i>La Conf' est une confédération</i>	66

<i>La Conf' est militante</i>	67
La Confédération se dit <i>paysanne</i>	68
<i>De la réappropriation du terme « paysan » à son accaparement</i>	68
<i>La lutte des classes revendiquée, l'unité paysanne retrouvée</i>	70
QUATRIÈME SOUS-PARTIE – LA CP, BIENFAITRICE DES « VILLAGES TRADITIONNELS RURAUX »	72
Grâce à la Conf', la solidarité dans les campagnes	72
Grâce à la Conf', les territoires en fête	73
La Conf', « habitante du pays »	75
<i>La Conf' enracinée (et) en campagne</i>	75
<i>L'une des racines de la Conf'</i>	76
<i>La Conf' du pays, le pays de la Conf'</i>	77
CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE – ENTRE INDIGNATION GLOBALE ET AMICALITÉ LOCALE	79

TROISIÈME PARTIE – LA CONSTRUCTION SYNDICALE DE « L'ÊTRE INDIVIDUEL PAYSAN » 81

PREMIÈRE SOUS-PARTIE – DEVENIR PAYSAN : UN PARCOURS INITIATIQUE ?	84
Devenir paysan par choix ?	85
<i>Être paysan, une évidence... familiale</i>	86
<i>Être paysan, un « rêve de gosse »</i>	86
<i>Être paysan, un choix pleinement consenti</i>	87
Devenir paysan, un parcours semé d'embûches	88
<i>D'abord, forme-toi !</i>	88
<i>Ensuite, accède au foncier !</i>	90
DEUXIÈME SOUS-PARTIE – ÊTRE PAYSAN, C'EST ÊTRE JEUNE, PROFESSIONNEL ET DYNAMIQUE	94
Être paysan est un métier	94
<i>Le champ lexical lié au mot « métier »</i>	94
<i>Technicité, efficacité et résultats chiffrés</i>	95
<i>La structuration en réseaux professionnels</i>	96
Un métier de labeur	98
<i>Quand on aime, on ne compte pas !</i>	98

<i>L'argent ne pousse pas dans les arbres</i>	99
Un métier en communion avec la nature	100
<i>Le milieu naturel pour poste de travail</i>	100
<i>Les animaux comme collègues de boulot</i>	102
Un métier qui s'exerce à plusieurs	103
TROISIÈME SOUS-PARTIE – « LE PAYSAN EST, PAR NATURE, UN ANIMAL POLITIQUE »	106
Le paysan social	107
<i>Les valeurs familiales au premier plan</i>	107
<i>La communauté villageoise résiste encore et toujours</i>	111
<i>Les amitiés paysannes entretenues</i>	112
Le paysan politique	115
<i>Le paysan syndiqué à la CP</i>	115
<i>Le paysan engagé dans d'autres structures collectives</i>	116
<i>Le paysan en lutte</i>	117
Le paysan moral	119
<i>Réflexions autour d'une « éthique paysanne » ?</i>	119
<i>Réflexions sur la place du travail dans une vie</i>	122
Le paysan heureux	123
CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE – DU CLUB DES 27 PORTRAITURÉS À L'ENSEMBLE DES PAYSANS DE LA CONF'	125
CONCLUSION GÉNÉRALE	127
Le paysan aux mille visages	127
Un être culturel paysan façonné par la Conf' ?	128
<i>Un « rapport syndical au journalisme » prégnant</i>	128
<i>L'être collectif paysan, entre hégémonie et mégalomanie</i>	130
La poursuite continue encore et encore ?	132
<i>Le travail de recherche : une course à obstacles</i>	133
<i>L'être culturel, l'éternelle transformation</i>	133
Faiblesses de notre recherche et perspectives futures	134

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE 136

CLASSEMENT PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE	136
Ouvrages cités	136
Articles cités et Actes de recherche	137
CLASSEMENT PAR DISCIPLINE ACADÉMIQUE	141
Les Sciences de l'information et de la communication	141
La Sémiologie et la Philosophie	142
La Sociologie et les Sciences politiques	143
L'Histoire	144
RESSOURCES DOCUMENTAIRES, SÉMANTIQUES ET ICONOGRAPHIQUES	146
Outils de travail sémantique	146
Documentation	146
<i>Références littéraires</i>	<i>146</i>
<i>Références statistiques</i>	<i>147</i>
<i>Références culturelles</i>	<i>147</i>
Ressources iconographiques	148

INDEX DES SIGLES 149

ANNEXES 150

CITATIONS RELEVÉES DANS LES PORTRAITS QUI COMPOSENT NOTRE CORPUS	150
Rhétorique chiffrée	150
Présence du champ lexical professionnel	154
Narration des difficultés financières rencontrées	156
Informations sur les liens sociaux établis	157
Réflexions éthiques	160
Engagements syndicaux et associatifs	164
À côté du travail, les loisirs	168
PROPOSITIONS DE TYPOLOGIES DES PORTRAITS QUI COMPOSENT NOTRE CORPUS	169

En fonction des titres	169
<i>Être paysan est un engagement politique</i>	169
<i>Être paysan est un « vrai métier »</i>	170
En fonction de l'illustration	171
<i>Mise en scène de l'activité culturelle exercée</i>	171
<i>Pas de mise en scène de l'activité culturelle exercée</i>	172
En fonction des auteurs	172
<i>Auteurs « seulement » paysans</i>	172
<i>Auteurs présentés par leur lien avec la CP (ou Via Campagnola)</i>	173
<i>Non paysans mais en lien avec le monde cultural</i>	173
<i>Journalistes pour Campagnes solidaires</i>	174
En fonction du nombre de portraiturés	174
En fonction des raisons du « devenir paysan »	176
<i>C'est une évidence</i>	176
<i>C'est un véritable choix</i>	177
<i>Raisons insuffisamment développées</i>	178
En fonction de l'origine familiale du portraituré	178
En fonction du type de formation suivie	180
En fonction des engagements en organisation	183
En fonction du label de production	185
En fonction du réseau de distribution adopté	186
ENTRETIEN AVEC LE RESPONSABLE DE LA COMMUNICATION DE LA CP	188
OUTILS D'INDEXATION DU MÉMOIRE	207
MOTS CLEFS	207
RÉSUMÉ	207

INTRODUCTION GÉNÉRALE

CECI EST UN DOCUMENT ACADÉMIQUE

Que l'originalité – pour ne pas dire l'étrangeté – de la couverture de ce document ne vous trompe pas : l'objet que vous tenez entre vos mains est bien un mémoire de recherche. Le cadre académique de notre travail étant les sciences de l'information et de la communication, cette couverture ne résulte pas d'un simple élan créateur et désintéressé. Sa matérialité, déjà, dit quelque chose de notre démarche de recherche et, plus honnêtement peut-être, de nos tâtonnements. Quel est son but, alors ?

La « trivialité »
comme cadre analytique

Notre étude s'intéresse aux mondes paysans. Plus rigoureusement, elle traite de leurs représentations ; la manière dont ils sont représentés, la manière dont ils se représentent eux-mêmes, les enjeux sous-jacents à ces représentations. Et c'est précisément parce que cette entreprise est démesurée que nous avons choisi de faire sentir l'ampleur de la tâche autrement que par le seul usage des mots. Cette couverture est cacophonique et c'est normal : les imaginaires auxquels renvoient le terme « paysan », eux aussi, le sont.

Rappelons-nous en effet que si le terme est d'abord connoté péjorativement – les premiers synonymes relevés étant « campagnard », « rustre », « pedzouille » et, un peu plus loin dans la liste, « bouseux » ou encore « cul-terreux »¹ – certaines représentations du paysan sont pourtant clairement élogieuses. Nous pensons notamment à la fable « Le Paysan de Danube »² de Jean de la Fontaine, présentant un paysan éloquent et bon ; une référence littéraire loin d'être anecdotique puisqu'à la définition de « paysan », elle est citée dans tous les dictionnaires que nous avons consultés.³

Dès les premiers temps de notre recherche, nous avons donc été confrontée à la multiplicité des représentations, parfois contradictoires, associées à l'image du « paysan ». Face à cet intimidant capharnaüm symbolique, notre premier geste a été de réduire la complexité ; le point de départ de notre mémoire de recherche est l'esquisse de seulement deux figures de paysans.

Nous avons, d'un côté, mis en exergue la représentation d'un paysan pris dans les rouages du système productiviste agricole. Parce qu'il est fortement endetté et dépendant des subventions publiques, ce paysan continuerait de pérenniser, par ses pratiques, le modèle d'une agriculture dite « conventionnelle », dont il est pourtant victime. Aux antipodes, nous avons relevé la construction d'une figure héroïsée du paysan, qui, d'ailleurs, se trouve être, parfois, une paysanne. Pour ces jeunes, diplômés, éventuellement citadins, l'exercice d'une activité paysanne relèverait ici du choix ; un choix souvent mû par des convictions politiques et une sensibilité écologique. Ces derniers refuseraient donc le productivisme agricole auquel ils préféreraient le retour à une agriculture plus « traditionnelle ».

En filigrane, se dessinait notre attention prêtée au choix des mots pour définir les travailleurs de la terre : un agriculteur n'est pas un paysan. Cette vigilance sémantique se fondait sur une hypothèse qui a guidé l'ensemble de nos recherches : il nous semblait qu'une revalorisation de l'identité paysanne, au détriment de celle de l'agriculteur, était actuellement frémissante. Pourrait-on aller jusqu'à parler de renversement axiologique ?

Ce binarisme entre le paysan-victime et le paysan-héros, nous le savions très réducteur. La seconde lourde contrepartie de cette mise en ordre des représentations associées au « paysan » est son approximation ; tout n'est pas blanc, tout n'est pas noir. Alors comment rendre intelligible une telle complexité sans la simplifier à l'extrême ?

¹ CRISCO : Centre de Recherche Inter-langues sur la Signification en COntexte, Laboratoire CRISCO - Université Caen Normandie, [En ligne : <http://www.crisco.unicaen.fr>].

² La Fontaine (Jean, de), « Le Paysan de Danube », *Fables*, Éditions Lgf, coll. « Classiques », 1971, 544 p.

³ Il s'agit des dictionnaires suivants : *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, *Dictionnaire historique de la langue française* dirigé par Alain Rey, *Larousse.fr* et *Le Petit Robert* (2012).

Le déclic s'est produit à la découverte des travaux d'Yves Jeanneret sur la circulation des idées, des objets, des représentations « à travers les carrefours de la vie sociale »⁴. Par ce qu'il nomme « trivialité », l'auteur entend « [prendre] la culture par un certain côté : par le fait que les objets et les représentations ne restent pas fermés sur eux-mêmes mais circulent et passent entre les mains et les esprits des hommes. »⁵

Et il précise que ce choix n'est « absolument [pas] neutre », puisqu'au contraire, il « suggère que ces objets s'enrichissent et se transforment en traversant les espaces sociaux. Et même qu'ils deviennent culturels par le fait même de cette circulation créative. »⁶

Et précisément, le terme « paysan » est un objet qui a particulièrement « [cheminé] à travers les carrefours de la vie sociale », « [circulant] et [passant] entre les mains et les esprits des hommes »⁷ ; au fil de l'histoire, il s'est profondément « *trans*-formé ». L'historien Pierre Barral ne dit pas autre chose en signalant qu'il fait partie de ces mots « “gorgés de valeur historique et humaine”, [qui] ne possèdent pas seulement un sens logique, ils portent en eux tout un contenu affectif. »⁸

C'est donc dans le cadre descriptif de la trivialité que nous avons choisi d'ancrer notre recherche. Et c'est ainsi que nous avons conçu la page de couverture de l'objet mémoire : nous avons tenté de décrire visuellement la dimension triviale du terme « paysan ».

La fabrication de cette couverture suit donc une série d'étapes que nous avons réfléchi en amont ; suivons-les à rebours.

La fabrique de la couverture : un objet qui souhaite *donner à voir* notre démarche triviale

Matériellement, l'objet est en bois. Un bois découpé avec une grande finesse, ce qui le rend comparable à une feuille cartonnée ; pratique, puisqu'il fera office de couverture d'un document imprimé. Le « bois » renvoie immédiatement à l'image de l'« arbre » et, plus généralement, à l'idée de « nature » : deux termes aux imaginaires forts et dont l'importance est centrale dans la construction de certaines représentations paysannes, plus particulièrement

⁴ Jeanneret (Yves), *Penser la trivialité. Volume 1 : la vie triviale des êtres culturels*, Paris, Éditions Hermès-Lavoisier, coll. « Communication, médiation et construits sociaux », 2008, p.14.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ Barral (Pierre), « Note historique sur l'emploi du terme “paysan” », *Études rurales*, (N°21), 1966. p. 72. DOI : 10.3406/rural.1966.126. [En ligne : http://www.persee.fr/doc/rural_0014-2182_1966_num_21_1_1265].

pour celles forgées par la Confédération paysanne. Nous y reviendrons.

Sur ces délicates planches de bois, nous avons peint. Ou plutôt, nous avons barbouillé, dans tous les sens, avec des couleurs variées. Brun terre de sienne et marron plus foncé se marient allègrement avec des notes de rouge magenta et quelques touches, légères, de ce noir opaque. Nous avons utilisé de la gouache, de l'acrylique et même des pastels à l'huile selon la méthode, fameuse pour tous les enfants de maternelle, du tamponnage à l'éponge et au bouchon de liège. Les couches de peinture se battent avec des surcouches et, parfois, des sur-surcouches ; tout ce joyeux mélange a un seul objectif : *imiter* la terre. La terre boueuse d'un temps pluvieux d'un côté, la terre séchée par un ardent soleil estival de l'autre.

Pourquoi la terre ? Parce qu'il s'agit, en un sens, du plus fondamental des outils de travail du paysan ; rappelons que le sens premier de « culture », issu du latin *colture*, est « champ labouré, terre cultivée et ensemencée »⁹.

Par la suite, les choix se révèlent être plus « subjectifs », pour ne pas dire arbitraires ; ce qui en dit long sur notre objet. L'ensemble des images et des objets collés sur nos pages de couverture sont autant d'éléments qui nous renvoient à « l'idée » de paysan.

Tout n'est cependant pas arbitraire : la couverture se lit de manière chronologique. Les premières couches, qu'on discerne à peine, sont des éléments sémiologiques qui, mis ensemble, sont supposés représenter la paysannerie de l'Ancien Régime au début du XX^e siècle telle que nous, auteure de ce mémoire, nous l'imaginons. C'est ainsi que nous avons juxtaposé des tableaux représentant le servage ou de violentes jacqueries. Qui sont les artistes ? Peu importe, ce qui reste à l'esprit, surtout, ce sont ces images d'hommes, de femmes, courbés dans les champs ensoleillés ; des peintures croisées dans les pages de nos manuels d'histoire ou, peut-être, sur les murs d'un musée. S'y ajoutent des images d'outils qui servaient à réaliser, laborieusement, le labourage manuel et des mots négatifs comme « rustre », « grossier », « cul-terreux » ou « bouseux » pour rappeler que le terme est alors unanimement négatif. La couverture des romans de Marivaux, *Le Paysan parvenu*, et de Zola, *La Terre*, s'ajoutent à cette couche qui est censée représenter un temps extrêmement long : plus d'un siècle.

Cette délimitation temporelle en révèle sûrement davantage sur nos propres représentations que sur le monde paysan de l'époque ; il est, dans notre imaginaire, un monde social qui évoluerait très lentement, où les mœurs et les rythmes de vie resteraient inchangés. Le temps, à la campagne, y serait comme figé.

⁹ Rey (Alain) (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Éditions Le Robert, 2010.

La couche supérieure fait un saut dans le temps puisqu'elle représente le paysan sous la France de Vichy, et évoque les tumultueuses années 1930 avec, notamment, le réactionnaire Dorgères et le livre de Robert Paxton¹⁰ qui analyse ces mouvements agrariens. Alors qu'aucun visuel prégnant ne nous est spontanément apparu pour illustrer les trente premières années du XX^e siècle, les images qui lient la période vichyste à la paysannerie ne manquent pas. Timbres et autres objets du quotidien de l'époque ont pour voisins des fragments de discours de Pétain.

La dernière couche est un joyeux bazar, puisqu'elle a pour lourde tâche de faire sentir la manière dont le paysan est représenté depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale à nos jours. Des photographies de tracteurs – des marques John Deere ou Massey Ferguson – cohabitent avec des visuels de la lutte du Larzac – et notamment les pancartes *Gardarem lo Larzac* –, le logotype du syndicat de la FNSEA se trouve à proximité de celui de la Confédération paysanne et de la photographie de José Bové. D'autres visuels s'ajoutent : on y voit Jacques Chirac, président-star du Salon de l'Agriculture et Pierre Rabhi, figure médiatique du monde paysan, les *Profils Paysans* du photographe Raymond Depardon ainsi que des objets poussiéreux qui dormaient au fond de nos tiroirs, timbres, jouets d'enfant, images vieillies. La pochette du livre *Les néo-paysans*¹¹ côtoie tout cet univers imagé puisque c'est en partie la lecture de cet ouvrage qui nous a encouragée à réaliser notre mémoire de recherche au sujet du monde paysan. Enfin, ce sont quelques unes des pages de notre propre carnet de recherche que nous avons collées sur cette couche ; ne participe-t-on pas également, par ce document écrit de nature académique, à la vivacité des représentations paysannes ?

Enfin, aléatoirement, on peut croiser quelques autres éléments isolés dans ce grand capharnaüm ; sorte de signes *intemporels* de l'« être paysan ». La fable « Le Paysan de Danube », l'indémodable chapeau de paille, les brins de blé sont, par exemple, selon nous, des inclassables.

Procéder par couches successives et non de manière linéaire nous paraissait être le meilleur moyen pour faire sentir combien « l'objet culturel » paysan ne se résume ni à l'image d'un tracteur, ni à celle d'un brin de blé, ni par ses synonymes péjoratifs ; il ne s'y réduit certes pas, mais en est profondément imprégné. C'est ainsi que nous comprenons la notion « d'être culturel », sorte de corrélat de la trivialité qu'Yves Jeanneret définit en ces termes :

Ensemble d'idées et de valeurs qui incarne un objet de la culture dans une société tout en se

¹⁰ Robert Paxton (trad. Jean-Pierre Bardos), *Le Temps des chemises vertes : révoltes paysannes et fascisme rural, 1929-1939* [« French Peasant Fascism: Henry Dorgères Greenshirts and the Crises of French Agriculture 1929-1939 »], Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 1996, 312 p.

¹¹ D'Allens (Gaspard), Leclair (Lucile), *Les néo-paysans*, Paris, Le Seuil-Reporterre, 2016, 144 p.

transformant constamment à partir de la circulation des textes, des objets et des signes.¹² Autrement dit, l'« être culturel paysan » renvoie à quelque chose comme un agglomérat de signes de nature hétérogène, dans lequel il est bien difficile de mettre de l'ordre ; alors pourquoi s'évertuer à vouloir l'ordonner et ne pas le considérer en tant qu'entité ? C'est ce que nous essayons de faire dans ce travail de recherche et c'est cette démarche que nous avons voulu *donner à voir* en fabriquant cette première et dernière de couverture.

BIENVENUE DANS LE MONDE CULTURAL

La complexité des représentations associées au terme « paysan » est peut-être liée à l'objet particulier auquel il renvoie : un « monde social »¹³. C'est assez innocemment que nous nous sommes lancée dans un travail de recherche sur le monde paysan, sans mesurer à quel point souhaiter « produire du savoir » au sujet d'un monde social est une responsabilité. Derrière les mots que nous tapons frénétiquement sur notre clavier, nous parlons d'êtres humains.

Notre méconnaissance de ce monde social en particulier ajoutait à la difficulté. Alors, la première étape a été une forme d'acculturation à ce milieu : aux acteurs, au jargon, à leur histoire.

Nous avons commencé ce travail par le débroussaillage des termes. Pour ce faire, un retour sur l'étymologie des mots est ici doublé d'une analyse succincte des définitions proposées par les dictionnaires : si cette démarche n'est pas suffisante pour comprendre les usages d'un mot ainsi que les réalités auxquelles il renvoie, il nous semble être un point de départ heuristique.

¹² Jeanneret (Yves), « Lexique », dans *Critique de la trivialité. Les médiations de la communication, enjeu de pouvoir*, Paris, Éditions Non Standard, 2014, p.10.

¹³ Nous empruntons ce concept à Howard Becker.

« La métaphore du monde – ce que ne semble pas faire la métaphore du champ – contient des gens, toutes sortes de gens, qui sont en train de faire quelque chose qui leur demande de prêter attention les uns aux autres, de tenir compte consciemment de l'existence des autres et de donner forme à ce qu'ils font en conséquence. », dans « Howard S. Becker et Alain Pessin : Dialogue sur les notions de Monde et de Champ », *Sociologie de l'Art*, 2006/1 (OPuS 8), pp. 163-180. DOI : 10.3917/soart.008.0163.

Si nous ne le déployons pas davantage, c'est qu'au sein du « monde paysan » qui nous intéresse ici, seuls les travailleurs de la terre occupent une place dans notre travail de recherche. Nous ne nous intéressons pas à tous les autres acteurs qui rendent possible l'activité paysanne (fabricants et commerçants d'outils agricoles, par exemple).

Le « paysan » se définit par ce qu'il n'est pas

Assumons donc notre intuition initiale qui s'attache à distinguer le paysan de l'agriculteur, et entamons ce travail sémantique par le terme à l'origine de ce mémoire de recherche.

« Personne de la campagne qui vit de la culture du sol et de l'élevage des animaux » ; voilà comment le terme « paysan » est défini, en premier lieu, dans la version en ligne du dictionnaire *Le Trésor de la langue Française*¹⁴. La première partie de la définition est particulièrement intéressante : « personne de la campagne ». Celle-ci renvoie au sens étymologique du terme, issu du latin médiéval *pagensis*, signifiant « pays »¹⁵. Il apparaît donc qu'un paysan serait, d'abord, un autochtone, une « personne qui habite le pays ». Et ce n'est pas rien.

Rappelons que le « pays » désigne la « nation, [la] région à laquelle on *appartient* par la naissance ». Ce n'est pas tant l'échelle – nation, région, canton – qui importe ici, que l'emploi du verbe « appartenir ». Ce verbe semble consacrer un lien quasi-charnel entre le paysan et sa terre ; il signifie en effet : « faire partie organique d'un ensemble ». Ainsi, en déployant la métaphore biologique qui est proposée, le paysan est un membre – une « partie du corps »¹⁶ – du pays.

En prolongement de cette relation corporelle entre le paysan et son lieu de vie, remarquons que le terme est souvent défini par ce qu'il n'est pas (ce qui n'est pas le cas pour agriculteur). C'est ainsi que « l'accent est mis sur l'opposition avec les citadins » dès la deuxième acception du *Trésor de la langue Française*, tandis qu'il est précisé, dans le *Dictionnaire historique de la langue française*, qu'autour de 1280 « l'on opposait le *paisant* et *li lointain*, "l'étranger" ». Étranger ou urbain, les deux antonymes ont pour point commun de *ne pas* appartenir au pays.

D'un point de vue sociologique aussi, il semble difficile de se fixer sur une définition « positive » de ce qu'être paysan veut dire. Le sociologue Pierre Bourdieu considère que « la classe paysanne [...] est l'exemple par excellence de la classe-objet »¹⁷, c'est-à-dire qu'elle est « [dominée] jusque dans la production de [son] image du monde social et par conséquent de

¹⁴ Définition de « paysan », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

¹⁵ Rey (Alain) (dir.), *Dictionnaire historique*, *op.cit.*

¹⁶ Définition de « membre », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

¹⁷ Bourdieu (Pierre), Une classe objet, dans : Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 17-18, novembre 1977. *La paysannerie, une classe objet*, pp. 2-5. [En ligne : https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1977_num_17_1_2572]

[son] identité sociale, les classes dominées ne parlent pas, elles sont parlées. »

Pour Pierre Bourdieu, les paysans, puisqu'ils sont dominés, « n'ont d'autre choix que de reprendre à leur compte la définition (dans sa version la moins défavorable) qui leur est imposée ou de se définir en réaction contre elle »¹⁸.

[C'est parce que les paysans sont] sans cesse affrontés à la domination inséparablement économique et symbolique de la bourgeoisie urbaine, [qu'ils jouent] pour les citadins et aussi pour eux-mêmes, l'une ou l'autre des figures du paysan, celle du paysan respectueux qui fait dans le populisme populaire, parlant de sa terre, de sa maison et de ses bêtes [...], ou celle du paysan heideggérien qui pense écologiquement, qui sait prendre son temps et cultiver le silence et qui étonne [...] par sa profonde sagesse, venue on ne sait d'où, ou encore celle du paysan empaysanné qui assume, non sans un soupçon d'ironie et de mépris, le rôle du « simple », du « cul-terreux » [...].¹⁹

Bien que notre présente étude ne cherche pas à comprendre les raisons pour lesquelles le terme « paysan » semble réinvesti au sein de l'espace public, mais plutôt la *manière* dont le terme a pu circuler (et être réinvesti) au sein de l'espace public, la grille d'analyse bourdieusienne nous permet d'asseoir notre intuition initiale. Si l'on accepte le postulat selon lequel les paysans sont bien une « classe-pour-autrui », il est raisonnable de penser qu'en se réappropriant le terme non-choisi de « paysan », lesdits « paysans » tentent de revaloriser cette identité paysanne.

Le terme « agriculteur » n'est pas neutre

Poursuivons notre réflexion sur le terme d'« agriculteur » ; n'est-il pas, contrairement au contenu passionnel de « paysan », supposé désigner les professionnels de l'agriculture de la manière la plus « objective » ?

L'usage institutionnel semble aller dans ce sens. La classification PCS (Professions et catégories socioprofessionnelles) en vigueur à l'INSEE distingue six groupes socioprofessionnels, dont la première est celle des « agriculteurs exploitants ». Les PCS existent depuis 1982 et remplacent la nomenclature des CSP (Catégories socioprofessionnelles), établie en 1954. Mais déjà au temps des CSP, qui reconnaissaient alors huit groupes différents, les noms des deux premiers groupes de la nomenclature étaient « Agriculteurs exploitants » et les « Salariés de l'agriculture ».

Il est révélateur que, dans un cadre institutionnel, au terme « agriculteur » soit accolé l'adjectif « exploitant ». Si la perspective économique est alors prégnante – l'exploitant est « la personne qui met en valeur, qui exploite » –, difficile de faire abstraction de la connotation négative dont

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

le terme est chargé. « Personne qui tire un profit abusif de quelque chose ou de quelqu'un » ; telle est la deuxième définition de ce participe présent, qui rend alors confus le désir de neutre auquel peut renvoyer l'emploi du terme « agriculteur ».

La perspective économique est également présente dans les acceptions qu'offrent les dictionnaires. Le préfixe est issu du latin *ager*, qui signifie « des champs », « domaine, territoire » (et s'oppose au latin *urbs* : « ville »). La racine du mot, quant à elle, renvoie au latin *colere*, qui veut dire « colon », « cultiver », « culture ». En somme, l'agriculteur est « celui qui cultive les champs ». Ou qui les colonise ?

En ce sens-là, la perspective économique de l'acception du terme « agriculteur » s'entend bien. Soulignons également qu'à la définition de « paysan », dans le *Trésor de la langue Française*²⁰, une remarque stipule qu'« à la différence de cultivateur, éleveur, agriculteur qui désignent une profession, paysan désigne une condition avec des connotations souvent dépréciatives. »²¹

L'idée selon laquelle l'emploi du terme « agriculteur » serait la manière la plus « objective » de désigner des professionnels de la culture de la terre n'est pas nouvelle. Pierre Barral note que vers 1870 déjà, « les républicains reprochaient aux “paysans”, ou aux “campagnards”, ou aux “ruraux”, leur docilité au pouvoir impérial ; les termes neutres dès cette époque étaient ceux de “cultivateurs” et d' “agriculteurs”. »²²

Il nous semble qu'aujourd'hui encore ce terme ainsi que ceux qui en sont proches (« agriculture », « agricole ») sont usités, parce qu'ils incarneraient quelque chose comme « le neutre » ; et c'est une intuition que nous avons mise en perspective avec ce que Roland Barthes nous dit du Neutre, ou plutôt du Désir du Neutre. Dans son cours au Collège de France de 1977 à 1978, le sémiologue définit « le Neutre comme ce qui déjoue le paradigme, ou plutôt [il] appelle Neutre tout ce qui déjoue le paradigme »²³. Mais alors, « le paradigme, c'est quoi ? », s'interroge-t-il.

C'est l'opposition de deux termes virtuels dont j'actualise l'un, pour parler, pour produire du sens. [...] [Dit] elliptiquement : le sens repose sur le conflit (le choix d'un terme contre l'autre) et tout conflit est générateur de sens : choisir un et repousser l'autre, c'est toujours sacrifier au

²⁰ *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

²¹ Définition de « paysan », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

²² Barral (Pierre), « Note historique, *op.cit.*, pp.72-73.

²³ Barthes (Roland), et commentaires de Clerc (Thomas), *Le Neutre : Notes de cours au Collège de France : 1977-1978*, Paris, Seuil/IMEC, coll. « Traces Écrites », 2002, 272 p.

sens, produire du sens, le donner à consommer.²⁴

Ainsi, dans mon cas précis, l'écu, sur l'axe paradigmatique, serait donc « agriculteur » en lieu et place de « paysan ». Reste à savoir quel sens est sacrifié au profit de quel autre ?

L'hypothèse selon laquelle « agriculteur » remplirait cette fonction de « Désir de Neutre » chère à Roland Barthes peut également se justifier au regard de la nature grammaticale du mot dont il est question. Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, le terme « agriculteur » est employé en tant qu'adjectif et, précisons-le ici, dans la *Dictionnaire Historique de la langue Française*²⁵, il reste défini sous l'adjectif « agreste ». Or, Roland Barthes nous enseigne que

[...] lorsque la langue (à articles) veut exprimer le Neutre de la substance, elle ne trouve pas le substantif, mais l'adjectif, et elle le désadjectivise par un article au neutre : elle combat l'adjectif par le substantif (fondé par l'article) et le substantif (ce qui suit l'article) par l'adjectif.²⁶

Plus significativement encore que le terme « agriculteur », le mot « agricole » suit précisément le voyage grammatical décrit par Roland Barthes. Le *Dictionnaire historique de la langue française* nous apprend en effet qu'un « agricole » est d'abord substantif : il désigne alors une « personne qui travaille la terre » et aussi un « spécialiste qui écrit sur l'agriculture »²⁷. Il s'emploie en tant que substantif « jusqu'au XVII^e [siècle], avant d'être éliminé par agriculteur. »²⁸ Certainement qu'ensuite « la langue (à articles) [...] a [combattu] le substantif (ce qui suit l'article) par l'adjectif », puisqu'aujourd'hui, dans le langage courant, « agricole » renvoie exclusivement à sa valeur en tant qu'adjectif. De même que « les emplois adjectifs d'agriculteur, trice (XVI^e-XVIII^e s.) ont disparu, au profit d'agricole. »²⁹

« Agricole », « agriculteur »... il semble bien que l'ensemble de cette famille de mots soit soumis au même Désir du Neutre. Roland Barthes explique également combien

[le Neutre] voudrait une langue sans prédication, où les thèmes, les « sujets » ne seraient pas fichés (mis en fiche et cloués) par un prédicat (un adjectif) ; mais d'autre part, pour rendre l'abolition du paradigme sujet/prédicat, elle recourt à une entité grammaticale bâtarde, l'adjectif subjectivé : sorte de catégorie dont la forme elle-même résiste à la prédication : difficile de « ficher » l'humide sinon par l'humidité.³⁰

D'une manière similaire, n'est-il pas difficile de « ficher » l'« agriculteur » sinon par l'« agriculture » ?

²⁴ *Ibid.*, p.85.

²⁵ Rey (Alain) (dir.), *Dictionnaire historique*, *op.cit.*

²⁶ Barthes (Roland), *Le Neutre*, *op.cit.*, p.85.

²⁷ Rey (Alain) (dir.), *Dictionnaire historique*, *op.cit.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Barthes (Roland), *Le Neutre*, *op.cit.*, p.85.

Le « cultivateur » : distinction artificielle, mais nécessaire

Parce que le mot « agriculteur » et les termes qui en sont proches ont cette prétention à dire le neutre, nombreuses sont les personnes qui se disent « agriculteurs » sans qu'on puisse en conclure pour autant qu'elles revendiquent une identité particulière, qu'elles éliraient ce terme pour son pendant économique, par exemple.

Ce n'est pas le cas pour « paysan ». La charge symbolique du mot est si prégnante, que se désigner en tant que paysan relève forcément du choix. Si lesdits paysans ont sélectionné ce terme, c'est qu'ils ont fait le *choix* de ne pas se définir par ses quasi-synonymes tels « agriculteur », « cultivateur », « fermier » ou « exploitant agricole ».

Prêtant ainsi une attention toute particulière à l'emploi du mot « paysan » par les acteurs eux-mêmes et considérant que l'adjectif « agricole » et les termes qui en sont proches sont connotés – malgré ce que la langue voudrait nous faire croire –, nous décidons de prendre au sérieux la distinction entre ces deux familles de mots et proposons d'introduire un troisième terme : celui de « cultural ».

- À partir de maintenant, nous désignerons le monde social auquel ce travail de recherche renvoie par le syntagme « monde cultural » ; celui-ci inclut donc le « monde paysan » et le « monde agricole ».

- À partir de maintenant, nous désignerons les hommes et les femmes auxquels ce travail de recherche s'intéresse par le terme « cultivateur » ; celui-ci désigne l'ensemble des paysans et des agriculteurs, c'est-à-dire environ 1,8% des emplois de la population active selon le dernier recensement de l'INSEE datant de 2016.³¹

- À partir de maintenant, nous désignerons le travail de la terre que réalisent les cultivateurs par l'expression « activité culturelle ».

« Qui est relatif à la mise en valeur du sol en vue de la production agricole ; à l'ensemble des soins appropriés par lesquels on assure et éventuellement améliore la production d'un végétal »³², telle est la définition de l'adjectif « cultural ».

³¹ Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE), « Une photographie du marché du travail en 2016 », d'après *INSEE, Enquête Emploi 2016*. [En ligne : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2850098>] [Consulté le 30/08/2018]

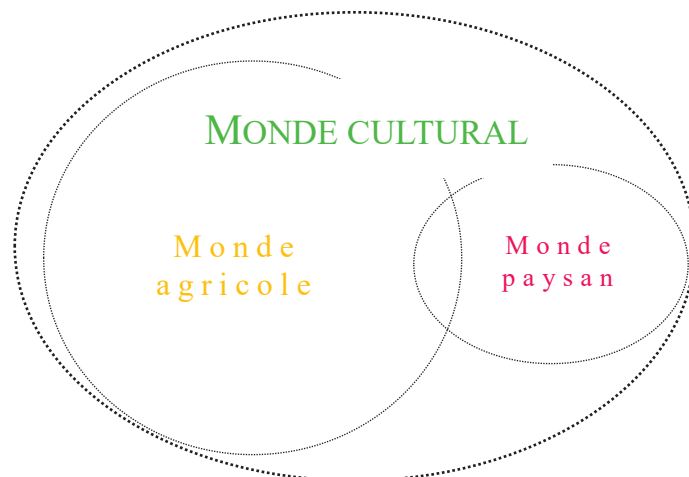
³² Définition de « cultural », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

Et ce terme nous semble approprié, dans la mesure où il est issu de « culture » dont le sens premier est celui du latin *colture*, « champ labouré, terre cultivée et ensemencée ».

Qui plus est, le mot « culte » provient aussi de « culture » ; ces derniers se sont différenciés progressivement. L'« action de révéler » propre au culte nous semble être une connotation intéressante dans la démarche triviale qui est la nôtre, puisqu'elle n'évince pas le lien organique qui peut exister entre le cultivateur et sa terre, comme c'est le cas (étymologiquement) pour les paysans.

Au-delà de la richesse sémantique de cette famille de mots, ces termes nous semblent pertinents pour une raison beaucoup plus terre-à-terre : à notre connaissance, aucun collectif – politique, syndical, associatif – ne revendique l'emploi du terme pour définir son identité. Élément décisif, puisque notre attention à la manière dont chacun se définit est l'un des critères pour découper (et non pas catégoriser de manière figée) le réel, au sein de ce monde cultural.

IMAGE 1.
Représentation visuelle
de nos distinctions construites.



Le schéma ci-dessus vise à illustrer nos propos ; les pointillés signalent que « le monde n'est pas une unité close »³³.

L'analyse se centre sur une activité collective quelconque, quelque chose que des gens sont en train de faire ensemble. Quiconque contribue en quelque façon à cette activité et à ses résultats participe à ce monde. La ligne que l'on trace pour séparer le monde de tout ce qui n'en fait pas partie est une commodité pour l'analyse et non pas quelque chose qui existe dans la nature, quelque chose qui puisse être trouvé par l'investigation scientifique.³⁴

C'est dans un raisonnement similaire que la bulle du « monde agricole » croise celle du « monde paysan ». Les distinctions que nous établissons ici sont « une commodité pour l'analyse », quelque chose comme un outil d'orientation dans la complexité de ce monde social

³³ « Howard S. Becker et Alain Pessin : Dialogue sur les notions de Monde et de Champ », *Sociologie de l'Art*, 2006/1 (OPuS 8), p.168. DOI : 10.3917/soart.008.0163.

³⁴ *Ibid.*

et non pas une typologie qui entendrait figer le réel.

Ceci étant dit, ce que nous désignons sous l'expression de « monde agricole » renvoie, entre autres, à l'« agriculture de la réussite », selon l'expression employée par l'historienne Annie Moulin dans son ouvrage de référence sur les paysans dans la société française.³⁵ Cette tranche de réel désigne « une partie de la paysannerie moyenne [qui] a réussi à franchir nettement le seuil de rentabilité dès la fin des années 1960 » et, surtout, « une bourgeoisie agricole très minoritaire » qui « offrent à l'opinion l'image d'une agriculture de techniciens responsables »³⁶. Ces derniers sont, *grosso modo*, des agriculteurs qui ont hérité de grandes exploitations familiales céréalières – de plus de 100 hectares – et qui ont profité des politiques structurelles agricoles tournées vers le productivisme, dont les lois d'orientation agricoles sont une des incarnations législatives (la première de ces lois date de 1960).

Annie Moulin le souligne, la plupart des dirigeants de la Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (FNSEA), syndicat cultural majoritaire qui pèse lourd dans les instances de décisions, est issue de cette « bourgeoisie agricole ».

Ce que nous appelons « monde paysan » désigne finalement tout ce qui n'appartient pas au monde agricole ; n'est-ce pas cohérent avec les acceptions des dictionnaires qui invitent à penser le terme « paysan » par ce qu'il n'est pas (étranger, citadin) ? Et lorsque l'identité paysanne est revendiquée par un acteur du monde cultural, nous plaçons ce dernier sans ambiguïté au sein du monde paysan.

C'est la raison majeure qui nous a amenée à nous intéresser au syndicat cultural qu'est la Confédération paysanne. Aucune incertitude sur le fait que cet acteur se trouve dans le monde paysan tel que nous l'entendons ici. Pourquoi, donc ?

RENCONTRE AVEC LE SYNDICAT LA CONFÉDÉRATION PAYSANNE ET SES PAYSANS

La raison est simple : la Confédération paysanne (CP) revendique l'emploi du terme « paysan » pour désigner ses syndiqués et pour qualifier le type d'activité culturelle qu'elle

³⁵ Moulin (Annie), *Les paysans dans la société française: de la Révolution à nos jours*, Paris, Le Seuil, 1988, 322 p.

³⁶ *Ibid.*, p.254.

promeut, appelée « agriculture paysanne ». À ce titre, ce sont les travaux menés par le sociologue Édouard Morena qui nous ont permis de comprendre à quel point la construction d'une identité paysanne est centrale dans la stratégie communicationnelle de la CP.

La découverte des recherches de ce sociologue a été un moment majeur dans notre processus de recherche ; elles nous ont permis de concentrer nos investigations autour de la « dimension paysanne »³⁷ (pour reprendre les mots d'Édouard Morena) de la Confédération paysanne. Partant d'une question exploratoire et très générale, le gros de notre travail a en effet été de circonscrire nos efforts sur une tranche de réel pour, *in fine*, construire un corpus.

Quantitativement aussi, choisir ce syndicat comme objet de recherche a fortement réduit le champ de nos recherches ; il est le deuxième (ou le troisième selon les années) syndicat cultural en France. Aux dernières élections des Chambres d'agriculture, en 2013, la Confédération paysanne est troisième, atteignant 18,54% des voix ; le taux de participation aux élections était de l'ordre de 55% pour le collège 1 des chefs d'exploitation. À titre de comparaison, la FNSEA, en coalition avec la JA (Jeunes Agriculteurs), caracole en tête avec 53,39% de votes. Et c'est la Coordination Rurale qui prend la deuxième place en 2013 avec 20,49% des voix.³⁸

D'un point de vue organisationnel, c'est autour de trois organes que la Confédération paysanne nationale se structure : le congrès, le Comité national (CN) et le Secrétariat national (SN). Comme l'explique la sociologue Élise Roullaud :

Le [congrès] réunit tous les deux ans l'ensemble des délégués départementaux et fixe les orientations syndicales à suivre pour les deux années suivantes. Le CN est une assemblée décisionnelle qui regroupe entre trente et quarante délégués régionaux [...]. [Ils] doivent représenter les régions tout en statuant sur les positions nationales conformément aux orientations définies au congrès. Enfin, le SN est l'organe exécutif élu par le CN tous les deux ans. Il est chargé de préparer les débats et de mettre en œuvre les décisions de celui-ci. Des commissions spécialisées par production (lait de vache, bovins viandes, grandes cultures, etc.) sont également mises en place afin d'appuyer le travail du CN [...].³⁹

La raison pour laquelle nous avons restreint notre focale à la CP est double : en plus de construire une identité paysanne valorisée, la CP fabrique des figures individuelles et médiatiques pour se faire entendre (ou vice versa d'ailleurs, peut-être sont-ce les figures

³⁷ Morena (Édouard), "Words speak louder than actions: the 'peasant' dimension of the Confédération Paysanne's alternative to industrial farming", *The Journal of Peasant Studies*, 2015, pp. 45-71. DOI : 10.1080/03066150.2014.969716.

³⁸ Site internet *Agricultures & territoires : chambres d'agriculture*, « Résultats des élections 2013 aux Chambres d'agriculture », 2013. [En ligne : <https://chambres-agriculture.fr/chambres-dagriculture/nous-connaître/elections-2013-chambres-dagriculture/>] [Consulté le 30/08/2018]

³⁹ Roullaud (Élise), « Les "experts" de la PAC à la Confédération paysanne : saisir les logiques sociales de la représentation syndicale », *Politix*, (N° 103), 2013/3, pp. 31-52. DOI : 10.3917/pox.103.0031. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-politix-2013-3-page-31.htm>]

individuelles et médiatiques elles-mêmes qui fabriquent la CP).

Avec des personnages tels que Bernard Lambert ou José Bové dans ses rangs, il nous semblait alors que cet acteur avait été confronté aux mêmes questions que celles qui nous tracassent depuis le début de ce travail de recherche : la mise en avant d'individualités héroïsées répond-elle aux enjeux de représentations propres au monde cultural ? Le monde cultural a-t-il besoin de ses figures ?

Ces questionnements ont été prégnants tout au long de notre étude. En témoigne notamment l'esquisse des deux figures paysannes (le paysan-héros et le paysan-victime) qui a amorcé notre recherche. Ces questionnements se sont prolongés par notre intérêt pour la figure de Pierre Rabhi ; figure médiatique riche de nombreux enjeux de représentation puisqu'il nous paraissait incarner « *la figure paysanne* » aux yeux des non-cultivateurs, alors même que son personnage est controversé dans le monde cultural lui-même.

Paysan, où te caches-tu ?

Mais après avoir réduit notre champ d'investigation à un acteur paysan en particulier et avoir esquissé l'ébauche d'une tension – la représentation collective des paysans (objectif premier d'un syndicat) qui passe par des figures individuelles –, toute la difficulté a été de savoir où ces représentations pouvaient se cristalliser. Où se cache l'être culturel paysan tel qu'il est façonné par la Confédération paysanne ?

Assez rapidement, c'est du côté de la presse que nous pensions trouver une matière pertinente à analyser. Comme le soulignent les chercheurs en sciences politiques Ivan Chupin et Pierre Mayance, dès les années 1960, il existe une « forte imbrication entre le champ syndical, politique et médiatique »⁴⁰. Ils précisent à ce propos que « [les] acteurs [syndicaux] ont, de longue date, pensé la question des médias comme autant de manières de faire de la politique. »⁴¹ Les enjeux de représentations du monde cultural nous semblaient donc bien présents au sein des productions médiatiques.

Nous avons commencé par chercher, à l'aide de la base de données Europresse, des articles au sein desquels se trouvent les noms de José Bové et d'autres figures de la Confédération paysanne (comme l'actuel porte-parole Laurent Pinatel ou, sur les conseils de Joëlle Le Marec, le médiatisé Guy Kastler) dans les médias en ligne au sens large ; qu'il s'agisse de la presse locale ou nationale, spécialisée ou généraliste. Nous souhaitons analyser la manière dont sont

⁴⁰ Chupin (Ivan), Mayance (Pierre), « Luites médiatiques, luites syndicales », *Études rurales*, (N° 198), 2016/2, pp. 9-24. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-etudes-rurales-2016-2-page-9.htm>]

⁴¹ *Ibid.*

évoquées ces personnalités : y aurait-il quelque chose comme la trame d'un « récit » paysan ? Mais la matière récoltée nous paraissait trop éloignée de nos interrogations ; les articles trop succincts, trop « factuels ».

Paysan portraituré, paysan débusqué

Ce qui est devenu notre corpus se trouvait, en fait, à nos côtés depuis de longues semaines déjà. Il s'agit du numéro 330 de *Campagnes solidaires*, le « mensuel de la Confédération paysanne »⁴². C'est un peu par hasard que nous avons emporté ce numéro, en plus de quelques autocollants et autres supports de communication de la CP, lors de notre visite au Salon de l'agriculture 2018. Certains exemplaires de *Campagnes solidaires*, dont le numéro 330, étaient en accès libre au stand de la CP.

Mais qu'a-t-il de si particulier ? Selon l'énonciateur lui-même, en page 2, cet exemplaire est « un numéro spécial »⁴³. Concocté spécialement pour le trentième anniversaire de la Confédération paysanne, il contient en son sein une trentaine de portraits de jeunes syndiqués (ou sympathisants) qui, « eux aussi ! »⁴⁴, ont aux alentours de 30 ans.

C'est bien grâce à la matérialité, finie et tangible, d'un corpus qu'il est possible de capturer puis d'interpréter les signes qui le composent et de concrétiser l'aboutissement d'un travail de recherche. Le choix du corpus à analyser est donc absolument central dans un processus de recherche et les terrains d'enquête possibles, souvent, sont infinis.

Se fixer sur ce numéro de *Campagnes solidaires* n'a pas été une évidence, loin s'en faut. Ce choix repose sur différents critères et c'est la raison pour laquelle, malgré le fait que notre corpus soit un objet unique, quelque chose comme une « unité close », décider de s'arrêter sur ce numéro est, déjà, un geste de recherche.

D'abord, *Campagnes solidaires* est intimement lié à la CP – son sous-titre étant « Mensuel de la Confédération paysanne –, ce qui en fait indéniablement un acteur du monde paysan. Ensuite, *Campagnes solidaires* est un support médiatique, ce qui en fait un « réceptacle à représentation »⁴⁵, qui, suivant notre premier axe d'investigation, serait pertinent à étudier dans le cas du monde cultural. Troisièmement, le numéro de *Campagnes solidaires* choisi est un

⁴² « La Conf^e a 30 ans : eux aussi ! », *Campagnes Solidaires*, N°330, juillet-août 2017, 31 p.

⁴³ *Ibid.*, p.2.

⁴⁴ Pour reprendre le titre du journal : « La Conf^e a 30 ans : eux aussi ! ».

⁴⁵ Chupin (Ivan), Mayance (Pierre), « Luttés médiatiques, *op.cit.*, p.13.

numéro spécialement conçu à l'occasion des 30 ans de la CP : un anniversaire étant un moment propice pour se mettre en scène, nous formulons alors l'hypothèse que les enjeux de représentations seraient certainement exacerbés. Enfin, ce numéro de *Campagnes solidaires* dresse 27 portraits de ses syndiqués (ou sympathisants) ; en d'autres termes, nous avons ici la narration d'une trentaine de parcours de vie de paysans, jeunes et contemporains.

Reprenant une thèse du philosophe Louis Marin, Adeline Wrona explique (dans l'ouvrage qu'elle consacre au genre journalistique qu'est le portrait) que

[dans] le cas du portrait, le plaisir de la représentation se spécifie donc en « désir de figure », selon une formule employée par Louis Marin, désir qu'il situe « entre texte et image, entre les deux médiums de l'énonciation écrite et de la représentation visuelle ». ⁴⁶

L'une des hypothèses qui fonde ce présent travail est bien que le « désir de figure » est particulièrement prégnant pour répondre aux enjeux de représentation du monde culturel et que, certainement, il se décline de manière singulière pour répondre aux enjeux spécifiques de ce monde social. Adeline Wrona affirme que demeure « la permanence d'une nécessité, d'ordre anthropologique : celle, pour une société, d'inventer les modalités poétiques d'une représentation articulant l'individuel et le collectif, le singulier, et le général. » ⁴⁷

Et le portrait est l'une de ces modalités poétiques. Les conséquences sont d'importance dans notre cas : cela signifie que les 27 portraits de notre corpus ne racontent pas seulement l'individu portraituré, mais, pour reprendre les termes d'Yves Jeanneret dans un chapitre qu'il consacre à « la fabrique du portrait médiatique » ⁴⁸, que ces portraits actualisent « dans une représentation singulière et tangible une sorte de sociologie ordinaire : l'individu représenté peut incarner un rôle, un groupe, une dynamique, un engagement, *etc.* » ⁴⁹

En d'autres termes, l'étude de ces 27 portraits nous permettrait donc de saisir certaines caractéristiques de l'être culturel paysan.

Notre enthousiasme envers ce genre journalistique fut tel, que nous avons réunis un certain nombre de portraits de cultivateurs publiés au cours de l'année 2017 dans les deux journaux dits « de référence » en France que sont *Le Monde* et *Le Figaro*. Nous pensions alors, en construisant ce corpus secondaire, pouvoir traquer l'être culturel paysan au-delà de son

⁴⁶ Wrona (Adeline), *Face au portrait, op.cit.*, p.21, citant Marin (Louis), « C'est moi que je peins », dans *L'Écriture de soi*, PUF, Collège international de Philosophie, 1999, p.117.

⁴⁷ *Ibid.*, p.24.

⁴⁸ Jeanneret (Yves), *Critique de la trivialité. Les médiations de la communication, enjeu de pouvoir*, Paris, Éditions Non Standard, 2014, pp. 146-156.

⁴⁹ *Ibid.*, p.147.

façonnage par la Confédération paysanne. Ce projet n'a finalement pas abouti et ce n'est que pendant la phase ultime, celle de l'écriture, que nous avons décidé d'y mettre fin. La raison est pragmatique : le numéro de *Campagnes solidaires* est riche, très riche. Le document que nous devons produire est un mémoire de recherche de moins de cent pages ; or, sans même inclure notre corpus secondaire, le compteur a déjà explosé.

Car ce numéro-anniversaire de *Campagnes solidaires* est décidément à la croisée de toutes les préoccupations qui nous ont occupée jusqu'ici : réinvestissement du terme, symboliquement chargé, qu'est « paysan » d'un côté, nécessité de figuration du monde culturel de l'autre. Et son analyse nous permet de répondre à la problématique suivante :

Comment la question de « ce qu'être paysan veut dire pour la Confédération paysanne aujourd'hui » détermine la représentation de l'être culturel paysan dans un support médiatique et institutionnel ? Le cas de *Campagnes solidaires*.

PAYSAN, QUI ES-TU ?

Première partie :

le paysan en toute trivialité

Le terme « paysan » est symboliquement riche. Nous l'avons vu, son acception n'est pas figée : elle varie dans le temps, elle varie selon les énonciateurs. Dans notre problématique, l'ajout de l'adverbe de temps « aujourd'hui » entre en cohérence avec notre démarche triviale. Un objet trivial est un objet en mouvement ; or, analysant un objet tangible et circonscrit, il cristallise un certain nombre de signes sur ce qu'être paysan veut dire... à l'époque à laquelle il est produit ! Demain, être paysan signifiera peut-être quelque chose de différent, ou, en tout cas, si elle continue de circuler, sa signification sera transformée.

Comprendre la manière dont le terme a circulé au sein de l'espace public, en France, jusqu'à sa réappropriation par la Confédération paysanne, tel est l'objet de notre première partie. Le postulat sous-jacent est lié au cadre descriptif trivial que nous avons choisi. Nous partons du principe qu'au moment où la CP se crée – en 1987 – et fait du paysan le cœur de son identité, elle doit prendre ce terme tel qu'il est : profondément connoté, profondément ambivalent, héritier d'une histoire longue, et lourde aussi. Cette partie révèle finalement la place que nous accordons au sens des mots : le langage joue un rôle déterminant sur la question des représentations. N'est-ce pas, en effet, par les mots que nous sommes en mesure de formuler nos pensées ? Peut-être même est-ce parce que nous sommes doués de parole que nous sommes

en mesure de penser le monde ? Le travail sur la langue nous semble déterminant pour saisir des enjeux de représentation ; nous nous rangeons dans le sillon d'Emmanuel Kant, ici repris par le philosophe Denis Thouard :

Il n'y a pas des « significations » qui seraient attachées une fois pour toutes à des « mots », puisqu'elles sont produites dans un travail de conceptualisation et de mise en forme toujours repris. C'est au sein d'une expérience que se détermine la signification des énoncés. [...] La concordance des représentations dans le langage n'est plus présupposée, mais doit être constamment renégo-ciée dans la pratique de l'interlocution.⁵⁰

Méthodologiquement, cette partie a pu se construire en faisant dialoguer les lectures historiques et sociologiques que nous avons réalisées ; elle est donc aussi, peu ou prou, notre état de l'art.

Deuxième partie :
la fabrique du paysan
par la Confédération paysanne

Dans notre problématique, nous précisons que l'être culturel paysan que nous traquons est celui propre à la Confédération paysanne. Cette restriction est liée à la nature du matériau que nous analysons : *Campagnes solidaires* est « le mensuel de la Confédération paysanne ». L'enjeu de notre deuxième grande partie est bien de ne pas considérer notre corpus comme un objet autonome : il est issu d'un processus de production, qui, de la fabrication à la diffusion, implique différents acteurs (du comité éditorial à l'imprimeur, en passant par le maquettiste). Et peut-être même nous dit-il aussi quelque chose sur l'être culturel paysan ? C'est ici dans la filiation de la théorie de l'énonciation éditoriale d'Emmanuel Souchier et notamment la mise en avant de la polyphonie éditoriale que nous nous plaçons. Méthodologiquement, nous adoptons une analyse sémio-discursive – visant à prendre en compte « l'image du texte » – de la première, deuxième, troisième et quatrième de couverture. Nous savons en effet que les traces de la responsabilité légale de la parole produite sont inscrites dans ces espaces et que l'énonciateur syndical (la CP) a choisi ces quatre pages pour s'exprimer en son nom propre.

⁵⁰ Thouard, (Denis), « Penser et parler. La transformation de la grammaire philosophique de Fichte à Humboldt », *Les Études philosophiques*, (N° 113), 2015/2, pp. 177-190. DOI : 10.3917/leph.152.0177. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2015-2-page-177.htm>]

Troisième partie : à la poursuite de l'ensemble des paysans de la Confédération paysanne

Mais si *Campagnes solidaires* est effectivement un espace médiatique contraint par les prises de positions et les orientations politiques du syndicat dont il est issu, il ne se limite pas à cette seule dimension. C'est la raison pour laquelle nous avons bien l'ambition de cerner les caractéristiques d'un « être culturel paysan » à travers les portraits de paysans ; des « portraits » que, méthodologiquement, nous allons analyser en tant que portraits de presse.

Mais d'abord, qu'est-ce qui nous fait penser que *Campagnes solidaires* n'est pas seulement un outil communicationnel pour la CP ? Et peut-on alors vraiment considérer l'intérieur de notre corpus comme une série de « portraits », alors qu'il s'agit d'un genre journalistique plus ou moins stabilisé ?

Tantôt présenté comme appartenant à la « presse professionnelle », tantôt à la « presse syndicale » ou à un « journal de communication »⁵¹, le mensuel *Campagnes Solidaires* se voit également parfois ranger parmi la « presse agricole »⁵² ou la « presse alternative et militante »⁵³. Certainement est-il un peu tout cela à la fois, mais c'est à travers un genre hybride, le journal dit « institutionnel », que nous allons tâcher de saisir les signes du numéro spécial de *Campagnes Solidaires*.

Cette notion est proposée par Ivan Chupin et Pierre Mayance⁵⁴ qui considèrent que ce type de presse est « [travaillé] par des tensions autour de deux pôles : un pôle technique et un pôle

⁵¹ Ivan Chupin et Pierre Mayance ne semblent précisément pas distinguer clairement la « presse professionnelle », « syndicale » et « de communication » pour qualifier un titre de la FNSEA qui « [n'est pas] unique dans cette presse, comme c'est le cas pour *Campagnes Solidaires*, le journal de la Confédération paysanne ».

Chupin (Ivan), Mayance (Pierre), « Faire corps avec les agriculteurs. La presse professionnelle agricole : un enjeu syndical pour la FNSEA », *Politix*, (N° 103), 2013/3, p. 77-97. DOI : 10.3917/pox.103.0077. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-politix-2013-3-page-77.htm>]

⁵² C'est le cas de la géographe Geneviève Pierre dans un article scientifique pour la revue *Pour* : « Depuis le milieu des années 2000, la presse régionale (Ouest France) et la presse agricole (La France Agricole, Campagnes Solidaires, Transrural initiatives, Entraid, journal des CUMA) relaient des expériences de production d'énergie à la ferme. »

Pierre (Geneviève), « Agriculture et énergies renouvelables. De la diversification agricole aux projets collectifs de territoire », *Pour*, (N° 228), 2015/4, pp. 28-40. DOI 10.3917/pour.228.0028.

⁵³ Comme dans cet article du *Monde* : « Mais la plupart des revues alternatives sont militantes et liées à une association. Comme, par exemple, les journaux des associations Agir ici, Act Up (Action Act Up), ceux de la Confédération paysanne (Campagnes solidaires), [...] »

Santi (Pascale), « La presse "alternative" connaît un nouvel engouement », *Le Monde*, 6 septembre 2002, p.19.

⁵⁴ Chupin (Ivan), Mayance (Pierre), « Derrière le formel, la communauté. Le cas de la presse professionnelle agricole », in Jean-Baptiste, Legavre, (dir.), *L'informel pour informer. Les journalistes et leurs sources*, Paris, Éditions Pepper, coll. « Communication, politique et société », 2014, pp. 185-202.

politique et/ou syndical »⁵⁵.

Une petite digression est ici nécessaire avant d'exposer plus amplement pourquoi nous choisissons de ne pas considérer *Campagnes solidaires* comme seul support de communication. Les analyses d'Ivan Chupin et de Pierre Mayance qui débouchent sur le genre « institutionnel » se fondent sur un type de presse particulier : ils l'appellent « la presse agricole » (que nous appellerons « presse culturelle »⁵⁶). En d'autres termes, il nous est donc possible d'affirmer que *Campagnes Solidaires* est « institutionnelle » *si et seulement si* elle appartient à la presse culturelle. Nous prenons cette liberté, bien que les auteurs ne restreignent la presse culturelle aux « 142 titres [que regroupe] le SNPAR (syndicat national de la presse agricole et rurale) »⁵⁷ ; ce qui, au sens strict, exclut *Campagnes solidaires* de la liste.

Notre parti pris se fonde sur la similarité du modèle économique ; comme pour « la presse [culturelle] », la presse interne aux syndicats « est dans l'ensemble une presse d'abonnement » (c'est le bien cas pour *Campagnes Solidaires*) « largement subventionnée par des banques, des compagnies d'assurance ou des syndicats »⁵⁸.

Nous admettons donc que notre corpus appartienne à la presse culturelle et, plus précisément, qu'il soit un journal institutionnel. Ceci implique d'abord que les rédacteurs de *Campagnes solidaires* entretiennent effectivement « un *rapport syndical au journalisme*. »

Ces journalistes sont pris dans un travail de reprise des discours et d'élaboration de compromis avec la parole du syndicat. Il leur importe de reproduire « le syndicalement vrai » ou le « syndicalement certifié » et ce, principalement parce que le syndicat est leur employeur principal.⁵⁹

Cette dimension, nous l'avons bien cernée, elle est l'enjeu de la deuxième grande partie.

Mais ce qui nous importe ici, c'est que *Campagnes solidaires* ne se limite pas à cette seule dimension ; certains journalistes de la presse culturelle nourrissent en effet également « un *rapport journalistique au syndical* [: il leur importe] avant tout de dire ce qui est “journalistiquement exact” ». ⁶⁰

Qu'il y ait une dimension journalistique et informative au sein de notre corpus nous permet de

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ Pour rester en accord avec le vocabulaire fixé jusqu'ici dans notre étude et ainsi éviter toute source de confusion, nous modifions le syntagme des auteurs cités. À noter cependant qu'Ivan Chupin et Pierre Mayance n'utilisent nullement l'expression « presse culturelle » dans leurs écrits.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Chupin (Ivan), Mayance (Pierre), « Faire corps avec ..., *op.cit.* »

⁶⁰ *Ibid.*

considérer chacune des pages du journal – de la quatrième à la trentième – en tant que « portrait de presse ». Cette qualification est méthodologiquement primordiale.

Rappelons en effet que le dessein de cette troisième et dernière partie est bien de *caractériser* l'être culturel paysan tel qu'il est façonné par le Confédération paysanne. Notre projet a donc pour ambition de généraliser nos résultats à l'ensemble des membres de la CP et pas uniquement aux paysans portraiturés. Et ceci nous est permis, précisément, parce qu'en tant que portraits, chacun de ces textes répond aux implications mises en exergue par l'historien de l'art Louis Marin.

Selon ce penseur, le modèle du portrait est « l'autre paradigme du signe représentation »⁶¹. Or, il nous apprend que « [...] représenter sera toujours se présenter représentant quelque chose. »

Du même coup, la représentation constitue son sujet. [...] Tout se passe comme si un sujet produisait les représentations, les idées qu'il a des choses ; tout se passe comme s'il n'y avait du monde, de la réalité, que pour et par un sujet, centre de ce monde.⁶²

Ce « "je" [qui] est représenté comme se présentant dans le signe qui le représente » semble particulièrement explicite pour les portraits de notre corpus : pour douze des 27 portraits de *Campagnes solidaires*, il est précisé que l'auteur du portrait est lui-même paysan.

Considérant notre matériau comme un journal institutionnel au sein duquel sont publiés un certain nombre de portraits de presse, notre méthodologie suit, une fois de plus, l'analyse sémio-discursive : les figures paysannes que nous souhaitons appréhender se situant « entre texte et image, entre les deux médiums de l'énonciation écrite et de la représentation visuelle »⁶³.

Chacun des éléments que nous pensons significatifs, nous les avons traqués et dénombrés à l'aide de tableaux qui se trouvent en annexe.

⁶¹ Marin (Louis), *De la représentation*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1994, p.354.

⁶² Marin (Louis), *Le portrait du roi*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1981, 304 p.

⁶³ Wrona (Adeline), *Face au portrait, op.cit.*, p.21, citant Marin (Louis), « C'est moi que je peins », dans *L'Écriture de soi*, PUF, Collège international de Philosophie, 1999, p.117.

PREMIÈRE PARTIE

LA FABRIQUE TRIVIALE DE « FIGURES PAYSANNES » PAR LE MONDE CULTURAL

Nous débutons cette première étape de recherche par la poursuite du mot « paysan » avant la création de la Confédération paysanne. Ce choix s’explique par notre approche de la trivialité : lorsque la CP s’approprié le terme, celui-ci ne l’a pas attendue pour signifier. Il a « [cheminé] à travers les carrefours de la vie sociale »⁶⁴, absorbant usages, connotations, valeurs ; plurielles toujours, paradoxales parfois, contradictoires souvent.

Cette première partie est fondamentale dans notre étude, au sens fort du terme : elle en est le « fondement ». La vigilance toute particulière que nous prêtons à ne pas considérer notre corpus comme un objet autonome nous impose ce détour par l’Histoire. Si nous avons en effet pour tâche de cerner les contours du terme « paysan » à un moment circonscrit, selon un énonciateur précis, nous ne pouvons pas faire fi de l’histoire de ce terme particulièrement investi, souvent instrumentalisé, selon les contextes du moment et les énonciateurs.

⁶⁴ Jeanneret (Yves), *Penser la trivialité...*, *op.cit.*, p.14.

Concrètement, dans la perspective triviale qui est la nôtre, nous avons essayé d'être attentive, au fil de nos lectures scientifiques qui traitent du monde cultural, aux représentations qui étaient associées au « paysan » en fonction des époques, des contextes d'énonciations, des énonciateurs. D'un point de vue méthodologique donc, nous avons recoupé des approches disciplinaires nombreuses et nous avons plus particulièrement été amenée à mobiliser l'histoire, la sociologie et les sciences politiques. Nous avons constaté que les recherches en sciences de l'information et de la communication prenant pour objet le monde cultural à une échelle macroscopique sont plutôt rares ; il en découle que peu de travaux appartenant explicitement au champ des SIC sont cités dans cette partie. En revanche, les scientifiques de disciplines voisines, spécialisés sur la question du monde cultural, ont fréquemment été amenés à réfléchir aux enjeux communicationnels qui traversent les acteurs et les époques.

Nous considérons que cette première étape de recherche fait plus ou moins office d'état de l'art. Cela implique notamment que nous puissions dans diverses références théoriques, dans le but de cerner les enjeux qui nous importent en faisant dialoguer les auteurs entre eux, mais que, dans cette première partie, peu d'analyses proviennent de nous.

PREMIÈRE SOUS-PARTIE

PETIT MORCEAU DE LA VIE TRIVIALE DE L'ÊTRE CULTUREL « PAYSAN »

LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET LES ANNÉES QUI LA PRÉCÈDENT : LE « PAYSAN » DES PÔLES CONTRAIRES

Nous choisissons de démarrer notre contextualisation historique dans les années 1930, car c'est sans doute le mouvement agrarien de ces années-là qui élargit le réemploi de « paysan » dans l'espace public. Au fil du XIX^e siècle, le terme est en effet unanimement reconnu comme étant dépréciatif.⁶⁵

C'est Henri Dorgères en particulier, bruyant homme politique, souvent qualifié de réactionnaire, qui se glorifie d'avoir revalorisé le mot ; ayant fait le choix d'appeler ses organisations « Comités de Défense Paysanne » et « Front Paysan ». La réappropriation se fait donc à la droite extrême de l'échiquier politique. Mais elle ne s'y limite pas.

Certains mouvements culturels restent certes prudents sur l'emploi du mot – telles les associations spécialisées dans la défense des produits –, mais il est à noter que l'usage s'étend hors des sphères alliées et amies du dorgérisme. L'historien Pierre Barral donne l'exemple de « l'Entente Paysanne, le parti agraire qui publia un *Manifeste paysan* (1938) et les nouveaux dirigeants des Syndicats agricoles [qui] appelèrent leur organe Syndicats paysans et tinrent à Caen, en 1937, un Congrès syndical paysan. »⁶⁶

Plus significativement peut-être, les mouvements d'action catholique rurale commencent à adopter prudemment le terme, eux aussi. Par son nom, la Jeunesse agricole catholique (JAC) maintient effectivement une distance avec l'utilisation du mot « paysan », lui préférant « agricole ». Cela ne l'empêche pas de proclamer l'année 1933 « [...] l'année de la Fierté, fierté

⁶⁵ Pierre Barral reprend l'exemple donné, en 1835, par le *Dictionnaire de l'Académie* et repris par le *Littre* : « C'est un paysan, un gros paysan, il a l'air d'un paysan, d'un franc paysan, c'est un homme rustre, impoli, grossier dans ses manières et son langage ».

Barral (Pierre), « Note historique, *op.cit.*, p.72.

⁶⁶ *Ibid.*, pp.76-77.

paysanne et fierté chrétienne tout à la fois » ; « On a osé mépriser le métier de terrien..., disaient les jacistes, nous les bouseux, les culs terreux, nous sommes fiers de ce métier... pour nous, “paysan” est un titre de noblesse. »⁶⁷

Aux antipodes de la JAC, socialistes et communistes réemploient également le terme, bien décidés à s’attacher à défendre « le bloc des ouvriers et des paysans ». Les marxistes lui donnent un sens largement combattif, tout imprégné d’un imaginaire de lutte des classes. Pierre Barral précise que le mot « ne s'appliquait pas aux “chefs agrariens et autres éléments de la bourgeoisie rurale et politicienne”, [...] on opposait même le “paysan travailleur” au “paysan foncier exploiteur de paysan”. »⁶⁸

Remarquons que dans les sphères politiques de gauche l’emploi prend racine de manière officielle, donnant lieu à la dénomination d’organisations. Les socialistes fondent la Confédération Nationale *Paysanne*, les communistes la Confédération Générale des *Paysans Travailleurs*.

À l’aube de la Seconde Guerre mondiale, « le terme [a] donc acquis le droit de cité dans le vocabulaire politique »⁶⁹. Mais si l’emploi du terme se généralise peu à peu, son acception est loin d’être consensuelle.

Pendant la guerre et plus particulièrement pendant la sombre période vichyste, le mot est particulièrement usité, invoquant des imaginaires toujours contradictoires.

D’un côté, on retrouve les traditionnalistes tout empreints des courants agrariens, dont l’ « État français » se fait le chantre. Quelle image confère-t-on au « paysan » ? Celui du *bon Français*, celui qui a tout compris à la devise vichyste. « Travail, famille, patrie », dans ces trois mots que Pétain érige en valeurs nationales, la figure du « paysan » se retrouve. Et les timbres produits à cette époque témoignent de cet imaginaire « paysan ». Procédons à une rapide analyse sémiologique pour tirer, à gros traits, ce que recouvre le terme sous la France de Vichy.

⁶⁷ Barral (Pierre), *op.cit.*, p.78, citant lui-même : *Jeunesse agricole*, 1^{er} janvier et 15 octobre 1933.

⁶⁸ *Ibid.*, p.79, citant : Vazeilles (M.), *La CGTU et les paysans*, Paris, 1934.

⁶⁹ *Ibid.*, p.76.



IMAGE 2.
Timbres de l'État français émis au mois de juin 1943, retirés en novembre 1944.

Le « paysan », dans ce cadre-là, c'est d'abord le laborieux, comme l'illustre le deuxième timbre. Dos courbé, l'homme esquissé tient une longue faux, qu'il agite pour coiffer le champ. L'outil – certainement lourd, certainement difficilement maniable – le travailleur le connaît ; il l'a manipulé bien trop de fois déjà. La chaleur ajoute à la rudesse de la tâche, torse nu, chapeau sur la tête, encre rouge : le timbre lui-même ne va-t-il pas nous brûler les doigts ? En somme, le paysan de Vichy sait ce que travailler veut dire. Mais pas seulement.

Ce paysan-là est forcément un homme (et non pas une femme), forcément droit, forcément moral. Les « vraies » valeurs sont familiales (et patriotiques), et il les connaît, il les défend. Le troisième timbre est, à ce titre, particulièrement riche de symboles. La famille représentée est nombreuse – cinq enfants dont un nouveau-né –, la relève de la ferme est assurée. Le père est centré, lumineux : l'icône du parfait paysan français. Surplombant la scène familiale, sa posture est aussi droite que ce bâton qu'il tient, d'une main assurée certes, mais décontractée. Pourquoi ne pas l'être ? L'homme ne peut qu'être heureux, il a engendré. Mais il garde sa vénérable stature masculine, lui, le tuteur de la famille grâce à qui l'ordre règne.

Tout le monde tient effectivement son rôle et, en premier lieu, la femme. Dans cette représentation stéréotypée, elle est assise – seuls les vaillants hommes sont debout –, la tête courbée vers le nourrisson. Elle pouponne. Son rôle se cantonne à l'espace privé, l'éducation des enfants est sa priorité.

Le plus grand des fils, déjà, dépasse sa mère : il est le parfait paysan français de demain. Sa tête est tournée vers son père qu'il tient pour modèle. Et comme son père, le jeune homme se tient parfaitement droit, tenant des deux mains un précieux bâton. Comme en signe d'encouragement et d'affection, le père tient l'épaule du fils. Il y aurait encore beaucoup à dire, mais là n'est pas l'objet central de notre mémoire.

Une dimension patriotique s'ajoute aux symboles que véhicule la figure « paysanne ». Pour le comprendre, reprenons le discours de Pau d'avril 1941 où le maréchal Pétain, apostrophant directement les « paysans », prononce ces mots :

« C'est le paysan qui a forgé [la France] par son héroïque patience. C'est lui qui assure son équilibre économique et spirituel... C'est pourquoi il faut que le paysan soit hautement honoré,

car il constitue avec le soldat les garanties essentielles de l'existence et de la sauvegarde du pays... Paysans, mes amis, je vous fais confiance »⁷⁰

Henri Dorgères, d'ailleurs, « [salue], dans une formule qui fut souvent répétée “le mainteneur de la patrie en péril, le Maréchal Pétain, le Maréchal paysan” »⁷¹. L'emploi du terme semble donc, assez largement, être bariolé de couleurs démagogiques.

À l'exact opposé, et malgré cette « instrumentalisation » politique par le régime de Vichy, l'extrême gauche en conserve l'usage. François Tanguy-Prigent fonde en 1943 la Confédération générale de l'agriculture⁷² et le dote d'un journal clandestin : *Résistance Paysanne*. Sans oublier les communistes qui, à la Libération, créent des « Comités de Défense et d'Action *Paysanne* ».

En somme, pendant la période de guerre et celle qui la précède, le mot « paysan » a fait son grand retour sur la scène politique, riche de connotations politiques antinomiques. Il semble être un outil rhétorique plébiscité par les partis d'extrêmes – à droite, comme à gauche –, qui le nourrissent d'imaginaires contradictoires.

LA LIBÉRATION ET LES ANNÉES QUI LA SUIVENT : LE « PAYSAN » COUPABLE, LE « PAYSAN » PROFITEUR

Au sortir de la guerre, l'emploi du mot « paysan » est plus timide. Notons quand même que c'est François Tanguy-Prigent, celui qui a nommé son journal clandestin *Résistance Paysanne*, qui se retrouve ministre de l'Agriculture en 1944 ; « premier paysan authentique à remplir cette fonction »⁷³, précise l'historienne Annie Moulin. Le Gouvernement provisoire met fin à la Corporation paysanne de Vichy et c'est son organisation, la CGA, qui devient l'organe représentatif officiel du monde cultural.

Mais la tendance générale est à l'éviction du terme. Les partis et mouvements qui se veulent plus « modérés » dans leurs prises de positions s'appliquent à éviter son emploi : ils lui préfèrent largement le qualificatif « agricole »⁷⁴.

Ceci s'explique peut-être, en partie, par la rancune éprouvée par « l'opinion publique » urbaine

⁷⁰ *Ibid.*, citant : *Aux paysans de France*, 20 avril 1941 (B. N., 8°, Lb 58 574).

⁷¹ *Ibid.*, citant : Dorgères (H.), *Révolution paysanne*, Paris, 1943, p.123.

⁷² Il s'agit de ce qui deviendra l'organe représentatif officiel du monde cultural à la Libération, ensuite évincé par la FNSEA dans les années 1950. Nous y revenons plus loin.

⁷³ Moulin (Annie), *Les paysans dans...op.cit.*, p.202.

⁷⁴ *Ibid.*, p.80.

vis-à-vis des cultivateurs, perçus comme des « paysans » après la propagande pétainiste. Ce ressentiment naît de la période de pénurie, longue et importante, qui débute dès 1940. Un système de rationnement – pour certaines denrées telles que le pain, il subsistera jusqu’en 1949 – est alors mis en place. Mais il est complexe et peu efficace, ce qui oblige les gens des villes à « se débrouiller », pour reprendre l’expression d’Annie Moulin. Trocs et négociations à l’amiable deviennent la règle : les Parisiens font les tours des fermes à bicyclette et le prix varie en fonction du degré de sympathie qui lie les deux parties. Annie Moulin note à ce propos que « les citadins, contraints de se transformer en quémandeurs obséquieux pour survivre, sont plus rancuniers que reconnaissants vis-à-vis de paysans qui font figure de privilégiés, avant tout parce qu’ils mangent à leur faim. »⁷⁵

Et cette rancœur déjà palpable se trouve alimentée d’un second reproche – et non des moindres – adressé « à la paysannerie : son soutien inconditionnel au régime de Vichy »⁷⁶.

Médiatiquement aussi, le terme est utilisé avec une certaine prudence. Mais soulignons toutefois que certains titres de journaux professionnels usent tout de même du mot ; ceux qui recouvrent « les régions d’esprit plus traditionnaliste (Bretagne, sud du Massif Central, Lorraine) ». *A contrario*, précise Pierre Barral, « le mot “agricole” l’emporte dans les régions de grande culture et d’indifférence religieuse (Bassin Parisien, Midi Méditerranéen) »⁷⁷. Si on la fait entrer en écho avec la grande période modernisatrice qui suit, cette dernière précision prend tout son sens.

DES ANNÉES 1950 AUX ANNÉES 1980 : LE « PAYSAN » FACE À L’« AGRICULTEUR » ?

À partir de 1950, le monde cultural subit des mutations vives et brutales, tant sur le plan économique que sociologique. Les bouleversements les plus spectaculaires se condensent sur une plage de 25 ans ; période d’autant plus succincte qu’elle touche un monde social qui avait la particularité de s’approprier certaines évolutions – sociales, culturelles, techniques – sur un temps long, parfois, de plusieurs siècles.

⁷⁵ *Ibid.*, p.200.

⁷⁶ *Ibid.*, p.201.

⁷⁷ Barral (Pierre), *op.cit.*, p.80.

Pour la majorité des dirigeants d'alors, peu importe cette spécificité sociologique : il faut rompre avec la politique agrarienne du passé et entreprendre, à pas de course, la modernisation du secteur culturel.

Du point de vue communicationnel qui est le nôtre, il est intéressant de mettre en perspective ces bouleversements – sur lesquels nous allons rapidement revenir – et les discours sur le « paysan » ou la « société paysanne » tenus par le monde académique. Rétrospectivement en effet, on remarque qu'au cours de cette période la science fait du monde culturel un objet de recherche privilégié ; ce qui n'est pas dû au hasard. Édouard Morena le souligne⁷⁸, pour atteindre ses objectifs de modernisation, l'État s'appuie notamment sur des travaux universitaires dans le cadre de recherches qu'il finance.

Dans les années 1950-1960, de plus en plus d'anthropologues, d'économistes, de géographes et de sociologues se sont intéressés à la « paysannerie » et à la « vie de village ». [...] Dans la plupart des cas, les travaux qui ont traité du sujet en sciences sociales vont dans le sens de l'État et du grand projet de modernisation. Comme l'explique Gilles Laferté, il s'agissait d'universitaires *de* la modernisation de l'agriculture, « prédisant la “fin de la paysannerie” et l'hégémonie des exploitations agricoles modernes »⁷⁹.

Nous soutenons donc que les travaux de certains universitaires se sont vus réinvestis au sein de l'espace public, donnant matière à construire une figure paysanne en ce moment de grands bouleversements. Nous allons concentrer notre étude sur l'un d'entre eux, particulièrement retentissant pour un ouvrage scientifique : *La Fin des paysans*⁸⁰ d'Henri Mendras, sociologue considéré par ses pairs comme l'un des fondateurs de la sociologie rurale en France.⁸¹

Rapide état des lieux

Avant de développer les travaux d'Henri Mendras, revenons rapidement sur ces bouleversements ; ils nous permettent de comprendre pourquoi le champ scientifique s'est emparé de la question à ce moment particulier.

L'un des changements majeurs est celui de la disparition d'un très grand nombre

⁷⁸ Morena (Édouard), *op.cit.*, p.51.

⁷⁹ “Over the course of the 1950s and 1960s, a growing number of anthropologists, economists, geographers and sociologists took an interest in the ‘peasantry’ and ‘village life’. [...] For the most part, social scientists working on these topics acted on behalf of the state and its modernization project. As Gilles Laferté explains, they were academics of agricultural modernization, ‘foretelling the “end of the peasantry” and the advent of modern agricultural businesses”.

Morena (Édouard), *op.cit.*, p.52, citant : Laferté, (G.), “End or invention of Terroirs?: Regionalism in the marketing of French luxury goods: The example of Burgundy wines in the inter-war years”. Working Paper, 2012/2, Dijon: AGROSUP. La traduction est de nous, tout comme celles qui suivront.

⁸⁰ Mendras (Henri), *La Fin des paysans : changement et innovations dans les sociétés rurales françaises*, Paris, SÉDÉIS, 1967, 361 p.

⁸¹ « Henri Mendras (1927-2003) », *Études rurales*, 2003, pp. 167-168. [En ligne : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/2929>]

d'exploitations ; pas moins de 42% disparaissent entre 1963 et 1985, à coup de réformes structurelles.⁸² Et donc, forcément, cela accroît le mouvement de déclin d'une population rurale déjà tentée par l'exode vers les villes. En 1911, les cultivateurs représentent plus d'un tiers de la population active totale, en 1954 ils tournent autour du quart. Puis les chiffres tombent à 7% en 1985.

Le corollaire de cet écrémage massif est le suivant : l'augmentation significative de la taille des exploitations. Celles comprises entre 50 et 200 hectares occupent alors 50% de la surface agricole utilisée (SAU), tandis qu'elles ne mobilisaient que 28% de la SAU en 1963. Désormais, note Annie Moulin, « la surface disponible compte plus que la propriété »⁸³.

Il faut bien comprendre l'ampleur de cette phrase : pendant des siècles, le faire-valoir direct – c'est-à-dire le fait de posséder la terre qu'on cultive – représentait un véritable idéal de vie, souvent difficilement accessible, pour les cultivateurs et leur famille. Les changements engendrés par les orientations politiques à l'issue de la guerre vont jusqu'à toucher les mœurs, les symboles, les valeurs en somme, d'une société qui se caractérisait notamment par des croyances et des valeurs collectives qui bougeaient très lentement.

Touchant un autre aspect identitaire majeur, il est à noter que les pratiques culturelles ont, elles aussi, radicalement changé au cours de ces deux décennies. La quasi-totalité des exploitations est maintenant mécanisée – à ce titre, le tracteur fait figure de symbole de la modernisation et de promotion sociale pour les jeunes cultivateurs – et largement intégrée à l'économie englobante. En découlent alors la nécessité d'acheter engrais et énergie (dont les prix augmentent plus rapidement que ceux des produits agricoles) et des prises d'engagement contractuels de certains exploitants vis-à-vis d'industries agroalimentaires et de commerce.

La « fin des paysans » ?

C'est au début des années 1960 que sont votées les deux lois d'orientation qui ancrent la France culturelle dans la modernisation ; laquelle orientation est largement appuyée par le développement de la Politique agricole commune (PAC) à partir de 1962.

Et c'est en 1967 qu'un ouvrage sociologique prophétise « La fin des paysans ». Par cette expression volontairement provocatrice (la pensée est plus fine que ne le laisse présager le titre), le sociologue Henri Mendras affirme que la modernisation à l'œuvre condamne une société

⁸² L'expression précise, employée par Annie Moulin, est celle de « politique des structures » : ce sont des trains de mesures dont le but est de réguler la taille des exploitations agricoles. Dans notre cas, cette politique des structures visaient à augmenter leur taille.

Ibid., p.234.

⁸³ *Ibid.*, p.235.

paysanne traditionnelle ; traditionnelle au sens fort du terme, c'est-à-dire réglée par des logiques de tradition, liant tout à la fois pratiques de cultivateurs et rapports sociaux.

Le terme « paysan » semble donc renvoyer, pour Henri Mendras, à une figure du passé, dont la spécificité est son appartenance à un système social en particulier – le village rural traditionnel de l'ère paysanne –, archétypique de la communauté traditionnelle. Dans ses travaux, le sociologue et urbaniste Éric Charmes met en exergue deux éléments majeurs intrinsèques à ces espaces ruraux tels qu'ils sont définis par Henri Mendras⁸⁴. D'une part, les villages traditionnels sont caractérisés par des relations sociales fortes qui lient ses habitants ainsi qu'une vie locale dynamique.

Le père qui travaille son champ avec l'aide de son fils et de sa femme est dans cette besogne tout à la fois mari, père, propriétaire, travailleur, chef d'équipe, maître d'apprentissage, exploitant agricole, bon voisin s'il respecte la borne, etc. Tout effort pour distinguer des rôles spécialisés ferait violence à la réalité, la masquerait au lieu de l'analyser [...] Les seules différenciations de rôles que connaisse la société paysanne sont dues au sexe, à l'âge, à la position dans la parentèle ou dans le groupe domestique, ou enfin à l'exercice d'un métier ou d'une fonction particulière.⁸⁵

De l'autre, affirme Éric Charmes, « le village rural traditionnel de l'ère paysanne, apparaît comme le lieu d'une identité figée et close ». Mais, précise-t-il, « l'homogénéité y est relative et n'empêche pas les dissensions ni les débats internes. » Et cette homogénéité relative sous-entend également une autonomie – toujours relative – par rapport au reste de la société. Qu'entend-il par autonomie ? C'est à la fois la part significative de la production consacrée à l'autosubsistance et la faible dépendance vis-à-vis des acteurs extérieurs (et notamment du marché agroalimentaire).

Il est intéressant de voir combien la figure paysanne est, chez Henri Mendras, constitutive du système socio-économique et culturel dans lequel elle évolue ; le village rural traditionnel construit la figure paysanne et la figure paysanne construit le village rural traditionnel. C'est précisément l'enjeu au cœur de la thèse de *La fin des paysans*.

L'auteur souligne la fin du modèle du village rural – à cause des évolutions brutales à l'œuvre au sein du monde culturel – et donc, nécessairement, la fin du « paysan » tel qu'il le définit.

Gardiennne de la fertilité de la terre grâce à un équilibre vigilant entre les divers élevages et les diverses cultures, la forme paysanne d'exploitation n'est plus imposée par le système agricole. Le producteur de l'avenir n'aura plus rien de commun avec son grand-père paysan qui était lié à sa glèbe comme à une vieille épouse tyrannique, et qui avait appris de ses anciens un

⁸⁴ Charmes (Éric), « Chapitre V. La communauté villageoise disparue », dans *La ville émietlée. Essai sur la clubbisation de la vie urbaine*. Paris, Presses Universitaires de France, coll. « La Ville en débat », 2011, pp. 207-246. [En ligne : <https://www.cairn.info/la-ville-emiетtee--9782130587767-page-207.htm>]

⁸⁵ *Ibid.*, p.24, citant : Mendras (H.), *Les Sociétés paysannes*, Nouvelle édition refondue (première édition en 1975), Paris, Gallimard, 1995.

système de culture et de savoir-faire délicats et raffinés. Il fallait y être né pour connaître sa terre et bien la traiter : demain, il faudra être passé par l'école et disposer de capitaux pour embrasser le métier d'agriculteur.⁸⁶

Nous attarder sur cet ouvrage nous a semblé nécessaire, dans la mesure où il a été un objet structurant des débats de l'époque. Le journaliste et vulgarisateur d'histoire Emmanuel Laurentin note à ce propos que le titre de l'ouvrage devient une référence pour ceux qui regrettent la fin d'un mode de vie rural, mais aussi pour ceux, aux antipodes, qui revendiquent une nouvelle identité, mécanisée et productive.⁸⁷

Dans un article pour *Le Monde*, Bertrand Hervieu, qui a réalisé son doctorat sous la direction d'Henri Mendras, raconte que « pendant des années, le débat fait rage [au sujet de ce livre] dans les syndicats agricoles, les milieux universitaires, les cercles politiques ». ⁸⁸ Le glas a-t-il sonné pour les paysans ? « Henri Mendras était vivement pris à partie, [...] considéré comme un oiseau de malheur »⁸⁹. Dans les milieux professionnels culturels en particulier, le travail du sociologue est vivement contesté. Pour ce même article du *Monde*, Bertrand Hervieu témoigne :

Ces milieux étaient déchirés entre une réelle aspiration à la modernité et un grand lamento sur l'exode rural, se souvient le sociologue Bertrand Hervieu. Ce que leur disait Henri Mendras, c'est qu'ils ne pourraient avoir les deux : il y avait, selon lui, une contradiction fondamentale entre le progrès technique et le maintien de la civilisation paysanne.⁹⁰

Il nous semble donc que ce livre, qui a fait couler beaucoup d'encre, fait partie des références scientifiques qui ont, au cours de cette période, donné une acception assez précise à ce qu'être paysan veut dire. La connaissance de cette thèse et de l'acception traditionnelle – et non traditionnaliste – que l'auteur confère au terme « paysan » nous semble précieuse pour saisir le retournement de position de la part d'un acteur majeur du monde culturel : la Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (FNSEA).

La FNSEA, représentante du « cultivateur-type » du moment

La Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (FNSEA) détient un rôle clef dans la modernisation du monde culturel. Pourtant, de sa naissance en 1946 aux années 1950, elle s'oppose fermement aux discours qui vantent la modernisation et défend le système

⁸⁶ Mendras (Henri), *op.cit.*

⁸⁷ Laurentin (Emmanuel), *La France et ses paysans*, Paris, Bayard-France Culture, 2012.

⁸⁸ Chemin (Anne), « Henri Mendras, du paysan à l'agriculteur », *Le Monde*, juillet 2015. [En ligne : https://abonnes.lemonde.fr/series-d-ete/article/2015/07/30/henri-mendras-du-paysan-a-l-agriculteur_4704364_3451060.html]

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ *Ibid.*

traditionnel décrit par Henri Mendras. Une décennie plus tard, ses positions sont aux antipodes : que s'est-il passé ?

Nous soutenons que, pour ce syndicat qui forge son identité autour de l'ambition de représenter l'ensemble du monde cultural⁹¹, ce basculement est très lié au « cultivateur-type » dominant, tel que se le représentent les dirigeants.

Bien que la FNSEA ne s'adosse pas sur un socle théorique et scientifique pour forger les représentations qu'elle véhicule, il nous a semblé pertinent de mettre en relation les figures sociologiques du paysan et de l'agriculteur d'Henri Mendras avec la construction des représentations du syndicat majoritaire. En même temps que le renversement de ses lignes politiques, le syndicat majoritaire semble en effet passer de la valorisation d'un « cultivateur-type paysan » à celle d'un « cultivateur-type agriculteur ».

C'est dans le cadre de la Confédération générale de l'agriculture (CGA) que commence l'histoire de la FNSEA. La CGA, nous l'avons évoqué, est fondée par François Tanguy-Prigent sous l'Occupation en opposition à la Corporation paysanne du Régime de Vichy. À la Libération, elle est soutenue par le ministère de l'Agriculture et plus largement par l'État, et s'institue finalement comme « seul interlocuteur représentatif du monde paysan »⁹². La FNSEA n'est alors qu'une branche de la CGA. Mais après huit ans de lutte d'influence, dans les années 1950, la FNSEA finit par la détrôner.

Cette brève genèse est importante pour bien saisir le poids de la FNSEA par rapport aux autres acteurs syndicaux qui apparaissent ultérieurement : née dans le sillon de la CGA, ses liens avec les pouvoirs publics sont très étroits. Et l'étroitesse des relations entre les dirigeants professionnels agricoles (ceux qui sont reconnus comme tels) et les représentants de l'État s'institutionnalise fin des années 1960 par le modèle socio-politique dit de « cogestion »⁹³.

À partir de 1971, cette pratique se concrétise par des conférences annuelles et des rendez-vous mensuels entre le ministre de l'Agriculture et les présidents de quatre organisations professionnelles agricole (OPA), parmi lesquelles la FNSEA et sa section jeune, le CNJA.⁹⁴

⁹¹ À sa création en 1946, les fondateurs de la FNSEA, et plus particulièrement son premier président Eugène Forget, font voter à mains levées le « serment de l'unité paysanne ». C'est un événement structurant dans l'identité du syndicat et même dans l'histoire du monde cultural en France.

⁹² Cordellier (Serge), Le Guen (Roger), « Organisations professionnelles agricoles : histoire et pouvoirs », *Pour*, (N° 196-197), 2008/1, pp. 64-79. DOI : 10.3917/pour.196.0064. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pour-2008-1-page-64.htm>]

⁹³ Colson (François), « Que reste-t-il de la cogestion État-profession ? », *Pour*, (N° 196-197), 2008/1, pp. 107-113. DOI : 10.3917/pour.196.0107. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pour-2008-1-page-107.htm>]

⁹⁴ Sont également présents : la Confédération nationale de la mutualité, de la coopération et du crédit agricoles (CNMCCA) et du président de l'Assemblée des établissements publics que sont les chambres d'agriculture (APCA). Les quatre OPA se constituent en Conseil de l'agriculture française (CAF).

Revenons un instant sur le Centre national des jeunes agriculteurs (CNJA), organisation qui joue un rôle de médiateur de premier ordre auprès des cultivateurs pour les convaincre des bienfaits du paradigme modernisateur. En l'espace d'une décennie à peine, les cultivateurs en sont persuadés : la modernisation est l'unique moyen de combler leur retard sur les citadins. De celle-ci, dépendrait leur survie. Et, si le CNJA n'est bien sûr pas le seul facteur qui explique cette volte-face, son action est centrale dans l'évolution des mentalités.⁹⁵

Le CNJA est en quelque sorte l'excroissance syndicale du mouvement de la Jeunesse Agricole Catholique (JAC). Et cette dernière, à l'issue de la guerre, fait preuve d'une très grande proactivité pour faire valoir les thèmes modernisateurs dans lesquels elle croit farouchement. Les militants de la JAC mettent notamment en place des sessions de formation, qui popularisent de nouvelles pratiques et donnent à la jeunesse le goût de la mécanique. Celles-ci ont pour particularité de se dérouler hors du village et d'aborder des sujets plus larges que sont l'économie, la sociologie, la politique ; un stage plutôt complet en somme et un levier efficace pour susciter l'adhésion des jeunes aux visions dont la JAC se fait le chantre.⁹⁶

Si nous présentons ce mouvement de la jeunesse, c'est que cette frange, peu à peu, impose sa vision au sein de la FNSEA après l'avoir rejoint en 1956. Les tendances au sein du syndicat sont très hétérogènes, et si une grande partie soutient une vision traditionnelle de la paysannerie (les « conservateurs »), les « réformistes » tiennent leurs positions. C'est ainsi que l'opposition aux bouleversements modernisateurs de la FNSEA s'éteint progressivement à partir de 1964, lorsque l'ancien secrétaire général du CNJA, Michel Debatisse, accède au poste de secrétaire général adjoint de la FNSEA. En 1971, il en est le président. Les jeunes cultivateurs aspirent à ce changement et cette nomination en est l'illustration, souligne l'historienne Annie Moulin⁹⁷.

Sans doute la figure paysanne traditionnelle, telle que décrite par Henri Mendras, n'est-elle plus désirable pour cette jeunesse qui parvient, en une décennie, à imposer sa représentation du « bon » cultivateur. Nous n'entrons pas ici dans l'esquisse à craie fine de cette figure, valorisée par les modernisateurs, la JAC en tête. Mais à gros traits, deux éléments majeurs

Ibid., p.5.

⁹⁵ Annie Moulin en identifie deux autres. D'abord, les habitudes propres à la « civilisation citadine », qui imprègnent progressivement le monde rural, notamment par la présence de citadins, de plus en plus nombreux à investir les zones rurales. Ensuite, des acteurs de la chaîne marchande favorisent également l'adhésion collective : représentants des entreprises industrielles vantant les bénéfices des engrais et des aliments pour le bétail, coopératives agricoles, commerciaux ruraux...

Moulin (Annie), *op.cit.*, pp. 212-215.

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ *Ibid.*, p.225.

ressortent de la lecture des références historiques dont nous avons fait mention.

L'agriculteur, d'abord, est un homme qui possède ses propres outils et ils sont mécaniques ; la traction animale est rapidement reléguée à une image jaunie. Dans une partie qu'elle consacre à ce qu'elle appelle « La révolution du tracteur », Annie Moulin note que « l'achat d'un tracteur devient le symbole de la promotion sociale dont rêvent les jeunes paysans. Il peut être un argument décisif pour des parents qui redoutent le départ de leurs enfants vers la ville. »⁹⁸

Le tracteur, en un sens, devient ainsi un « mythe »⁹⁹ barthésien. Dans la mesure où il est défini par une historienne comme étant « le symbole de la promotion sociale », on imagine bien que la *signification* prêtée à la possession du tracteur dépasse la « possibilité de tracter des choses » : d'ailleurs, Annie Moulin précise que « sans doute, la plupart de ces [véhicules] sont sous-utilisés »¹⁰⁰. Il est un mythe du monde culturel de l'époque parce qu'il est pourvu d'un système sémiologique second ; posséder un tracteur *signifie* avoir réussi socialement. Et ce mythe est d'autant plus fort que « ceux qui ne suivent pas [la motorisation] font figure d'attardés »¹⁰¹.

Bien que les représentations collectives semblent en mouvement chez les cultivateurs de l'époque, des siècles de tradition ne sont pas radicalement renversés. Semble notamment persister la valorisation attachée à la sphère familiale. Cette valorisation se retrouve en particulier dans « le choix de privilégier l'attribution des terres libérées aux exploitations familiales de taille moyenne – deux unités travailleur-homme (UTH), [c'est-à-dire un couple] –, notamment celles des jeunes agriculteurs »¹⁰².

Prise dans le cadre de la cogestion (donc en négociation avec les dirigeants de la FNSEA et du CNJA) de la politique des structures, cette décision reflète donc la fixation autour d'une image de l'agriculteur qui est entouré de sa famille, et notamment d'une épouse.

La FNSEA semble ainsi dresser le portrait d'un *agriculteur*, qui serait un homme favorable aux innovations et qui a su s'équiper d'outils motorisés : c'est un technicien. Et ce *professionnel de l'agriculture*, loin d'être un loup solitaire, a une vie de famille dont il est la pierre angulaire : c'est un homme responsable.

La figure de cet agriculteur technicien et responsable ainsi construite semble, elle aussi, accéder au rang de mythe barthésien. Cette hypothèse, nous la formulons après avoir pris connaissance des différentes catégories de cultivateurs relevées par Annie Moulin à la fin de son livre. L'une

⁹⁸ *Ibid.*, pp. 215-218.

⁹⁹ Barthes (Roland), *Œuvres complètes, tome I : 1942-1965*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, [2^e édition en novembre 2002], p.821.

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ Moulin (Annie), *op.cit.*, p.217.

¹⁰² Colson (François), *op.cit.*, p.7.

d'elle est nommée l'« agriculture de la réussite ». Or, bien qu'appartenant à « une bourgeoisie agricole très minoritaire »¹⁰³, cette petite frange fournit à la FNSEA la plupart de ses dirigeants. L'historienne explique ce succès aux élections de la manière suivante :

Ils offrent à l'opinion l'image d'une agriculture de techniciens responsables. Une majorité de paysans votent pour eux parce qu'ils se sentent valorisés en s'identifiant à eux. C'est pourquoi ils continuent de s'exprimer au nom de l'ensemble des paysans, alors que certains ne le sont plus guère.¹⁰⁴

La FNSEA construit donc le « cultivateur » par lequel l'opinion a envie d'être représentée ; les imaginaires ont bougé dans les campagnes et la FNSEA s'y adapte, en même temps qu'elle les a nourris. En deux décennies, il semble qu'on puisse effectivement soutenir que le syndicat majoritaire passe de la représentation des « paysans » d'Henri Mendras à celle des « agriculteurs » de l'ère modernisatrice.

EN GUISE DE CONCLUSION :
UN MOT « GORGÉ DE VALEURS
HISTORIQUE ET HUMAINE »¹⁰⁵

Nous avons consacré ce premier temps à traquer le « mot » paysan depuis la période d'avant-Deuxième Guerre mondiale – identifiée comme étant un moment de réemploi (et d'instrumentalisation) du terme au sein de l'espace public et plus particulièrement dans le champ politique – aux années 1980, c'est-à-dire celles qui précèdent la création de la Confédération paysanne. Par cette approche diachronique, nous avons voulu faire sentir combien le terme « paysan » et *les* figures qui lui sont accolées fluctuent, voire s'opposent, en fonction du contexte historique, social, économique et des énonciateurs qui se l'approprient. En somme : le « paysan » est un être culturel particulièrement chargé de représentations diverses et contradictoires ; sa définition est loin d'être consensuelle.

Et si Pierre Barral, concluant sa note historique sur les années 1950, considère que, « sans doute, le débat [à propos de l'acception du mot paysan] a-t-il beaucoup perdu aujourd'hui de son contenu passionnel », l'être culturel a tout de même continué son « cheminement à travers les carrefours de la vie sociale » et, ainsi, « [s'est encore enrichi] et [s'est encore transformé] en traversant les espaces sociaux »¹⁰⁶.

¹⁰³ Moulin (Annie), *op.cit.*, p.253.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.254.

¹⁰⁵ Barral (Pierre), *op.cit.*, p.72.

¹⁰⁶ Jeanneret (Yves), *Penser la trivialité...*, *op.cit.*, p. 14.

L'enjeu de la deuxième sous-partie, le voici : saisir comment la Confédération paysanne est née, précisément, en jouant sur la charge symbolique de l'être culturel « paysan ». N'est-il pas surprenant en effet que ce soit autour d'un mot riche de sens contradictoires, que deux organisations distinctes – la CNSTP et la FNSP – soient parvenues à trouver un compromis pour s'instituer en une seule et même entité ?

SECONDE SOUS-PARTIE

UNE BRÈVE HISTOIRE COMMUNICATIONNELLE DE LA CONF'

AUX RACINES DE LA CP¹⁰⁷ : LE « PAYSAN MODERNISÉ » DE BERNARD LAMBERT

Le mouvement des « Paysans Travailleurs » (PT), fondé autour de la personnalité de Bernard Lambert, est considéré comme l'ancêtre de la Confédération paysanne. Voilà pourquoi nous commençons notre brève histoire communicationnelle de la CP dans les années 1960, alors que le syndicat naît en 1987.

Nous sommes donc toujours, peu ou prou, dans la même période que celle parcourue au cours du paragraphe précédent. Mais la figure de l'« agriculteur » qui s'impose alors au sein de la FNSEA ne suscite pas l'adhésion de tous ses membres. Dès la fin des années 1960 en effet, les cultivateurs prennent conscience du fait que la motorisation et le recours à la chimie ne tiennent pas leur promesse de retour sur investissement et de rentabilité. Nombreux sont les cultivateurs qui, pourtant, se sont lourdement endettés pour moderniser leurs exploitations.

C'est dans ce contexte qu'émerge un groupe de « paysans modernisés »¹⁰⁸ (l'expression est d'Édouard Morena), pour contester le soutien des politiques de modernisation des dirigeants de la FNSEA et du CNJA ; ils rompent ainsi avec le « mythe de l'unité paysanne » prôné par le syndicat majoritaire, l'accusant précisément d'être facteur de division. Notons que le pluralisme syndical au sein du monde cultural – inexistant avant l'alternance politique en 1981 – émane des rangs du syndicat majoritaire lui-même.¹⁰⁹ Les voix contestataires sont « souvent [formées]

¹⁰⁷ La métaphore de l'arbre, avec laquelle nous nous amusons pour les titres de cette partie, n'est pas qu'une touche humoristique. Nous verrons, lorsque viendra le temps de l'analyse sémio-discursive de notre corpus principal, comment la CP joue également avec l'image de l'arbre pour symboliser son enracinement territorial et le foisonnement des acteurs qui font qu'elle existe.

¹⁰⁸ Morena (Édouard), *op.cit.*, p.53.

¹⁰⁹ Colson (François), *op.cit.*, p.12-13.

par la JAC de l'Ouest, influencés par Mai 1968, les débats d'idées et les groupes de la gauche extra-parlementaire »¹¹⁰, d'après les précisions apportées par l'historien Jean-Philippe Martin. Ces dissidents dessinent la figure d'un cultivateur bien différente de celle imposée par la FNSEA et cette figure a pour particularité de se construire sur un socle sociologique solide, souvent empreint de marxisme.

Le travail qui suit a été rendu possible grâce aux lectures conjointes des travaux d'Édouard Morena, qui met en lumière la contribution d'une partie du monde académique dans des projets à finalité militante, et de l'historien Jean-Philippe Martin. Ce dernier analyse notamment l'ouvrage de Bernard Lambert, *Les paysans dans la lutte des classes*¹¹¹, publié en 1970, qu'il considère comme un « livre-programme de la nouvelle gauche paysanne qui prend le nom de "Paysans-Travailleurs" »¹¹². De ces lectures, nous avons déduit que le mouvement des Paysans Travailleurs s'est construit autour de la figure d'un « paysan modernisé et endetté » ; les grands perdants de la modernisation, en somme.

Les événements de Mai 1968 accélèrent l'organisation de cette frange d'opposition de gauche et c'est du début des années 1970 qu'on peut dater la naissance du mouvement des Paysans Travailleurs. Bernard Lambert en prend les rênes. L'homme est éleveur de volailles en Loire Atlantique, où il tient des responsabilités syndicales au bureau de la FDSEA (branche départementale de la FNSEA). Deux événements incarnent le mouvement des PT : la publication du livre *Les paysans dans la lutte des classes* et « la Lutte du Larzac ».

Pour la rédaction de son livre, Bernard Lambert s'est appuyé sur un socle théorique marxiste et a bénéficié du concours de chercheurs de l'INRA ; collaboration qui a rendu son action plus légitime et ses propos plus audibles pour les sympathisants des PT les moins politisés.

Le titre de son ouvrage le laisse entendre, les paysans de Bernard Lambert ne constituent pas une unité totalement close et opaque au reste de la société : « d'une part ils jouent un rôle dans le processus historique comme alliés de telle ou telle classe, de l'autre, ils en sont victimes. »¹¹³

À grands coups de concepts post-marxistes, l'auteur du livre-programme distingue différentes catégories de cultivateurs au sein de ce qu'il appelle la « paysannerie ».

La partie des cultivateurs au cœur de son mouvement et que Bernard Lambert estime négligée

¹¹⁰ Martin (Jean-Philippe), « Syndicats agricoles et sociétés paysannes : les analyses des gauches paysannes depuis 1945 », dans Antoine Annie (dir.), *Campagnes de l'Ouest : Stratigraphie et relations sociales dans l'histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1999, pp. 153-169. [En ligne : <https://books.openedition.org/pur/20554?lang=fr#entries>]

¹¹¹ Lambert (Bernard), *Les Paysans dans la lutte des classes*, Paris, Seuil, 1970, 187 p.

¹¹² Martin (Jean-Philippe), *op.cit.*

¹¹³ *Ibid.*

par la FNSEA, Jean-Philippe Martin la décrit en ces termes :

[Ce sont des] jeunes, qui ont modernisé leur exploitation, se sont lancés dans le processus d'industrialisation mais le plus souvent sans capitaux et avec leur seule force de travail, ils sont souvent liés par des contrats avec des grands groupes de l'agro-alimentaire (privés ou coopératifs). Leur condition est marquée par un travail très intense et des revenus irréguliers [...] avec un niveau de vie souvent inférieur au SMIG. Leur endettement est très lourd, ils ont perdu leur indépendance [...], [et] sont totalement prisonniers des grandes firmes qui les exploitent. Ils sont dépossédés de leurs moyens de production, même si cette dépossession est présentée soit comme achevée, soit en cours de réalisation, ces paysans rejoignent alors, selon [Bernard Lambert], la catégorie des prolétaires.¹¹⁴

C'est l'esquisse ici de ce que nous choisissons d'appeler « le paysan modernisé et endetté ».

En somme, Jean-Philippe Martin le souligne, « pour Bernard Lambert, la revalorisation passe par l'inscription dans la lutte des classes puis par la réappropriation du nom “Paysans-Travailleurs” »¹¹⁵. Ladite « Lutte du Larzac » qui commence en 1971 et dont Bernard Lambert est une figure de proue donne un écho considérable aux revendications des Paysans Travailleurs et à l'image de cedit « paysan travailleur », perdant de la modernisation et en colère. Nous n'avons pas la prétention de faire une analyse des imaginaires qui gravitent autour du *mythe* du Larzac – ce pourrait être l'objet d'une thèse ! –, mais, pour étayer nos propos, attardons-nous sur l'un des éléments, particulièrement trivial d'ailleurs, qui participe à l'érection de « la Lutte du Larzac » en mythe. Il s'agit du fragment d'un discours prononcé par Bernard Lambert. Le voici :

Nous allons à un mariage, le mariage des ouvriers et des paysans, le mariage de Lip et du Larzac [...]. Il y a quelque chose qui vient de disparaître de l'histoire. Jamais plus les paysans ne seront des Versaillais. Jamais plus ils ne s'opposeront à ceux qui veulent changer cette société. Nous l'avons prouvé.¹¹⁶

La métaphore du mariage pour signifier le lien établi entre les ouvriers et les paysans est forte, elle peut laisser entendre trois types d'engagement. L'un est amoureux : ouvriers et paysan sont un couple uni « pour le meilleur et pour le pire ». Et puisqu'ils partagent une même bagarre – la lutte des classes –, il y aura du meilleur (les « progrès sociaux »), mais il y aura aussi, forcément, du pire (les victoires du patronat). L'important, si l'on s'en tient à la métaphore du mariage, c'est de rester de pair.

L'autre engagement est contractuel : l'union est, par ces mots, *scellée* entre les deux parties. Rappelons que l'un des exemples canoniques de la phrase performative chez le philosophe

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ Extrait du discours de Bernard Lambert lors de la marche du Larzac à l'été 1973 (Rouaud, 2002). Il est fait référence au conflit de l'horlogerie Lip, à Besançon, mobilisation autogérée phare des années 1970.

John L. Austin¹¹⁷ est le « oui, je le veux » que les époux s'échangent lors de la cérémonie. Et rappelons également que, dans les années 1970, si le taux de divorce commence effectivement à grimper, il reste l'exception.¹¹⁸ Se marier, c'est s'engager sur la vie entière.

Le dernier engagement est d'ordre religieux : c'est quelque chose comme une communion spirituelle qui lie désormais les paysans et les ouvriers. Plus qu'un engagement de raison, plus qu'un engagement de passion : l'union *devait se faire, c'était écrit*.

La suite de la phrase place l'orateur Bernard Lambert en prophète : quelque chose vient de disparaître de l'histoire et ce quelque chose ne reviendra plus. Il poursuit alors, précisant l'objet disparu : les paysans-Versaillais. Faisant allusion à l'opposition paysanne quant à l'installation de la III^e République un siècle auparavant, Bernard Lambert (ré)affirme ici « l'unité paysanne », après l'avoir pourtant dénoncée lorsqu'elle était revendiquée par la FNSEA : tous les paysans sont maintenant *pour et dans* la convergence des luttes. Dans les années 1970, alors que le paradigme productiviste domine, « ceux qui veulent changer cette société » sont donc ceux qui prônent un idéal non-productiviste.

C'est ici un paysan « dans l'action » que les PT construisent au Larzac : un paysan politisé, solidaire et bien décidé à aller de l'avant. Celui-ci complète bien le tableau peint dans *Les paysans dans la lutte des classes* : un « paysan modernisé et endetté », certes, mais loin d'être résigné pour autant.

UN TRONC COMMUN : « L'AGRICULTURE PAYSANNE »

L'acte de naissance de la Confédération paysanne (CP) est signé en 1987, après la fusion des deux organisations syndicales, héritières du mouvement des PT de Bernard Lambert, qu'étaient la Fédération nationale des syndicats paysans (FNSP) et la Confédération nationale des syndicats de travailleurs paysans (CNSTP).

Le projet commun autour duquel se structure la CP est celui de l'« agriculture paysanne ». Parvenir à trouver un consensus n'était pas joué d'avance pour une organisation sociologiquement si hétérogène. Entre les vieux militants aguerris et les « mal nommés “néo-ruraux”, [c'est-à-dire] les exploitants qui ne sont pas issus de familles agricoles, la CP étant la

¹¹⁷ Austin (John L.), *Quand dire c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.

¹¹⁸ Il n'atteint pas les 30% et c'est entre les années 1970 et la fin des années 2000 qu'il croît significativement, se voyant multiplié par 3,2.
Maurin (Louis), *Déchiffrer la société française*, Paris, La Découverte, 2009, p.18.

seule organisation à syndiquer de manière significative une partie de ceux-ci », le syndicat a vu « cohabiter en son sein plusieurs cultures politiques, sociales et professionnelles qui se sont mêlées. Un extraordinaire bouillon de cultures. Les termes des débats, qui ont en certaines circonstances pris un ton vif, ont porté sur différentes alternatives. »¹¹⁹

Et pourtant, le compromis se fait et – plus étonnant encore – il se fait autour de la notion très chargée symboliquement, celle de « paysan ». Comment est-ce possible ?

Édouard Morena le souligne dans son article, la définition proposée pour « l'agriculture paysanne » est large et recouvre surtout des attentes formulées par le reste de la société ; « ceci inclut, entre autres, la préservation de l'environnement, des aliments sains et bons pour la santé, ainsi qu'une campagne dynamique. »¹²⁰ Sur le site internet de la CP, l'agriculture paysanne est présentée comme telle :

[Elle] propose des solutions afin que des paysans nombreux puissent vivre de leur travail et en retrouvent le sens : produire pour nourrir et non produire pour produire. Elle est née de la réflexion des paysans de la Confédération paysanne souhaitant inventer un modèle agricole qui respecte le paysan et réponde aux attentes de la société.¹²¹

C'est ainsi explicitement écrit : l'agriculture paysanne souhaite « [répondre] aux attentes de la société ». Définir l'agriculture paysanne de cette manière esquisse un paysan concerné par la population qui n'appartient pas au monde culturel, soucieux de remplir un rôle qui n'est pas seulement professionnel, mais quasi-politique. Le paysan qui nous est présenté ici – celui qui pratique une « agriculture paysanne » –, tient en effet un rôle indispensable au bon fonctionnement de la Cité (du terme grec *polis*) : il nourrit cette fameuse société. Et celui qui adhère aux principes de l'agriculture paysanne a pleinement conscience de la nature toute particulière de son activité et de l'immense responsabilité qui en découle.

Définir l'agriculture paysanne par ce pas de côté permet en outre de ne pas avoir à identifier clairement un ensemble de pratiques que le cultivateur devrait suivre pour se sentir représenté par la CP. « Les acceptions qu'on lui prête [à l'agriculture paysanne] peuvent être ajustées en fonction du contexte et de l'auditoire »¹²², précise le sociologue Édouard Morena. Habile, cette

¹¹⁹ Cordellier (Serge), « Les organisations syndicales “minoritaires” et la Profession », *Pour*, (N° 196-197), 2008/1, pp. 151-154. DOI : 10.3917/pour.196.0151. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pour-2008-1-page-151.htm>]

¹²⁰ “These include, among others, environmental protection, healthy and safe food, and the vitality of the countryside.”

Morena (Édouard), *op.cit.*, p.46.

¹²¹ Site internet de la Confédération paysanne, rubrique « QUI SOMMES-NOUS ? », sous-rubrique « Pour une agriculture paysanne » [En ligne : http://confederationpaysanne.fr/gen_article.php?id=10&t=QUI%20SOMMES-NOUS%20?&PHPSESSID=qic09r251dls09fml0itajlk7]. [Consulté le 07/08/2018.]

¹²² “By insisting on peasant farming’s society-oriented ‘peasant’ character rather than a clearly identifiable set of farming practices, the meanings associated with it can be adjusted depending on the context and target audience.”

définition l'est, car ses contours volontairement flous permettent aux profils hétéroclites au cœur du projet de la CP de s'y retrouver.

LA SOUPLESSE DU ROSEAU :
UNE DÉFINITION NON PRESCRIPTIVE
DE « PAYSAN »

Mais pour faire corps, ce positionnement vague n'est pas suffisant. Et en plus de cet ensemble de pratiques – flottant – de l'agriculture paysanne, les premiers membres de la CP tirent essentiellement leur identité de groupe de ce qu'ils ne sont pas. « La dimension non-prescriptive [de l'agriculture paysanne] est en outre accentuée par [sa] caractérisation sur une référence à laquelle elle s'oppose : l'agriculture industrielle ou productiviste. »¹²³

Or, depuis René Girard au moins, on sait combien il est efficace pour un groupe de se structurer et/ou de renforcer son union en expulsant ce qu'il n'est pas. L'objet de l'expulsion est, ici, plus ou moins assimilable à ce que l'anthropologue appelle le « bouc émissaire ».

Pourquoi se mettre alors en quête de boucs émissaires ? Parce qu'on croit parfois pouvoir s'unir contre eux. Cela permet de réduire, à l'intérieur, la méfiance des uns envers les autres. L'unité compromise peut donc être reconstruite ou du moins consolidée, ne fût-ce que temporairement.¹²⁴

En forgeant leur identité contre le paradigme du productivisme agricole jugé dominant – le bouc émissaire – on reconnaît ici, de manière un peu épurée peut-être, le « paysan modernisé, endetté mais non résigné » de Bernard Lambert. Celui-ci étant aux racines profondes de la création de la Conf', il n'est pas étonnant d'en retrouver les traces. Le vestige est maigre, dans la mesure où cette définition reste lacunaire : le paysan de la CP, on sait seulement ce qu'il n'est pas.

Morena (Édouard), *op.cit.*, p.46.

¹²³ “The non-prescriptive dimension is further emphasized through the characterization of peasant farming on the basis of its opposite: industrial or productivist farming.”

Ibid.

¹²⁴ Girard (René), « Violence sociale, violence religieuse », *Pardès*, (N° 32-33), 2002/1, pp. 163-172. DOI : 10.3917/parde.032.0163. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pardes-2002-1-page-163.htm>]

LES SAISONS FILENT, L'ARBRE S'ENFEUILLE : UNE DÉFINITION POSITIVE DE « PAYSAN »

C'est seulement dans les années 1990 qu'une partie des membres de la CP prend l'initiative de tracer les contours de l'agriculture paysanne en allant plus loin que la critique du productivisme ; leur objectif est alors de construire une définition « positive » de ce qu'elle recouvre.

Cette construction s'est faite – une nouvelle fois – avec l'aide d'une partie du monde académique.

Comme la génération antérieure, ces chercheurs se considéraient en marge de ces recherches initiées par l'État et qui ont contribué à asseoir « l'idéologie du progrès ». L'un d'entre eux s'explique : « On suivait, on observait et, souvent, on s'engageait activement dans les différentes réunions qui visaient à élaborer le concept [de l'agriculture paysanne] ». ¹²⁵

Et c'est à l'issue d'une série de séminaires et d'autres rencontres à l'échelle nationale qu'a finalement émergé une définition plus précise, mais acceptable pour l'ensemble sociologiquement très hétérogène qui compose la CP, de ce qu'« être paysan veut dire ».

Nous retenons deux éléments, particulièrement saillants, dans la proposition de tracer les contours de la figure paysanne.

Se dégage d'abord l'idée selon laquelle le paysan se définit par une manière de voir le monde qui est lui propre ; et celle-ci semble très liée à son cadre de vie rural, entendu en opposition à un environnement citadin. Édouard Morena nous rapporte les paroles d'un responsable de la CP datant de 2008 :

La critique du productivisme et la proposition formulée autour de l'agriculture paysanne et alternative ont contribué à revaloriser des pratiques traditionnelles (perçues comme plus naturelles, plus humaines, plus écologiques...) et, surtout, à revaloriser une identité paysanne et à affirmer ses spécificités par rapport au mode de vie urbain. ¹²⁶

Ce n'est certainement pas trahir le sens des propos de l'interrogé que de rapprocher ce qu'il appelle « une identité paysanne » avec « [l'affirmation des] spécificités [du paysan] par rapport

¹²⁵ *"Like their predecessors, these researchers considered themselves to be on the margins of a state research apparatus that had surrendered to the 'ideology of progress'. As one researcher explains, 'we monitored, observed and often actively took part in the different stages of elaboration of the concept [of peasant farming]'"*
Morena (Édouard), *op.cit.*, p.65.

¹²⁶ *"[...] the critique of productivism and the proposed alternative, peasant farming, have contributed to revalorise traditional practices (perceived as more natural, more human, more ecological...) and most of all to revalorise a peasant identity and affirm its specificities when compared to the expressions of urban lifestyles. (CP 2008, 13–14)"*
Ibid., p.66.

au mode de vie urbain ». En d'autres termes, il semble bien que cette fameuse « identité paysanne » que la CP tente de construire est liée au quotidien rural du paysan en question.

Le mode de vie et « la manière de voir les choses » qui est ainsi supposément homogène permet en outre à la CP de réaffirmer l'existence d'une « unité paysanne ». Celle-ci étant intrinsèque à la philosophie de la Confédération paysanne lors de sa création, il n'est pas surprenant de la retrouver là, sous-jacente.

Cette dimension toute politique transpire également du second élément qui définit la figure paysanne à l'issue des séminaires. La rationalité qui meut les paysans de la CP n'est en effet pas strictement économique : ils excluent le principe de compétition au profit d'une réflexion sur leurs pratiques. Rappelons cette phrase inscrite sur leur site internet : « L'agriculture paysanne propose des solutions afin que des paysans nombreux puissent vivre de leur travail et en retrouvent le sens : produire pour nourrir et non produire pour produire. »¹²⁷

La recherche de sens est essentielle dans la figure paysanne telle que la promeut la CP. C'est finalement, en lieu et place de la rationalité parfaite, concept-clé de l'orthodoxie libérale à laquelle la CP s'oppose, une rationalité de nature « politique » qui est proposée. Nous proposons de l'appeler : « une éthique paysanne ». Mais nous n'inventons rien, voici comment le sociologue Frédérick Lemarchand, cité par Édouard Morena, résume ce qu'est l'agriculture paysanne dans un écrit de 2002 :

Le concept de l'agriculture paysanne peut être vu [...] comme une source d'idées, d'expériences, de pratiques et, surtout, comme une source de valeurs éthiques et politiques, dont le but est d'établir un cadre cohérent pour la mise en place de pratiques qui peuvent prendre autant de formes individuelles qu'il y a de paysans et de situations individuelles.¹²⁸

Ainsi semble se dessiner la figure d'un paysan – ou d'une paysanne ! – ancrée dans un environnement rural, dont l'activité exercée – être cultivateur – est bien plus qu'un simple métier. Elle est le fondement d'une réflexion plus large, de nature éthique et politique, sur le rôle du monde cultural au sein de la société. En somme, il semble que le paysan ainsi défini en revienne aux acceptions initiales du mot : l'habitant du *pays*, dont l'adjectif ne désigne pas tant une profession qu'une *condition*.

¹²⁷ Site internet de la Confédération paysanne, rubrique « QUI SOMMES-NOUS ? », sous-rubrique « Pour une agriculture paysanne » [En ligne : http://confederationpaysanne.fr/gen_article.php?id=10&t=QUI%20SOMMES-NOUS%20?&PHPSESSID=qic09r251dls09fnl0itajglk7]. Consulté le 07/08/2018.

¹²⁸ “[...] the ‘peasant farming’ concept must be seen [...] as a source of ideas, of experiences, of practices and most importantly of ethical and political values, whose purpose is to offer a framework for the implementation of practices that can take as many individual forms as there are peasants and individual situations.”

Morena (Édouard), *op.cit.*, p.67, citant : Lemarchand (F), *Les paysans intermédiaires et l'environnement: L'agriculture paysanne entre humanisme et écologie*. Dans *Conditions et genres de vie, l'autre société française*, éd. S. Juan and D. Le Gall, Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 83–98.

L'ARBRE MOUSTACHU
QUI CACHE LA FORÊT :
JOSÉ BOVÉ, L'HYPERMÉDIATISÉ

Difficile de ne pas évoquer le phénomène José Bové lorsqu'on a la prétention de retracer l'histoire communicationnelle – aussi brève soit-elle – de la Confédération paysanne. Sans nous y attarder, il importe surtout de souligner combien la figure de José Bové et son action à Millau en 1999 ont tendance à donner une image partielle de la Confédération paysanne : celle d'un syndicat de « néo-ruraux », c'est-à-dire ceux que Serge Cordellier identifie comme étant « les exploitants qui ne sont pas de familles agricoles, la CP étant la seule organisation à syndiquer de manière significative une partie de ceux-ci »¹²⁹.

Les propos qui suivent s'appuient en grande partie sur les travaux du chercheur en sciences politiques Ivan Bruneau, qui a consacré son mémoire de thèse à la Confédération paysanne¹³⁰.

C'était le 12 août 1999. Nous sommes à Millau dans l'Aveyron (département où se situe le Larzac) et des militants de la Confédération paysanne entament le « démontage »¹³¹ d'un Mc Donald's. Le meneur est un militant aguerrri, José Bové. Comprendons bien que cette action syndicale « confère [au] syndicat une visibilité qu'il n'avait jamais eue »¹³² et que « [cette] nouvelle visibilité du syndicat est amplifiée par la construction médiatique du phénomène José Bové »¹³³.

Figure de proue de la CP, l'homme n'est pourtant pas issu d'une famille de cultivateurs. Il débute sa « carrière » de militant par ses convictions antimilitaristes ; réfractaire au service militaire, il fuit, interrompt ses études de philosophie et trouve refuge dans une ferme des Pyrénées en 1969. Il rejoint ainsi, dès 1973, Bernard Lambert et les paysans et ouvriers du Larzac contre l'extension du camp militaire sur ces terres. Depuis installé en tant qu'éleveur de brebis, José Bové fait partie des fondateurs de la CP ; il est l'un des cinq secrétaires nationaux

¹²⁹ Cordellier (Serge), « Les organisations syndicales "minoritaires" *op.cit.*

¹³⁰ Bruneau (Ivan), « La Confédération paysanne : s'engager à "juste distance" », thèse de doctorat en sciences politiques, sous la direction de Bernard Pudal, Paris, Université Paris X, 2006.

¹³¹ « Démontage » ou « saccage », le choix des mots a fait polémique.

¹³² Bruneau (Ivan), « Une gauche paysanne post-soixante-huitarde. Une même appartenance générationnelle, des clivages structurants », *Revue historique*, (n° 684), 2017/4, pp. 875-894. DOI : 10.3917/rhis.174.0875. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-historique-2017-4-page-875.htm>]

¹³³ Bruneau (Ivan), « La Confédération paysanne : s'engager à « juste » distance. », *Ruralia*, (n°20), 2007. [En ligne : <http://ruralia.revues.org/1712>]

à sa création en 1987.¹³⁴

La trajectoire du personnage est d'importance communicationnellement, puisque, d'après Ivan Bruneau, « les journalistes [revenaient] systématiquement sur le passé militant de José Bové » ce qui a eu pour résultat de « [transformer] la lutte du Larzac en un moment fondateur alors que la genèse des mouvements dont la CP est l'héritière est en fait légèrement antérieure (fin des années 1960) et surtout largement indépendante. »¹³⁵

Dans le même sens, le chercheur en sciences politiques note que « la réduction du syndicat à la figure de José Bové et aux prises de positions considérées comme altermondialistes tend à renvoyer l'image d'un syndicat de "néo-ruraux", alors que cette gauche paysanne, depuis le début des années 1970, réunit principalement des enfants d'agriculteurs »¹³⁶.

Enfin, le spécialiste de la question évoque un dernier point : l'image du syndicat semble avoir été déformée par « les médias », ce qui a notamment pour conséquence une méprise sur ce qu'est la CP pour les Français qui n'appartiennent pas au monde cultural :

L'histoire de la CP est parfois associée aux luttes qui ont été regroupées dans la catégorie des « nouveaux mouvements sociaux » (NMS), alors que les mouvements qui ont préexisté à la CP se sont essentiellement construits autour d'un combat pour une réduction des écarts de conditions et de revenus en agriculture. C'est plus tardivement qu'apparaîtront la critique des conséquences environnementales et sanitaires du « productivisme » (au début des années 1980), puis l'expérimentation collective de modes de production alternatifs (à la fin des années 1980 et au début des années 1990).¹³⁷

Le fait que les représentations médiatiques mettent alors en avant essentiellement une seule facette de la CP – syndicat qui, on l'a vu, s'est précisément structuré de manière complexe et s'est fondé sur une base militante extrêmement hétérogène –, les membres d'organisation en ont conscience. Au point que de vifs débats internes les ont occupés toute la première décennie de ce siècle, au moins. En 2006, nous rapporte l'auteur Serge Cordellier¹³⁸, le projet de rapport de l'assemblée générale posait une question, significative : « Faut-il que la Conf^e reconnaisse l'expression de tendances en son sein pour traduire dans les débats internes les réalités et sensibilités diverses des militants ? »

Ce détour par l'hypermédiatisation de l'ancien porte-parole national nous permet ici de mettre en avant un autre aspect – peut-être le mieux connu d'ailleurs – de la figure paysanne de la

¹³⁴ « Biographie de José Bové », *TouteL'Europe.eu*, 25 juillet 2014. [En ligne : <https://www.touteleurope.eu/actualite/biographie-jose-bove.html>]

¹³⁵ Bruneau (Ivan), « Une gauche... *op.cit.*

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Ibid.*

¹³⁸ Cordellier (Serge), « Syndicalisme : du monopole au pluralisme », *Pour*, (N° 196-197), 2008/1, pp. 136-150. DOI : 10.3917/pour.196.0136. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pour-2008-1-page-136.htm>]

Conf' : celui d'un paysan « néo-rural », dont les sensibilités sont proches des mouvements altermondialistes. Peut-être touche-t-on ici à l'image qui se rapproche le plus de l'intuition qui est au fondement de ce travail de recherche ; celui du « paysan héroïsé » ?

Et ce détour semble également nous permettre d'affirmer que les membres de la CP ont pleinement conscience des enjeux de communication à l'œuvre. Nous avons ici l'exemple d'une dissociation entre les représentations forgées par les acteurs eux-mêmes et celles véhiculées par le biais de certains grands médias présents pour couvrir l'événement du « démontage ».

Ceci nous conforte dans nos positions : interne à la CP, et donc peut-être plus proche sociologiquement du monde social représenté que les médias « généralistes », le mensuel *Campagnes solidaires* nous permettrait de saisir des représentations plus complètes de ce qu'« être un paysan veut dire » selon lesdits paysans.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

LA FABRIQUE CONCERTÉE

D'UN PAYSAN ÉTHIQUE

Dans cette première grande partie, nous avons tenté de saisir, à gros traits, quelques-uns des principaux visages du paysan entre la période de l'avant-guerre jusqu'à sa réappropriation par la Confédération paysanne. Et parce que cette tentative s'est révélée fructueuse – plusieurs visages se dessinent effectivement –, ce travail conforte l'orientation de notre recherche : la Conf^r réinvestit effectivement un terme particulièrement trivial. Il a circulé au sein d'espace sociaux souvent politiquement antinomiques, on lui a prêté des acceptions parfois contradictoires, il n'a jamais été un de ces termes que Roland Barthes qualifie de « Neutre »¹³⁹.

Cette partie est celle d'une course-poursuite, entre nous et le terme « paysan », à travers les pages de différents ouvrages scientifiques, majoritairement historiques et sociologiques. À l'issue de cette course, il s'avère que la Confédération paysanne parvient à esquisser les traits de ce qu'« être paysan » veut dire, autrement que par la mise en avant de ce à quoi le syndicat s'oppose.

Ce travail de définition, la CP a pu le réaliser en concertation avec des non-paysans. Rappelons en effet combien la « classe » paysanne, selon Bourdieu d'abord, mais également selon Édouard Morena, se définit en fonction du regard que les non-paysans portent sur eux. C'est bien le fruit d'une collaboration entre certains acteurs du monde paysan et une frange du monde académique proche du marxisme qui permet, toujours selon Édouard Morena, de mettre des mots sur « ce qu'être paysan veut dire » et, surtout, de faire évoluer ces définitions. C'est la raison pour laquelle le « paysan » de la CP nous semble être le résultat d'une « fabrique concertée » : entre le monde paysan et le monde non-paysan.

Et de cette fabrique, selon les lectures que nous avons entreprises, semble naître un « paysan éthique ». Ce dernier évolue dans un environnement bien particulier – la campagne –, qui participe à lui conférer une manière de voir le monde spécifique et une réflexion sur la place du paysan dans la société (et notamment son lien avec la « nature »). Cette « éthique paysanne »

¹³⁹ Barthes (Roland) et commentaires de Clerc (Thomas), *Le Neutre : Notes de cours au Collège de France : 1977-1978*. Paris, Seuil/IMEC, coll. « Traces Écrites », 2002, 272 p.

semble trouver une incarnation en la personne de José Bové.

De cette première partie, il ressort notamment le poids de la Confédération paysanne, en tant qu' « entité » collective, dans la définition de l'identité de ses syndiqués. « Être paysan » serait donc d'abord se conformer à une identité collective ?

Campagnes solidaires, en tant qu'espace médiatique où la parole syndicale a une place légitime, nous permet de traquer l'être culturel paysan tel qu'il est construit par cette entité collective et syndicale. Comprendre les enjeux de ce support médiatique est l'enjeu de notre deuxième grande partie.

DEUXIÈME PARTIE

LA CONSTRUCTION SYNDICALE DE « L'ÊTRE COLLECTIF PAYSAN »

Notre présente étude se revendiquant résolument du sillage de la trivialité, ce n'est qu'après avoir poursuivi notre objet – l'être culturel paysan – ces dernières décennies, avoir retracé son cheminement à différents « carrefours de la vie sociale » et mesuré – brièvement, certes – combien ces circulations l'ont *informé*, l'ont *déformé*, l'ont *reformé*, bref l'ont *transformé*, que nous pouvons prétendre esquisser les traits de cet être culturel à l'époque qui est la nôtre. Et c'est l'enjeu de cette deuxième grande partie. L'ambition est grande, le résultat sera évidemment partiel et nécessairement partiel.

Il sera partiel parce que les signes que nous allons saisir pour tenter de dessiner les contours de cette figure paysanne – de « ces figures » seraient certainement plus juste – sont inscrits sur un seul support, matériel, fini, contraint par tout un système socio-économique et culturel ; toute entreprise de généralisation doit être menée avec prudence. Il sera partiel parce que la lorgnette à travers laquelle nous choisissons d'observer notre objet procède d'un point de vue particulier : le nôtre.

À LA POURSUITE DE L'ÊTRE COLLECTIF PAYSAN

Et précisément, notre point de vue, dans cette première grande partie, va changer d'échelle. Alors que nous avons entamé, tête baissée, nos analyses de corpus pour traquer tous les signes qui seraient en mesure de qualifier ce qu'« être paysan veut dire » au sein du journal numéro 330 de *Campagnes solidaires*, l'importance des traces sémiologiques qui représentent le syndicat en tant qu'entité ont fini par nous interroger plus frontalement. Peut-on se contenter d'interpréter l'omniprésence de « la Conf^e » dans notre corpus comme la preuve de l'existence d'un « rapport syndical au journalisme »¹⁴⁰, propre aux journaux institutionnels ?

Il nous a semblé qu'en s'arrêtant à cette explication, cet exemplaire de *Campagnes solidaires* nous échappait. Et plus encore, nous avons l'intuition que nous manquions, par là même, la possibilité de comprendre comment était construite l'identité paysanne au sein de notre corpus. Pour le dire autrement, nous avons le sentiment que nous répondrions que trop partiellement à notre problématique.

Nous avons alors essayé de remonter les impensés de notre propre travail de recherche ; peut-être comprendrons-nous pourquoi il nous importe tant d'expliquer la place que prend la Confédération paysanne dans l'espace symbolique qu'est son journal ?

Et nous avons pu mettre des mots sur ce qui nous gênait. Il s'avère qu'implicitement nous avons, jusqu'alors, admis que l'être culturel paysan était nécessairement représenté sous des traits individuels. En témoigne le choix même de notre corpus : par le biais d'une série de portraits, nous partions du principe que des qualités individuelles seraient mises en scène. Ces qualités, lorsqu'elles sont systématiquement présentes chez les portraiturés, nous révéleraient quelques caractéristiques saillantes propres à l'identité paysanne telle qu'elle est définie à l'époque qui est la nôtre, selon l'énonciateur choisi.

Cette deuxième étape de recherche discute ce postulat tacite qui a pourtant guidé notre recherche : et pourquoi ne pas penser l'être culturel paysan à l'échelle d'une organisation ?

C'est le parti pris de cette deuxième grande partie : ici, c'est « la Conf^e », dans son ensemble, en tant qu'unité, qui est pensée en tant qu'être culturel. Pour ce faire, nous mobilisons la notion d'« être collectif » telle que l'évoque le philosophe et sociologue Jean-Louis Genard dans un article qui discute la consistance du collectif à travers la notion d'engagement :

¹⁴⁰ Chupin (Ivan), Mayance (Pierre), « Derrière le formel..., *op.cit.*

Certains êtres collectifs ne se manifestent par exemple qu'à la troisième personne, [comme le marché]. Tandis que d'autres peuvent le faire à la troisième mais aussi à la première ou à la deuxième personne du pluriel comme les Belges, les Européens, les jeunes... Dans le premier cas – le marché – l'entité est abstraite, elle n'est pas intégralement réductible à un ensemble d'acteurs [...]. Pour les seconds, le collectif est bien un ensemble d'acteurs mais [on ne peut pas aller jusqu'à présupposer] que chacun des membres de l'ensemble satisfait à l'attribution [d'une proposition].¹⁴¹

Jean-Louis Genard prend alors pour exemple « les Belges aiment les frites » et souligne que cette affirmation n'implique nullement le fait que chaque Belge aime nécessairement les frites. Voilà la différence identifiée par le philosophe entre un premier type d'être collectif, abstrait et qui ne se manifeste qu'à la troisième personne, et un second type qui, parce qu'il correspond à un ensemble d'acteurs parfois désigné par la première ou la deuxième personne du pluriel, est parfois essentialisé à tort. La CP telle qu'elle est construite au sein de notre corpus renvoie à ce second type.

Nous *utilisons* la notion « d'être collectif » davantage comme un outil langagier, pour bien distinguer les différentes échelles et réalités auxquelles nous faisons allusion, que comme un concept solide et étayé. Mais comprenons bien qu'il s'agit toujours de saisir la CP mise en scène au sein de *Campagnes solidaires* en tant qu'être culturel ; la notion d'être collectif ne remplace par celle forgée par Yves Jeanneret, elle l'accompagne, la précise dans le cas particulier qui nous intéresse ici.

L'ANALYSE DU CADRE DE NOTRE CORPUS

Louis Marin nous est d'une aide précieuse pour poser un cadre d'analyse solide permettant de comprendre dans quelle mesure les pages qui mettent en scène la parole du syndicat sont des espaces de représentation de l'être collectif paysan.

À propos d'une tapisserie de la tenture de *L'Histoire du Roy* dont le carton fut dessiné par Le Brun, voici ce qu'il explique :

Le décor ornemental du cadre par ses figures devient ainsi une « métareprésentation », puissant instrument d'appropriation et de propriété de la représentation même, dans son sujet – ce qui est représenté sur la scène de l'histoire – et à son sujet – le sujet acteur de cette histoire : en l'occurrence, le roi.¹⁴²

Permettons-nous un parallèle entre les tapisseries analysées par Louis Marin et le numéro de

¹⁴¹ Genard (Jean-Louis), « La consistance des êtres collectifs. Contribuer avec Peirce à une sociologie de l'engagement », *SociologieS*, Dossiers, La consistance des êtres collectifs. Mode(s) d'existence, dilemmes ontologiques et politiques, 2017. [En ligne : <http://journals.openedition.org/sociologies/6545>]

¹⁴² Marin (Louis), *De la représentation, op.cit.*, p.349.

Campagnes solidaires que nous analysons : tous les deux sont, en effet, des dispositifs représentatifs tels que les conçoit le philosophe (nous expliquons ce parti pris en première sous-partie). Ainsi, en tirant l'analogie, toutes les pages du journal qui ne détiennent pas explicitement un rôle de *représentation* – c'est-à-dire toutes les pages qui ne sont pas consacrées aux portraits des paysans – remplissent plus ou moins le rôle du cadre dans une peinture (ou une tapisserie). Les signes inscrits sur ces pages (de la première à la quatrième de couverture, ainsi que la page 3) sont « le décor ornemental du cadre ». Et quelle est la figure principale de ce « décor ornemental » qui, par conséquent, s'autoreprésente en présentant le fait qu'il représente des paysans dans les pages à venir ? C'est l'être collectif qu'est la Confédération paysanne.

PREMIÈRE SOUS-PARTIE

UN CADRE ÉNONCIATIF SYNDICAL

L'enjeu de cette partie est d'abord de justifier le parallèle que nous nous autorisons entre les tableaux picturaux (ou des tapisseries de Le Brun) et le journal *Campagnes solidaires*. Cette liberté, nous l'avons prise en constatant l'omniprésence de la Confédération paysanne en tant qu'organe syndical, dans l'ensemble des pages qui forment le « cadre » de notre numéro (la une et la dernière de couverture, ainsi que la double-page 2 et 3). Plus encore que simplement signifier sa présence, la CP s'approprie ces espaces pour donner à voir la parole syndicale.

EN PREMIÈRE DE COUVERTURE : LA CONF', PERSONNAGE PRINCIPAL

La Conf' d'abord !

En une du journal déjà, l'implication syndicale dans la production du numéro est manifeste : le nom du mensuel *Campagnes solidaires* se retrouve sermonné de signes qui renvoient explicitement à la Confédération paysanne.



IMAGE 3. Haut de la page de Une du journal *Campagnes solidaires* de juillet-août 2017 (n°330)

Le logo de la CP est placé sur la gauche de l'inscription *Campagnes solidaires* ; l'inscription de ces deux éléments est réalisée dans une fonte identique, ce qui semble placer les deux informations au même degré d'importance.

La précision « Mensuel de la Confédération paysanne » se trouve juste en-dessous du nom du

mensuel. Cet « ancrage »¹⁴³ linguistique est certes inscrit dans une taille plus réduite que le nom *Campagnes solidaires*, mais la typographie choisie attire l'œil. Certaines lettres sont comme rongées ou fracturées et, dans l'ensemble, la police choisie est asymétrique. Cette fantaisie tranche avec la typographie, sobre, de type linéale, choisie pour le nom du mensuel ; dès la première page, la présence de la Confédération paysanne est patente.

Au-delà de ces éléments sémiologiques propres à l'identité du mensuel – tous les mois, ces signes sont placés à l'identique, seule leur couleur change –, le titre de ce « numéro-spécial » confère à la CP, plus que dans un autre numéro, une position hégémonique. « La Conf' a 30 ans : eux aussi ! », voici donc le titre choisi pour ce numéro anniversaire.



IMAGE 4. Bas de la page de Une du journal *Campagnes solidaires de juillet-août 2017 (n°330)*

Relevons d'abord que le premier mot de cette petite phrase est « la Conf' ». Sémantiquement, dans la hiérarchisation des informations de ce titre, c'est bien l'âge de « la Conf' » qui est la principale nouvelle à retenir. Celui des syndiqués et/ou sympathisants n'est que l'objet secondaire dans l'articulation du rapport de ressemblance par la comparaison : il est le comparant.

Et d'ailleurs de qui parle-t-on ? Si nous avons supputé assez spontanément qu'il s'agit de « syndiqués » ou de « sympathisants », aucun ancrage linguistique supplémentaire qui pourrait nous indiquer l'identité du « eux aussi » n'est présent dans cette une. Ceci indique bien l'importance toute relative que ces anonymes, ces « eux », tiennent face au personnage central qui, lui, est explicitement nommé : « la Conf' ».

Le cadre ornant les portraits :
« puissant dispositif ostentatoire
d'autoreprésentation »¹⁴⁴ de la Conf'

Cette phrase n'est pas seulement inscrite sur la première page de couverture ; elle se

¹⁴³ Barthes (Roland), « Rhétorique de l'image », *Communications*, (N°4), 1964, pp. 40-51.

¹⁴⁴ Marin (Louis), *De la représentation, op.cit.*, p.349.

retrouve sur chacune des pages qui composent ce journal, à l'exception de la page 3 « On l'ouvre ». Tout en haut, à gauche sur les pages de gauche, à droite sur les pages de droite, le titre du journal se retrouve donc inscrit. Encre orange, soulignés en bleu, les caractères sont gras et en italique, la taille est un poil moins grande que le titre du portrait ; impossible de passer à côté.

La Conf' a 30 ans : eux aussi !

« Notre campagne n'est pas une poubelle nucléaire ! »

David Soyer, 28 ans, est céréalier à Bure, à la limite de la Meuse et

lique mais les chantiers, l'usine, ce n'était pas pour moi. Je pensais avoir plus de

l'agence... Dans le Sud de la Meuse, l'Andra, c'est le nouveau seigneur!

IMAGE 5. Haut de la page 6 du journal *Campagnes solidaires de juillet-août 2017 (n°330)*

Chaque fois qu'on nous présente l'un de ces « eux », c'est-à-dire que l'un des anonymes trouve une identité *via* son portrait, le cadre par le biais duquel « la Conf' » s'autoreprésente continue de signifier sa présence hégémonique.

PAGE 2, 3 ET 31 : DES PAROLES ÉMANANT EXPLICITEMENT DU SYNDICAT

En deuxième et
troisième de couverture :
de la publicité sans vergogne

Évoquons ces deux pages, mais ne nous y attardons pas : ces espaces, nous l'affirmons sans aucune nuance, sont entièrement dédiés à la parole syndicale. Les titres de ces pages ne sont-ils pas déjà assez manifestes ?

En deuxième de couverture, le logotype du syndicat trône en plein centre de la page, sa taille est grande et il s'étend jusqu'à déformer le texte linguistique. L'image du texte est à la faveur de la représentation visuelle de la CP. Appuyant la prégnance de la présence syndicale, le titre est sans équivoque : « Adhérez à la Confédération paysanne ! ».

Sur la troisième de couverture, c'est une publicité pour l'association des Ami.es de la Confédération paysanne, tantôt appelée les Ami.es de la Conf', qui nous est présentée. L'association est adressée aux personnes qui ne sont « pas paysan[s] ou paysanne[s] mais [qui]

souhaite[nt] soutenir la Confédération paysanne ». Le titre est très clair, lui aussi : « Rejoignez les Ami.es de la Confédération paysanne ! »

À elles deux, ces pages ont pour ambition de faire la promotion de la Confédération paysanne à l'ensemble des Français : paysans et non paysans.

En page 3 : un « éditorial »
signé par le syndicat ?

De manière légèrement moins explicite peut-être, la page 3 est également un espace qu'occupe le syndicat pour s'autoreprésenter, et plus particulièrement pour présenter ses prises de position.

Ce texte fait plus ou moins office d'éditorial dans le journal. S'il est signé explicitement (ce qui, formellement, n'en fait pas un éditorial), nous pouvons affirmer que le discours inscrit émane bien de la direction : l'auteure est secrétaire nationale de la Confédération paysanne. Mais de quelle direction parle-t-on ? Celle de la Confédération paysanne ou de *Campagnes solidaires* ?

Il ne semble pas nécessaire de préciser s'il s'agit de la direction de l'organisation syndicale ou de la rédaction puisque les deux s'imbriquent. L'ours, qui se trouve sur la même page que la rubrique « On l'ouvre », nous informe que le directeur de la publication de *Campagnes solidaires* porte le nom de Laurent Pinatel. Or, ce même Laurent Pinatel est l'actuel porte-parole de la CP. Dans le même sens, l'actuel directeur de la rédaction du journal Christian Boisgontier, arborait la casquette de porte-parole de la CP entre 2000 et 2003. L'espace de la page 3 est donc bien monopolisé par la parole syndicale.

EN QUATRIÈME DE COUVERTURE : UN ESPACE DE COMMUNICATION ÉVÉNEMENTIELLE ?

La dernière de couverture n'est pas en reste dans la représentation de la parole syndicale : celle-ci est consacrée à la promotion de l'événement-anniversaire organisé pour les 30 ans de la CP, par la CP elle-même.

La quatrième de couverture lui est entièrement dévolue par un dessin de presse coloré. « La Confédération paysanne fête ses 30 ans », peut-on y lire. Des informations pratiques sont

également inscrites : l'événement se déroule « à Alloue (16) » du « 18 au 20 août 2017 ». Cette quatrième de couverture remplit le rôle d'une affiche promotionnelle.

D'ailleurs, l'évocation de l'événement n'est pas absente du reste du journal ; la troisième de couverture en fait mention par le biais d'un encadré jaune orangé (IMAGE 6).

La couleur de cet encart attire le regard – le fond de la page est blanc et le dessin, qui occupe le centre de la page, est en noir et blanc – et le titre est suffisamment clair : « Aidez à la réussite de la fête des 30 ans de la Conf' ! ».



Campagnes solidaires • N° 330 juillet-août 2017 / 31

IMAGE 6. En bas à droite de la troisième de couverture du journal *Campagnes solidaires de juillet-août 2017* (n°330)

Notons également que le dernier portrait réalisé fait également explicitement référence à l'événement organisé par la CP. Le titre est déjà manifeste : « Pas encore 30 ans mais déjà à la fête ! ». Pour ce portrait, la référence à l'événement va jusqu'à structurer les propos en les encadrant : elle amorce la présentation des trois comparses portraiturés et elle la conclue.

En chapeau, nous sont ainsi présentés trois paysans qui « ont repris la ferme des parents de Valentine, à Hiesse (Charente), commune voisine d'Alloue où la Confédération paysanne fêtera ses 30 ans, du 18 au 20 août. »¹⁴⁵

Et voici les dernières lignes qui achèvent ce texte ainsi que toute la série des 27 portraits du numéro :

Entre autres activités extérieures à celles de la ferme, Valentine participe à la préparation de la grande fête qui célébrera à Alloue, la commune voisine, les 30 ans de la Confédération nationale dont elle est bien sûr adhérente, tout comme ses associés. Elle s'occupe plus particulièrement de l'hébergement et de la communication locale. Des centaines de paysannes et de paysans y sont attendues, venant de toute la France, du 18 au 20 août.¹⁴⁶

On voit comment le dessein principal du genre portrait – présenter Valentine, Marion et Morgan

¹⁴⁵ « La Conf' a 30 ans : eux aussi ! », *Campagnes Solidaires*, N°330, juillet-août 2017, p.30.

¹⁴⁶ *Ibid.*

au lecteur – est articulé avec l'intérêt de la CP : faire la promotion de la célébration. C'est par le biais de Valentine et de son engagement dans l'organisation de l'événement que les deux objectifs parviennent à se combiner.

L'événement anniversaire est également présent en légende de la photographie ; ce petit espace est utilisé pour décrire une partie du programme de la fête. Ainsi est-il prévu au cours de ces jours de fêtes : « [...] visites et découvertes du site et des productions [de la ferme de Valentine, Marion et Morgan], restauration, sortie nature, conférence gesticulée et concert ! [...] ». Remarquons enfin que même le choix de la rédactrice fait explicitement référence à la célébration d'anniversaire. Elle tient en effet le rôle de « coordinatrice du comité de pilotage de la fête des 30 ans de la Conf', à Alloue (Charente) ».

En somme, la dernière double-page ainsi que la dernière de couverture invitent donc le lecteur à se joindre à la fête organisée par le propriétaire du journal ; quel meilleur endroit pour y faire mention ? La référence tombe en effet pile après la présentation, par le biais des portraits, d'une trentaine de sympathiques trentenaires membres de la CP, n'a-t-on pas envie de faire connaissance avec ces personnes dans le joyeux cadre festif de la fête d'anniversaire de « la Conf' » ?

En somme, la figure principale du « décor ornemental » (les pages évoquées à l'instant) est bien la Confédération paysanne. L'envisageant comme un être culturel paysan, il s'agit maintenant de caractériser cette figure telle qu'elle nous est présentée sur ces pages. L'étude du cadre du tableau, en effet, nous permet de saisir la manière dont s'autoreprésente « le sujet acteur de l'histoire »¹⁴⁷.

DEUXIÈME SOUS-PARTIE

DE LA CP À « LA CONF' » :

L'IMAGE D'UN « BON » PAYSAN

¹⁴⁷ Marin (Louis), *De la représentation, op.cit.*, p.349.

LA CONF', PERSONNAGE SYMPATHIQUE

« Joyeux anniv', la Conf' ! »

Revenons-en à la première page de couverture et, plus particulièrement, au titre du numéro : « La Conf' a 30 ans : eux aussi ». Le manque d'éléments nous permettant de savoir à qui renvoie ce « eux » dans le titre est d'autant plus flagrant que le syndicat est plus que simplement nommé, il est personnifié.

L'être collectif qu'est la Confédération paysanne est humanisé par l'utilisation d'un surnom pour la désigner. Parce que le surnom, souligne Adeline Wrona dans un article consacré à l'analyse des « portraits of griefs » parus dans le *New York Times* après les attentats du 11 septembre 2001, va « au-delà de la proximité, [il est de l'ordre du] caritativisme »¹⁴⁸. Cette notion de caritativisme revient à Roland Barthes, il l'a forgée pour son premier cours au Collège de France, *Comment vivre ensemble*. Le sémiologue nous explique que la notion renvoie à un « terme linguistique qui désigne les formes affectueuses qu'on donne parfois aux noms qui renvoient à des objets usuels. »¹⁴⁹

L'abréviation « la Conf' » confère une dimension affective à la Confédération paysanne, nous la rendant particulièrement sympathique.

Et en plus, c'est son anniversaire ! « La Conf' a 30 ans », est-il souligné. Nous sommes dans le cadre d'un anniversaire et cette information nous est médiée par une phrase dont la ponctuation – un point d'exclamation – indique une émotion : l'heure est à l'amusement, l'heure est au divertissement. La personnification se trouve ainsi renforcée, puisqu'en plus de la sympathie prêtée au syndicat, nous sommes dans un moment particulier et jovial. Qui donc peut éprouver des émotions, ici joyeuses, sinon des êtres vivants, voire des êtres humains ?

Ce processus de personnification, opérant par le biais de procédés rhétoriques, nous amène ainsi à considérer que l'image de la CP, au sein du numéro 330 de *Campagnes solidaires*, n'est plus seulement construite comme une « organisation syndicale » (renvoyant à l'idée d'un appareil administratif désincarné), mais bien comme un être collectif ; un « être », au sens propre du

¹⁴⁸ Wrona (Adeline), « Vies minuscules, vies exemplaires : récit d'individu et actualité. Le cas des *portraits of grief* parus dans le *New York Times* après le 11 septembre 2001 », *Réseaux*, (N° 132), 2005/4, pp. 93-110. DOI : 10.3917/res.132.0093. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-reseaux1-2005-4-page-93.htm>]

¹⁴⁹ *Ibid.*, citant : Barthes (Roland), 2002, p. 141.

terme.

En somme, cette une nous informe que le syndicat a bien grandi, atteignant maintenant l'âge de la maturité ; la fougue de la vingtaine est passée, le sérieux de la trentaine est arrivé. Mais qu'on ne s'y trompe pas, la Confédération paysanne – « la Conf' » pour les intimes que sont les lecteurs de *Campagnes solidaires* – est toujours aussi fêtarde, aimable, sympathique.

LA CONF', PERSONNAGE AMICAL

Aimable et sympathique, elle l'est ! Le fait qu'elle a des « ami.es » ne suffit-il pas pour nous en convaincre ?

« Rejoignez les Ami.es de la Confédération paysanne ! », peut-on lire en troisième de couverture. La préciosité de la relation amicale est d'abord sous-entendue par la majuscule octroyée au mot « Ami.es », lui conférant une note magistrale. Elle l'est aussi par le dessin de presse, élément sémiologique le plus important sur la page, parce qu'il est centré et que le texte linguistique s'adapte à la forme du dessin.

« ...Des clients, des abonnés, des relations, des alliés, des connaissances, des obligés, des soutiens financiers, des lèche-bottes, ça on en produit à la tonne !! », affirme le gros personnage crayonné, en costard-cravate, visiblement en colère puisqu'il tape la main sur la table. « Mais des amis ? Où les trouvent-ils ? », s'étonne-t-il.

L'utilisation de l'énumération en tant que figure de style confère à l'amitié son caractère exceptionnel : tous les autres éléments listés peuvent être « produits à la tonne », en revanche les « Ami.es » ne s'achètent pas. L'ami, l'amie, c'est « celui, celle qu'on aime et/ou qui aime »¹⁵⁰, précise le dictionnaire. À en croire la troisième de couverture de notre corpus, « la Conf' » parviendrait donc à nouer des relations d'amitié avec des personnes qui n'appartiennent pourtant pas au monde paysan, de ceci nous en retirons deux choses. D'une part, cela renforce la personnification de « la Conf' » qui est à l'œuvre puisqu'on lui prête des sentiments très humains : l'amour, l'amitié. De l'autre, nous en déduisons que, dans notre corpus, « la Conf' » est une figure *aimable*, au sens fort du terme, elle mérite d'être aimée.

¹⁵⁰ Définition de « ami », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

LA CONF',
CE N'EST PAS UN MONSIEUR
CHAUVE ET COLÉRIQUE

La gentillesse et l'amicalité, construites, de « la Conf' » peuvent aussi se déduire par ce qu'elle n'est pas. Toujours sur la même page 31, on devine que l'être collectif paysan est à l'opposé du personnage représenté. On retrouve ici la définition non prescriptive de ce qu'être paysan veut dire : l'être paysan est d'abord anti-productiviste.

Le riche capitaliste – on l'imagine à son costume-cravate –, tape violemment du poing sur la table ; en témoignent les étoiles et éclairs symbolisant la violence de la frappe et l'encrier et sa plume qui partent à la renverse. C'est un personnage négatif qui nous est donné à voir, en colère (il fronce les sourcils), hurlant (la bouche est grande ouverte, ses propos sont écrits en capitale). La Conf' alors, elle est forcément l'inverse.

Les premières caractéristiques de l'être culturel paysan sont donc ici particulièrement positives : on l'aime et, par sa place centrale dans l'espace symbolique qu'est notre corpus, on le respecte. Ces procédés sémiologiques et rhétoriques qui confèrent à « la Conf' » cette autorité bienveillante ont aussi pour conséquence de lisser quelque peu, au sein du support particulier qu'est le journal institutionnel analysé, la nature syndicale – donc liée à l'idée de rapports d'influence et de pouvoir – de l'organisation dont il est question.

TROISIÈME SOUS-PARTIE
DU PAYSAN RÉVOLTÉ
AU PAYSAN MILITANT

PAYSAN SYNDIQUÉ, PAYSAN RÉVOLTÉ ?

Nous avons analysé différents procédés, présents dans notre corpus, qui permettent

l'humanisation et le lissage des enjeux de lutte intrinsèques à la nature de l'organisation. Pour autant, il est nécessaire pour la Confédération paysanne que son identité syndicale soit également donnée à voir, toujours au sein de ces quelques pages qui constituent le « cadre » de notre numéro.

Jacqueries et autres révoltes paysannes : un imaginaire vivace

L'essence syndicale de l'être collectif qu'est la CP nous invite à revenir sur l'imaginaire des violentes jacqueries, dont reste empreint le monde cultural. Si nous n'avons pas mentionné cette facette en première partie, c'est qu'au cours de la V^e République, on assiste à une baisse tendancielle de la virulence des manifestations des cultivateurs.¹⁵¹ Il est toutefois vrai qu'au cours des années 1930 le dorgérisme et notamment le Comité de défense paysanne utilisent différents « moyens d'action directe [...] manifestations violentes, opérations de commandos pour s'opposer à des saisies ». Cela a pour conséquence, note Annie Moulin, de faire grandir le sentiment, chez les « militants paysans[,] d'être une force capable d'infléchir le cours des choses »¹⁵².

Mais l'imaginaire des « révoltes paysannes » puise ses sources dans un temps bien plus ancien, ce qui manifeste bien, une fois encore, la nature particulièrement triviale du terme « paysan ». Ce sont des représentations, négatives et violentes, attachées aux jacqueries moyenâgeuses qui déteignent encore sur les représentations contemporaines. L'évolution de l'acceptation du terme « jacquerie » témoigne d'ailleurs de sa circulation et de son ancrage dans l'imaginaire collectif. Désignant d'abord, de manière très précise, un événement particulier – celui du « soulèvement des paysans contre les seigneurs pendant la captivité de Jean le Bon, en 1358 »¹⁵³ – il se généralise ensuite jusqu'à évoquer une « insurrection populaire, notamment paysanne. »¹⁵⁴ Et en même temps qu'il suit ce mouvement de généralisation, le terme s'imprègne de connotations négatives. Les exemples choisis pour illustrer les définitions de mot « jacquerie » l'attestent ; à titre d'exemple, cette citation issue de l'ouvrage de Zola qui, parce que l'auteur dépeint le monde paysan de manière violente et brutale, a soulevé d'âpres controverses :

la jacquerie arme les laboureurs de leurs fourches et de leurs faux, quand il ne leur reste qu'à mourir (...). Après quatre cents ans, le cri de douleur et de colère des Jacques, passant encore à

¹⁵¹ C'est en tout cas la thèse de ce livre : Duclos (Nathalie), *Les violences paysannes sous la Ve République*, Paris, Economica, 1998, 281 p.

¹⁵² Moulin (Annie), *op.cit.*, p.190.

¹⁵³ Définition de « jacquerie », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

¹⁵⁴ *Ibid.*

travers les champs dévastés, va faire trembler les maîtres, au fond des châteaux.¹⁵⁵

C'est le champ lexical de la guerre qui est invoqué par Zola : « armer », « mourir », « cri de douleur et de colère », « champs dévastés », tout un univers sémantique qui construit l'image d'un « laboureur » haineux, excessif, cruel, et désespéré, aussi.

Et si les « moyens d'action directe », pour reprendre l'expression d'Annie Moulin, sont moins utilisés par les syndicats culturels après les années 1960, l'imaginaire violent des jacqueries ne disparaît évidemment pas des représentations collectives. Les syndicats, dont l'existence est fondée sur la défense de l'intérêt d'une partie de la population, ne sont-ils pas particulièrement sujets à être rattachés à ce type de représentations ?

La Conf' est une confédération

Commençons d'abord par une analyse succincte de ce qui, socialement et juridiquement, fait exister la CP : son nom. Jean-Louis Genard évoque d'ailleurs la conscience de l'importance stratégique à accorder à cette dimension :

[...] ceux qui mettent en place des collectifs, tels qu'une organisation, un événement culturel, une entreprise... passent du temps à leur chercher un nom, en veillant à faire en sorte que ce nom soit aisément prononçable, soit explicite, reconnaissable, utilisable dans des phrases... bref soit « parlant » et de ce fait contribue à faire exister ce qu'il désigne.¹⁵⁶

Dans notre cas, le mot « pilier » autour duquel l'identité de CP est construite – celui de « confédération » – évoque l'idée d'un « être collectif lobbyiste », suggérant une nature militante, de lutte. L'acception qui convient à notre contexte désigne en effet un « groupement, au niveau national, pour la défense d'intérêts communs, d'associations le plus souvent de caractère professionnel, syndical »¹⁵⁷. Si l'on sait pertinemment que « la défense d'intérêts communs » est l'origine de la constitution de la CP – n'oublions pas qu'il s'agit d'un syndicat –, il est significatif de voir que, dans sa dénomination même, cette origine lobbyiste, battante est mise en avant.

À titre de comparaison, la Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (FNSEA) met en avant, par sa dénomination, l'idée de « fédération », c'est-à-dire de « groupement », d' « alliance », d' « association », de « réunion »¹⁵⁸.

¹⁵⁵ *Ibid.*, utilisant pour exemple : Zola, *La Terre*, 1887, p.80.

¹⁵⁶ Genard (Jean-Louis), « La consistance des êtres collectifs, *op.cit.*

¹⁵⁷ Définition de « confédération », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

¹⁵⁸ Premiers mots de chacune des définitions de « fédération », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

L'idée de regroupement n'est néanmoins pas absente de l'univers forgé par la CP. Nombreux sont les signes qui renvoient à cette idée d'union au sein de notre corpus et notamment sur la page où le syndicat prend explicitement la parole : la deuxième de couverture.

La vocation de la page 2 est en effet assez claire : « Adhérez à la Confédération paysanne ! ». Pour le lecteur averti, cette page frappe, d'abord, parce qu'elle est inhabituelle. La deuxième de couverture du mensuel est en effet généralement consacrée au sommaire, lequel se trouve ici déplacé en bas de la page 3 dans une forme tout à fait originale (une carte de France) sur laquelle nous reviendrons dans la quatrième sous-partie.

On ne sait si l'exclamation qui a été choisie pour titre – « Adhérez à la Confédération paysanne ! » – se trouve davantage du côté de l'injonction ou du conseil. Peu importe ; qu'elle invite ou qu'elle enjoigne, c'est l'idée d'adhérer, c'est-à-dire de « s'attacher d'une union étroite et forte »¹⁵⁹ qui est plébiscitée par cette page.

La Conf' est militante

En guise de synthèse entre l'imaginaire que renvoie la « confédération » et celui d' « union », le logotype de la CP – qui fait partie de son identité visuelle et qui est notamment présent en une de notre corpus – est particulièrement éloquent. Le voici :

IMAGE 7.
Logotype de la
Confédération
paysanne.

[En ligne :
[http://confederation
paysanne.fr/](http://confederation
paysanne.fr/)]



L'idée de « feu » renvoie à des imaginaires pluriels, mais l'espace symbolique syndical où nous sommes entrée par le biais de ce journal influence notre interprétation. Lutte, bataille, énergie,

¹⁵⁹ Définition d'« adhérer », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

fougue, telles sont les premières images qui nous viennent à l'esprit, en cohérence avec l'acception du terme « confédération ».

Celles-ci se tempèrent par la manière dont ce feu est symbolisé : par une torche. Il s'agit donc d'un feu pleinement maîtrisé, qui permet d'éclairer le chemin vers l'avenir. Le soleil en arrière-plan semble conforter cette double interprétation. Si le soleil se lève, le flambeau n'est bientôt plus nécessaire, les luttes et les revendications menées par la CP ont fini par triompher : voici qu'arrivent les lendemains qui chantent, les lendemains où le soleil brille. S'il se couche au contraire, dans la pénombre de la nuit, la CP – le flambeau – est le guide qu'il faut suivre.

Mais toujours, les combats que la CP mène sont éclairés.

Par son identité visuelle ainsi que par le mot autour duquel tourne son identité juridique – confédération –, c'est un être collectif paysan *militant* qui nous est dépeint ici. La Conf' suit la lumière de la raison dans ses luttes, ce qui lui évite de reconstruire l'imaginaire violent des jacqueries. On retrouve le caractère non résigné du paysan dessiné par Bernard Lambert, sans tomber dans le feu des « révoltes paysannes ».

LA CONFÉDÉRATION SE DIT *PAYSANNE*

Ce trait de caractère qu'on qualifie de militant semble se confirmer par un cadre idéologique encore empreint de marxisme et particulièrement fondé sur le paradigme de la lutte des classes, auquel nous renvoient de nombreux signes.

De la réappropriation du terme « paysan » à son accaparement

Continuons le travail de déconstruction de la dénomination même de notre organisation : Confédération *paysanne*. Rien de surprenant, a priori, puisque nous avons vu combien l'histoire de la CP se fonde autour de ce terme clef qu'est « paysan ».

Grammaticalement, dans le syntagme « Confédération paysanne », l'adjectif qualificatif « paysanne » a la fonction d'épithète, exprimant une qualité particulière du nom qu'il qualifie. Mais l'adjectif épithète a la réputation de pouvoir être supprimé sans en changer fondamentalement le sens de la phrase ; nous soutenons alors que l'adjectif « paysanne » peut presque revêtir une fonction d'attribut. La Confédération *est* paysanne. Il y a un lien identitaire qui relie les deux termes et l'article défini « La » qui fait partie intégrante de la dénomination

du syndicat « La Confédération paysanne » vient en appui de cette idée. En d'autres termes, la CP est l'unique confédération à défendre les intérêts paysans et/ou des paysans.

Cette prétention tacite semble refuser le droit aux individus et/ou organisations de se définir en tant que paysans s'ils ne sont pas adhérents ou au moins sympathisants de la Confédération paysanne. Une forme d'hégémonie intrinsèque à l'ambition même de représentation semble sous-jacente. Dans son ouvrage *Le portrait du roi*, le philosophe et historien de l'art Louis Marin explique qu'« au lieu de la représentation [...] une substitution s'opère d'un même de cet autre à sa place »¹⁶⁰. Plus précisément :

Qu'est-ce que re-présenter, sinon présenter à nouveau (dans la modalité du temps) ou à la place de... (dans celle de l'espace). Le préfixe re- importe dans le terme de la valeur de la substitution. Quelque chose qui était présent et ne l'est plus est maintenant représenté.¹⁶¹

Ainsi la CP, parce qu'elle est le syndicat qui se revendique « représentante des paysans et des paysannes » ne fait pas que se réapproprier l'identité paysanne, elle se l'accapare. Elle se substitue aux individus paysans qui la composent.

En plus de conforter l'hypothèse selon laquelle la CP peut, voire doit, être considérée comme un être culturel paysan pour comprendre ce qu'être paysan veut dire – hypothèse à l'origine de cette deuxième grande partie –, cet accaparement identitaire met en exergue un enjeu intrinsèque à tout monde social et à tout dispositif représentatif ; celui du pouvoir.

« Représentation et pouvoir sont de même nature »¹⁶², affirme Louis Marin. Il s'explique :

Si donc la représentation en général a en effet un double pouvoir : celui de rendre à nouveau et imaginativement présent, voire vivant, l'absent et le mort, et celui de constituer son propre sujet légitime et autorisé en exhibant qualifications, justifications et titres du présent et du vivant à l'être, autrement dit, si la représentation non seulement reproduit en fait mais encore en droit les conditions qui rendent possibles sa reproduction, alors on comprend l'intérêt du pouvoir à se l'approprier.¹⁶³

Dans le cadre du monde cultural, la CP est, d'un côté, bien l'acteur qui « [rend] à nouveau et imaginativement présent, voire vivant », l'être culturel paysan. En ce sens, il se substitue à celles et ceux qu'il entend représenter. D'un autre côté, la CP est bien l'acteur qui, en tant que syndicat, « [constitue] son propre sujet légitime et autorisé », c'est-à-dire encore « [valorise] la puissance [d'agir] en état légitime et obligatoire, en la justifiant »¹⁶⁴.

Dans le cadre d'un organe syndical, qui représente une frange d'un monde social, ces enjeux de pouvoir sont particulièrement prégnants. Et, si la violence intrinsèque à la nature du pouvoir

¹⁶⁰ Marin (Louis), *Le portrait du roi*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1981, p.9.

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² *Ibid.*, p.11.

¹⁶³ *Ibid.*, pp. 10-11.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p.11

et au désir d'y accéder est lissée, elle n'est toutefois pas absente de notre corpus.

La lutte des classes revendiquée, l'unité paysanne retrouvée

C'est par un accent marxisant de lutte des classes que l'être collectif qu'est la CP laisse transparaître le prisme par lequel il envisage les rapports de pouvoir. Le sens du texte de la rubrique « On l'ouvre » de la page 3 – rubrique présente dans chaque numéro de *Campagnes solidaires* – présente la Confédération paysanne comme un acteur pleinement impliqué dans le « combat social ». Ce texte, nous l'avons déjà évoqué, fait plus ou moins office d'éditorial au sein de notre corpus.

L'espace de la page 3, monopolisé par la parole syndicale, nous en dit beaucoup sur les connotations de fond associées à l'identité paysanne : « Notre diversité, c'est notre énergie pour le combat social »¹⁶⁵, est-il inscrit en titre.

Tout le premier paragraphe consacre la CP en tant qu'être collectif, dont « chacun des membres de l'ensemble »¹⁶⁶ forme une « diversité » qui « s'harmonise »¹⁶⁷. La prétention de représenter l'ensemble des paysans est explicite : « toutes les productions sont présentes, toutes les circonstances d'installation [dont] toutes [les] expériences se retrouvent dans le syndicat ». C'est l'unité paysanne qui est exprimée ici, ce qui rend compte de la concurrence entre la CP et la FNSEA ; ce dernier se revendiquant comme l'organe représentatif de l'ensemble du monde cultural et qui, historiquement, a fait voter « le serment solennel de l'unité paysanne ».

Le deuxième paragraphe ne laisse aucun doute : l'être culturel paysan est concerné par la lutte des classes, et se trouve bien sûr du côté des dominés.

Contre toutes les aberrations idéologiques qui peuvent très vite nous broyer, quels que soient les choix réalisés, et de manière insidieuse consumer doucement mais sûrement toute la masse paysanne et laborieuse.¹⁶⁸

Selon ce quasi-éditorial, la « doctrine libérale » risque de « broyer » – le mot est symboliquement fort parce qu'il évoque immédiatement des images sanglantes – les laborieux paysans. Les « combats [sont alors] nécessaires » et pluriels : « lutte pour notre revenu, lutte pour nos droits sociaux ». L'utilisation du champ lexical de la guerre pourrait réactiver l'imaginaire lié à la violence des jacqueries. Mais le troisième paragraphe, loin d'atténuer la dimension belliqueuse des rapports de pouvoir, décentre les enjeux des luttes. Il ne s'agit pas

¹⁶⁵ « La Conf^e a 30 ans : eux aussi ! », *op.cit.*, p.3.

¹⁶⁶ Genard (Jean-Louis), « La consistance des êtres collectifs », *op.cit.*

¹⁶⁷ « La Conf^e a 30 ans : eux aussi ! », *op.cit.*, p.3.

¹⁶⁸ *Ibid.*

uniquement de se battre contre la domination des paysans, mais bien contre celle du prolétariat :

Notre condition est semblable aux autres travailleurs et travailleuses : nous sommes méprisés, nous sommes déshumanisés, il nous faudra imaginer plus qu'une solidarité, mais bien une convergence des luttes pour résister.

L'héritage marxiste dans la définition de ce qu' « être paysan veut dire » est toujours bien présent : avant d'être spécifiquement paysan, l'être culturel que l'on tente d'attraper est un travailleur, une travailleuse. Il appartient à la grande famille de la « masse laborieuse ».

Le contraste est grand entre les propos du texte et l'image du texte. Les accents guerriers relevés par l'analyse discursive très succincte que nous venons de réaliser tranchent avec la photographie sur laquelle une femme est pleinement riieuse. C'est de la joie qui émane de ce cliché, coloré par le rose du haut de son vêtement et par le fond tapissé de feuilles vertes. Il est intéressant de souligner que sur cette page que nous avons identifiée comme portant officiellement la parole du syndicat, c'est une femme qui est l'incarnation de cette parole. L'être culturel paysan peut, au temps qui est le nôtre, au sein de l'espace symbolique qu'est le journal institutionnel choisi, être de genre féminin.



Cécile Muret,
paysanne dans le Jura, 37 ans,
secrétaire nationale

On l'ouvre Notre diversité, c'est notre énergie pour le combat social

Les adhérents et les adhérentes de la Confédération paysanne forment une palette multicolore où tous les tons se marient allègrement. Vous pourrez le constater dans ce numéro spécial, publié à l'occasion des 30 ans de « la Conf' », en lisant les parcours et portraits d'une trentaine de paysan.nes confédéré.es trentenaires. Toutes les productions sont présentes, toutes les circonstances d'installation. Et toutes ces expériences se retrouvent dans le syndicat. Toute cette diversité, c'est l'énergie de la Conf'. Elle s'harmonise et réalise le tour de force de porter tous ses combats en dehors du corporatisme et au-delà des dissensions qu'il peut y avoir entre les différentes productions. Bien sûr qu'il est parfois difficile de se comprendre, mais nous passons chaque fois le cap et en sortons grandis.

Pour que ces hommes et ces femmes continuent de vivre de leur métier, pour que d'autres envies se concrétisent, nous avons besoin de la Conf' afin de porter

IMAGE 8. Haut de la page 3 du journal *Campagnes solidaires de juillet-août 2017* (n°330)

Ce quasi-éditorial est bien une représentation de l'être culturel paysan qui, par ses accents belliqueux, « met la force en signes »¹⁶⁹ et opère une synthèse entre l'amicalité et la sympathie de l'être collectif (par le choix de la photographie) et sa nature militante.

¹⁶⁹ Marin (Louis), *Le portrait du roi, op.cit.*, p.11.

QUATRIÈME SOUS-PARTIE

LA CP, BIENFAITRICE DES

« VILLAGES TRADITIONNELS RURAUX »

Telles qu'elles nous sont présentées, les luttes de pouvoir et d'influence menées par la Confédération paysanne sont justifiées par « la défense de ses travailleurs » et, notamment, la lutte pour l'accès à un revenu décent. Mais n'est-ce pas aussi une « guerre » (pour reprendre la métaphore de la page 3) de territoire ; territoire entendu au sens propre du terme ?

On a vu qu'au sein des pages de début et de fin du journal, la CP s'autoreprésente par des caractéristiques plutôt flatteuses (sympathie et combattivité). Dans ces pages, est aussi représenté le décor, pas seulement ornemental, mais spatial : les zones rurales. Mais le « sujet acteur de l'histoire » n'est pas en reste : c'est davantage son action positive sur ces territoires qui est représentée que les territoires pour eux-mêmes.

Rappelons qu'en 1967 lorsqu'Henri Mendras annonce « la fin des paysans », il évoque par voie de conséquence la fin du « village rural traditionnel ». L'être collectif paysan, dans notre corpus, semble s'envisager ici comme une figure qui permet de pérenniser – par ce que nous avons appelé une « action positive » – ce système social rural particulier.

GRÂCE À LA CONF', LA SOLIDARITÉ DANS LES CAMPAGNES

On l'a vu en première partie, ce sont des relations fortes entre les villageois qui caractérisent d'abord les villages ruraux traditionnels. Comme l'explique le sociologue et urbaniste Éric Charmes, la communauté traditionnelle est sociologiquement considérée comme un système social dans lequel

les habitants s'impliquent dans la vie locale, ont des relations fortes les uns avec les autres et interviennent directement lorsque des troubles surviennent dans l'espace collectif. [...] [La] connaissance d'autrui n'est pas partielle, limitée à une facette de la personne, mais extensive et prolongée.¹⁷⁰

Or, le nom du journal lui-même est un appel au retour vers un système social rural dit

¹⁷⁰ Charmes (Éric), « Chapitre V. La communauté..., *op.cit.*

traditionnel : *Campagnes solidaires*.

Influencée que nous sommes par l'histoire de la CP et des différentes constructions de ce que paysan veut dire, nous comprenons le terme « campagne » dans une acception lâche, qui se fonde simplement sur son opposition à la « ville ».

Et ces campagnes, c'est-à-dire tous les territoires non-urbains, sont solidaires. L'adjectif fait référence à ce « qui est lié à une ou plusieurs autres personnes par des intérêts communs, des responsabilités communes. »¹⁷¹ Par la qualification « solidaire », on retrouve ainsi la force des relations entre les différentes personnes qui composent la communauté rurale traditionnelle.

Mais ici, l'ambition est plus forte et s'ancre dans un projet politique à une échelle nationale : ce sont les campagnes elles-mêmes qui sont solidaires entre elles. Le syntagme « campagnes solidaires » semble sous-entendre que les liens qui régissent la vie villageoise sont transposés à l'échelon supérieur. Qui rend ces liens possibles ? L'être collectif paysan.

On l'a étudié plus en amont, le nom du journal est entouré de signes qui renvoient directement à l'identité de la CP (son logotype à gauche, la mention « Mensuel de la Confédération paysanne » en dessous). Ainsi semble ici sous-entendue l'idée selon laquelle c'est la CP qui rend possible cette solidarité *des* campagnes et *dans* les campagnes.

GRÂCE À LA CONF', LES TERRITOIRES EN FÊTE

Le deuxième critère majeur permettant de considérer un village rural comme étant régi par un système dit « traditionnel » est le dynamisme de la vie locale. Les fêtes de village ont un rôle de sociabilité essentielle dans un tel système communautaire. Là encore, au sein de notre corpus, la CP se présente comme un acteur qui favorise la vitalité de la vie à l'échelle locale en se mettant en scène en tant qu'organisateur de fête.

Plus encore d'une simple mention de la célébration à Alloue, un rôle tacite semble conféré à ce numéro de *Campagnes Solidaires* : par sa lecture, nous nous *acheminons* vers cet événement d'anniversaire mis en scène en dernière page de couverture. De la même manière que les silhouettes dessinées en quatrième de couverture, le lecteur du journal avance, page après page, portrait après portrait, en direction du lieu des festivités.

« Concerts gratuits [de] La Rue Ketanou, Zoufris Maracas, HK et les Saltimbanks, Gauvain

¹⁷¹ Définition de « solidaire », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

Sers », précise la page qui fait office d’affiche de communication événementielle. Dans l’imaginaire collectif des membres ou sympathisants de la CP – c’est-à-dire des lecteurs à qui s’adresse ce journal –, l’idée de « concert » renvoie forcément à la prestation de Manu Chao en 2003 ; prestation qui a eu lieu dans le cadre d’une manifestation organisée pour les trente ans du premier rassemblement de 1973 de la lutte du Larzac. Il s’agit d’un moment fort de la « période José Bové » de la CP, que le journal *L’Obs* a couvert en parlant de « concert géant » et du « triomphe de Bové »¹⁷².

Alors que peu d’éléments factuels (et même d’inscriptions linguistiques) sont présents sur la page que nous étudions, la tenue des concerts est évoquée deux fois sur ce même espace (vers le milieu gauche de la page et tout en bas).



plus d'informations sur : www.30ansdelacnf.fr
- Débats - Marché paysan - Stands associatifs - Concerts -

IMAGE 9. Il est fait mention de l’organisation de concerts à deux reprise dans la partie inférieure de la quatrième de couverture du journal *Campagnes Solidaires* de juillet-août 2017.

Insister sur ces concerts est révélateur de l’importance accordée à cette fête d’anniversaire : musical et festif certes, l’événement sera surtout comparable au moment de *communion* qu’a suscité le concert de Manu Chao il y a près de 15 ans et la CP retrouvera alors la reconnaissance regrettée. En un sens, il sera historique, telle est la promesse. Alors comment le manquer ?

L’action collective mise en scène dans le dessin en dernière de couverture ajoute à la dimension joviale une marque propre à la culture syndicale : celle des manifestations. Le

¹⁷² « Le rassemblement du Larzac dépassé par son succès », *L’Obs*, 11 août 2003. [En ligne : <https://www.nouvelobs.com/societe/20030810.OBS4654/le-rassemblement-du-larzac-depasse-par-son-succes.html>]

personnage central, dont le rouge des vêtements tranche par rapport au fond vert (rouge et vert sont des couleurs complémentaires) et par rapport aux silhouettes indistinctes à l'arrière, tient des deux mains un long bâton au bout duquel est attachée une banderole aux couleurs de la CP. Il est le guide et agite fièrement le logo du syndicat.

La connotation politique est prégnante, et l'idée selon laquelle venir faire la fête à Alloué, c'est déjà *agir ensemble* semble être largement suggérée par ce dessin signé Samson – dessinateur de presse de la Confédération paysanne – qui referme ce numéro-anniversaire.

Si l'événement anniversaire est promu autour d'un imaginaire syndical, il est aussi présenté comme un de ces rares et précieux moments où l'être collectif « la Conf' » se trouve incarnée par ses adhérents.

LA CONF', « HABITANTE DU PAYS »

La Conf' enracinée (et) en campagne

Cette incarnation est représentée par une image riche de symbole en page 3 : un arbre.

Le dessin de presse trône au centre de la page et fait oublier le texte linguistique qui l'accompagne.

Sur l'image, on reconnaît le logotype de la CP : le flambeau au premier plan, et le soleil (qui se couche ou qui se lève) en arrière-plan. Mais le symbole de la CP est détourné par le dessinateur Samson ; le bâton de la torche, au bout duquel la flamme s'élance, se prolonge pour s'enfoncer dans le sol et se diviser en multiples racines. Ses racines, ensemble, sont touffues. En termes d'occupation spatiale, elles représentent presque un tiers du dessin.

Il semble ainsi que la CP – que l'on identifie par son logotype – est profondément enracinée : en 30 ans, le syndicat a su trouver sa place au sein du monde culturel. L'arbre-CP est aujourd'hui stable et robuste, et il poursuit sa croissance.

Deux silhouettes contemplent l'arbre élancé ; elles paraissent si petites face à sa majesté. Et

IMAGE 10. Sur la deuxième de couverture du journal *Campagnes Solidaires de juillet-août 2017*, le dessin de Samson est l'élément sémiologique central.



l'un d'eux s'interroge : « Je ne saurais dire pourquoi, mais il paraît plus fort... » Le lecteur du journal, lui, saurait dire pourquoi. Si la partie visible et admirée de l'arbre continue de croître, c'est parce que la partie invisible de l'arbre continue de s'enfoncer dans les profondeurs de la terre. Cela reviendrait-il à dire que si la Conf^e parvient à mettre en œuvre des actions médiatisées, à publiciser ses prises de position, c'est grâce aux acteurs de terrain qui continuent leurs efforts au plus près du quotidien, à l'échelon local, sans strass ni paillette ?

L'indication sous le dessin semble conforter notre interprétation (IMAGE 11). Le lecteur peut en effet suivre un lien hypertexte (en version papier l'inscription est identique) pour trouver la Confédération paysanne de son département. La phrase indicative est centrée, la police d'écriture est d'une taille plus importante par rapport au reste du texte linguistique de la page, le lien hypertexte est graissé et de couleur bleu.



IMAGE 11. Sous le dessin de Samson sur la deuxième de couverture du journal *Campagnes Solidaires de juillet-août 2017*.

En somme, cette petite phrase, qui est particulièrement mise en avant, souligne l'action de la CP à une échelle locale, qui est celle du département.

L'une des racines de la Conf^e

L'enracinement de la Conf^e à l'échelon local conforte la caractérisation de notre être collectif par l'adjectif « paysan », entendu au sens étymologique : « habitant du pays ». Nous avons notamment relevé deux signes, inscrits sur la moitié basse de la page 3, qui attestent la prégnance du sens étymologique dans la manière dont la CP s'autoreprésente au sein de notre corpus.

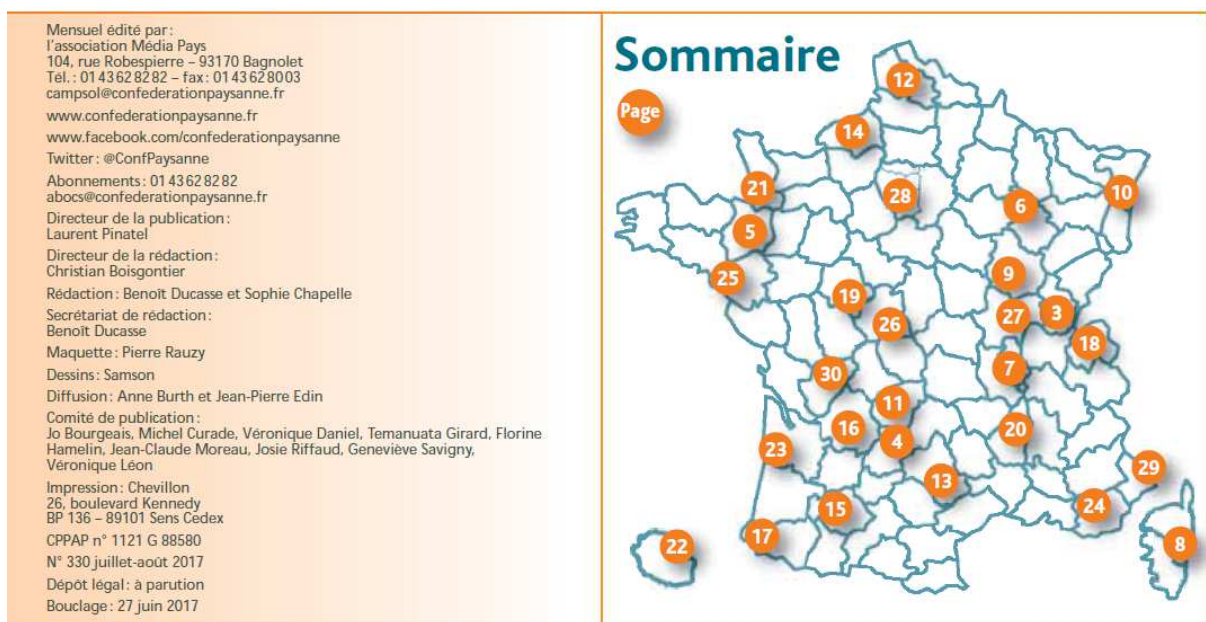
Remarquons d'abord le nom de l'association éditrice du mensuel : Média Pays. Même la dénomination juridique de cette association éditrice est marquée par la filiation avec le sens premier du terme « paysan ».

Cette association n'est pas médiatisée ; elle n'est pas supposée être connue, ni du grand public, ni même des adhérents de la Confédération paysanne, exception faite de celles et ceux qui travaillent directement pour *Campagnes solidaires*. Et pourtant : sans l'association Média Pays, le mensuel n'existerait pas. Cet acteur ne se trouve-t-il pas pleinement dans la partie souterraine

du dessin de la page 2 ? Elle fait partie des racines de l'arbre qu'est la Conf^o : c'est en réalisant les tâches qui lui incombent et qui permettent, dans ce cas précis, de faire en sorte qu'un espace de presse cultural laisse la CP s'exprimer, que le syndicat peut s'enfeuillir et croître sur la scène médiatique.

La Conf' du pays, le pays de la Conf'

Le second signe qui nous laisse penser que la CP s'autoreprésente en tant qu' « habitante du pays » est cette carte de la France métropolitaine (et de l'Île de la Réunion), qui fait office de sommaire du numéro.



Campagnes solidaires • N° 330 Juillet-août 2017 / 3

IMAGE 12. L'ours et le sommaire sont placés côte à côte, sous « l'éditorial » de la page 3 du journal *Campagnes Solidaires de juillet-août 2017*.

Sur cette carte, se trouvent des numéros encerclés dans un rond orange ; chaque numéro renvoie à une page du journal. Le département sur lequel se trouve le numéro de la page encerclé correspond au département où habite et travaille le portraituré.

À propos de la carte, qu'il considère comme l'un des paradigmes du signe représentation (l'autre est le modèle du portrait)¹⁷³, Louis Marin s'interroge en ces termes :

Une des questions que l'on peut poser à la carte, au plan cartographique de la ville, est donc celle de son énonciation, celle de son autoprésentation comme représentant une ville. Le plan de ville était jadis nommé portrait de ville.¹⁷⁴

¹⁷³ Marin (Louis), *De la représentation*, op.cit., p.354.

¹⁷⁴ *Ibid.*, pp. 206-207.

Dans notre cas, cette carte fait partie du « cadre » du « tableau » qu'est le numéro de *Campagnes solidaires*. Ainsi, en plus d'être représentante de la France (découpée par département), comme l'explique Louis Marin, cette carte représente, au moins partiellement, la Confédération paysanne.

Permettons-nous de reprendre la structure d'un raisonnement mathématique pour ancrer notre démonstration. Nous faisons une analogie entre la représentation et les vecteurs mathématiques. L'analogie est possible en comprenant la représentation comme le fait de présenter « à la place de... »¹⁷⁵, c'est-à-dire comme un passage de l'objet (A) vers cet objet A représenté ; passage qui, précisément le transforme en un autre objet (B). Entendu de cette manière, le passage intrinsèque à l'action de représentation est analogue au mouvement vectoriel, dans la mesure où un vecteur, par le symbole fléché qui l'identifie (« \rightarrow »), indique bien un mouvement d'un objet (A) vers un autre objet (B).

Dans ce cadre définitionnel, nous nous autorisons à appliquer le raisonnement propre à la « relation de Chasles »¹⁷⁶ ; relation vérifiée en géométrie vectorielle. Et voici ce que l'on en déduit : puisque la CP (A) s'autoreprésente par cet objet « carte » (B), et puisque cet objet « carte » (B) représente le pays (C), alors la CP (A) choisit de s'autoreprésenter par le « pays » (C).

Ce que nous essayons de faire comprendre par ce détour mathématique c'est la puissance symbolique de cette forme de sommaire. Le syndicat a pour nature d'être un organe représentatif et cette carte de France inscrite dans l'espace où la CP s'autoreprésente énonce, affirme, certifie : « Nous représentons *tous* les départements de *l'ensemble* de la France ».

En somme, l'être collectif paysan semble également opérer une figuration territoriale. Ce qui est souligné dans ce numéro de *Campagnes solidaires*, c'est combien la campagne n'est pas un simple élément du décor : elle fonde une partie de l'identité de la CP, en même temps que la CP souhaite devenir un trait identitaire des campagnes.

¹⁷⁵ Marin (Louis), *Le portrait du roi, op.cit.*, p.9.

¹⁷⁶ Il s'agit d'une relation en géométrie vectorielle. Pour tout point A, B, C dans un espace affine, la relation suivante est vérifiée : $\vec{AB} + \vec{BC} = \vec{AC}$. Site internet *Maths-cours.fr*, rubrique « Cours de seconde » [En ligne : <https://www.maths-cours.fr/methode/relation-de-chasles-et-calculs-vectoriels/>] [Consulté le 20/08/2018]

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

ENTRE INDIGNATION GLOBALE ET

AMICALITÉ LOCALE

Un double mouvement semble à l'œuvre pour caractériser l'identité de « la Conf^e » au sein du cadre du tableau *Campagnes solidaires*.

Elle est, d'abord, un syndicat qui défend une partie des travailleurs de la terre : sa dénomination – la confédération des paysans – l'indique. Son essence même suggère l'indignation ; et elle participe à la concrétisation de « mouvement[s] de protestation auquel s'associent plusieurs personnes pour exprimer un tel sentiment »¹⁷⁷. L'expression de ce sentiment, qui mêle colère et de révolte, est bien globale par les accents marxisants propres à la CP.

Mais à côté de cette identité militante, « la Conf^e » est construite comme amicale et accessible : présente partout, elle est aussi l'organisatrice de charmantes retrouvailles paysannes, festives et musicales.

Notre corpus donne l'image d'une Confédération paysanne qui agit dans les campagnes et qui permet de pérenniser quelques-unes des caractéristiques propres aux villages traditionnels ruraux d'antan, ou, plus précisément peut-être, des « départements » traditionnels ruraux.

Mais surtout : la CP, par le biais de *son* journal institutionnel, représente – c'est-à-dire qu'elle « [montre, intensifie, redouble] une présence »¹⁷⁸ – ses actions dans les campagnes et leurs aspects positifs. Fortement enracinée dans les zones rurales, sa présence et ses actions dans ces lieux ne sont pas qu'une facette de son identité : la force des symboles choisis – l'arbre et la carte du pays – nous amène à potentiellement considérer ce trait comme le fondement de son identité : la CP serait-elle « paysanne » (au sens étymologique) avant d'être une « confédération » ?

L'intuition qui fonde ce présent mémoire de recherche se trouverait-elle ici renouvelée ? Alors que nous formulons l'hypothèse d'un renversement axiologique entre le paysan et

¹⁷⁷ Définition d' « indignation », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

¹⁷⁸ Marin (Louis), *Le portrait du roi, op.cit.*, p.10.

l'agriculteur, peut-être assistons-nous en fait à un renversement axiologique entre la campagne (*ager*) et la ville (*urbs*) ? En effet, comme l'expliquent les criminologues Christophe Soullez et Alain Bauer

la campagne a souvent été considérée comme le lieu de départ de toutes les insurrections et de toutes les jacqueries paysannes. La campagne faisait peur à la ville et au pouvoir royal. Le mouvement de pacification a été très tardif ce qui explique d'ailleurs l'exode rural massif vers les villes à la fin du Moyen âge.¹⁷⁹

A contrario, la campagne telle qu'elle est représentée dans les pages de notre corpus est plutôt désirable : lieu de fête, de sociabilité et de solidarité, elle est aussi riche des « vraies » valeurs héritières d'une longue tradition. Ces qualités transparissent-elles sur les habitants de ce pays enchanteur ? La réponse à cette question se trouve en troisième grande partie de ce mémoire de recherche.

¹⁷⁹ Soullez (Christophe), Bauer (Alain), « État des lieux », dans *Violences et insécurité urbaines*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2010, pp. 7-39. [En ligne : <https://www.cairn.info/violences-et-insecurite-urbaines--9782130581338-page-7.htm>]

TROISIÈME PARTIE

LA CONSTRUCTION SYNDICALE DE « L'ÊTRE INDIVIDUEL PAYSAN »

Nous voici dans la troisième et dernière grande partie de notre recherche. Après avoir contextualisé historiquement et sociologiquement notre « tableau » (première partie) puis avoir analysé le décor ornemental et la figure saillante de son « cadre » (deuxième partie), procédons à présent à l'étude « picturale » à proprement parler : les 27 portraits qui composent l'« œuvre » choisie.

C'est seulement maintenant, dans cette étape ultime, qu'il nous est possible de donner des éléments de réponse à la question qui nous taraude depuis le début de notre parcours de recherche : qu'est-ce qu'être paysan, paysanne, pour une personne, à l'époque qui est la nôtre, selon l'énonciateur *Campagnes solidaires* ? Nos analyses sont loin d'épuiser tous les aspects d'une question si vaste.

C'est pourquoi seule la construction de l'être culturel paysan – entendu, cette fois-ci, en tant que figure individuelle – par l'acteur pleinement enraciné dans le monde paysan qu'est la CP est ici abordée. Sans doute certains traits seraient généralisables, mais n'ayant pas mené de travail comparatif qui nous aurait permis d'identifier les éléments redondants au sein de différents mondes sociaux, nous ne tirons aucune généralisation hâtive.

En d'autres termes, notre dessein ici est donc de comprendre de quelle manière, dans un support

particulier, l'être culturel paysan peut être *qualifié* pour et par une frange du monde paysan. Dans un raisonnement analogue à celui de la partie qui précède, nous appelons « être individuel paysan », l'être culturel paysan dont les traits sont saisis à une échelle plus microscopique. Mais insistons encore une fois sur la nature de cette formule : il s'agit d'un outil linguistique, non d'un concept. Ceci permet simplement de savoir à quelle réalité nous nous frottons ; sous ce terme, c'est bien la notion d'être culturel qu'il faut entendre.

La méthodologie adoptée est similaire à celle qui nous a permis de saisir, juste avant, l'être collectif paysan. Nous adoptons ainsi une approche sémio-discursive grâce à laquelle nous traquons tous les signes qui nous permettent de *caractériser* le portraituré. Car c'est ce travail de qualification qui nous permet de saisir les « élément[s] caractérisants qui, placé[s] à côté d'un élément générique ou d'un appellatif [ici « paysan »], exprime[nt] une qualité, une manière d'être physique ou morale de la personne [...] »¹⁸⁰.

Notre approche est certes similaire à celle de la partie qui précède, mais non identique : une étape préalable a ici été nécessaire. Confrontée à une série de portraits qui, ensemble, forme un *tout*, l'enjeu premier a été l'identification des éléments redondants (les invariants). Dans quelle mesure ces portraits font-ils système ? Notons que nous avons peu prêté attention aux éléments singuliers des différents portraits, dans la mesure où le fil rouge éditorial de ce numéro-anniversaire se nomme « diversité ». Nous ne tenons donc pas cette volonté de présenter « toutes les productions, [...] toutes les circonstances d'installation »¹⁸¹ comme ayant une véritable « valeur informationnelle », mais partons du postulat qu'il s'agit d'une décision ancrée dans la stratégie communicationnelle du syndicat.

Différentes typologies et tableaux récapitulatifs ont été dressés en fonction des questions que nous nous posons ; il s'agit de notre outil de travail et se trouve en annexe.¹⁸² Leur dessein est expliqué au fil de la troisième partie.

Reprenons notre corpus entre les mains. Que voit-on ?

Une jeune femme, souriante, qui porte une brebis sur les épaules.

En pleine page sur la première de couverture, ce portrait photographique marque l'esprit du lecteur qui s'apprête à pénétrer dans l'espace symbolique *Campagnes solidaires*, construit

¹⁸⁰ Définition de « qualificatif », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

¹⁸¹ « La Conf' a 30 ans... », *op.cit.*, p.3.

¹⁸² Ces propositions se trouvent en annexe, pp.150-187, de ce présent document.

par la Confédération paysanne. Il est la première image qui nous est donnée à voir.

Ce portrait nous en dit long sur les caractéristiques de l'identité paysanne telle que la Confédération paysanne la construit dans ce journal institutionnel. Mais, en analysant cette photographie de manière isolée, nous craignons de minimiser la place fondamentale qu'elle tient dans ce numéro. Voilà pourquoi, c'est finalement notre troisième grande partie qui va s'articuler en fonction de cette une de première importance.

Très concrètement, nous allons ouvrir chacune des sous-parties qui suit par l'analyse d'un aspect de la photographie de cette première de couverture. Cet aspect est ensuite déployé et étayé par l'analyse des signes, qui vont dans le même sens, inscrits au sein des portraits qui composent l'intérieur de notre corpus.

PREMIÈRE SOUS-PARTIE

DEVENIR PAYSAN :

UN PARCOURS INITIATIQUE ?

Entamons donc notre première analyse de la photographie de couverture. En premier plan sur l'image, sont présentes une jeune femme et, trônant sur ses épaules, une brebis. La jeune femme est au centre de la page en plan rapproché taille. Elle tient les deux pattes avant de l'animal de sa main droite et les deux pattes arrière de sa main gauche ; le geste est sûr. La brebis ne se débat pas, elle semble calme. À en croire son museau légèrement relevé et son regard fixe, elle paraît plus préoccupée par ce qui se passe devant elle, que gênée d'être ainsi portée. En arrière-plan, plusieurs arbres veillent ; ils sont grands et cachent presque entièrement le bâtiment en tôle, au fond à droite de l'image. Peut-être s'agit-il d'une grange ?

Être bergère demande de travailler à l'extérieur, d'être en contact avec les animaux : il n'est pas question d'avoir peur de salir ses vêtements. Il semble ainsi que cette image construite, d'abord, la figure d'une travailleuse – dont le métier est celui de bergère –, dans son environnement de travail.

On devine que, pour être prise en photo, la bergère a momentanément cessé son activité. En témoigne le port d'un tee-shirt usé, certainement utilisé en tant qu'habit de travail ; il importe peu que les brebis le salissent de leurs pattes boueuses. Peut-être que ses cheveux attachés, ses ongles coupés et ses joues rosies sont également les signes de l'interruption momentanée de son activité de travail.

La photo de couverture n'est pas l'exception. Sur plus de la moitié des portraits (15 précisément), l'illustration donne assez d'éléments pour permettre au lecteur de deviner le travail quotidien du paysan représenté ; et ce, dès le premier coup d'œil, avant même de plonger dans le texte. À titre d'exemple, prenons le portrait de la page 5. Une femme est présente, entourée de vaches ; ne peut-on pas supputer qu'elle est éleveuse de vaches ?

Il semble bien que l'activité exercée soit une dimension de première importance dans la définition de l'identité paysanne.

Cette première sous-partie s'articule avec la deuxième. Ensemble, elles s'attachent à relever les éléments de mise en scène de la dimension professionnelle de l'identité paysanne en

procédant par ordre chronologique ; dans un premier temps, nous tentons de cerner le récit proposé en amont de l'exercice concret du métier, de l'enfance à l'acquisition (ou la location) de foncier. Le second temps est consacré à identifier les caractéristiques communes de l'exercice du métier de paysan telles qu'elles sont construites dans notre série de portraits.

DEVENIR PAYSAN PAR CHOIX ?

Pour être qualifié de « portrait », un texte journalistique doit respecter certaines contraintes qu'impose le genre et qui permettent son identification comme y appartenant. Il est notamment convenu, pour un portrait de presse, de revenir sur le parcours du portraituré ; ce qu'Adeline Wrona appelle « [la narration] des modes d'un "devenir-illustre" », étant entendu que « la notoriété consiste en un processus »¹⁸³.

Si les auteurs de *Campagnes solidaires* prennent des libertés vis-à-vis de ces contraintes¹⁸⁴, le retour sur le parcours du portraituré est systématique. Serait-il entendu que devenir paysan consiste en un processus ?

Ce « devenir paysan », pour nombre de paysans représentés au sein de notre corpus, semble d'abord consister en une évidence ; un non-choix accepté dès le plus jeune âge. En annexe, nous avons construit un tableau qui classifie les raisons pour lesquelles le portraituré se serait orienté vers le métier de paysan.

Dans plus de la moitié des cas – 14 des 27 portraits qui composent notre corpus¹⁸⁵ –, l'auteur du portrait remonte à l'enfance du portraituré pour tenter d'expliquer ce choix professionnel. Il semble alors que, dans ces cas-là, le « devenir paysan » nous est conté comme s'il s'agissait d'une destinée consentie ; le portraituré n'a pas *choisi*, au sens fort du terme. Une sorte d'*amor fati* en somme, qui se décline sous deux aspects : ceux pour qui la question ne semble même pas se poser tant leur futur dans le monde cultural relève de l'évidence et ceux qui ont conscience de cette inclination pour les activités culturelles dès leur tendre enfance.

¹⁸³ Wrona (Adeline), *Face au portrait. De Sainte-Beuve à Facebook*, Paris, Hermann, coll. « Cultures numériques », 2012, 441 p.

¹⁸⁴ Les titres des portraits de notre corpus, par exemple, ne respectent pas la « règle générale » du genre portrait, qui « impose » de le structurer autour du nom, ou du surnom, du portraituré.

¹⁸⁵ Voir les lignes « évidence » du tableau « En fonction des raisons du "devenir paysan" », en annexe pp.176-178.

Être paysan, une évidence... familiale

Dans cette première sous-catégorie, nous avons placé tous les portraits qui, s'ils posent la question de l'origine du souhait de devenir paysan, évoquent une enfance en contact avec le monde cultural comme seule explication. Au nombre de huit, ces portraits ne sont pas argumentatifs et n'étaient pas l'origine de la construction d'un projet professionnel ; ils semblent ainsi construire un « devenir paysan » sur le registre de l'évidence.

Pour le producteur de châtaignes de la page 20, par exemple, tout semblait effectivement écrit d'avance : « Je suis fils de paysans de Haute-Loire. [...] J'attendais de prendre la suite. »¹⁸⁶ L'éleveuse de la page 9 a également franchi le pas naturellement, expliquant qu'« après le grave accident de [son] père et son départ définitif, ce fut une évidence pour [elle], l'aînée, de continuer. »¹⁸⁷

Remarquons que dans cette sous-catégorie, seuls des fils ou filles de cultivateurs sont représentés ; à l'exception de la maraîchère de la page 25 qui, sans que le lecteur ne sache comment elle a découvert le monde cultural, a néanmoins « fait “des saisons” [dès le lycée], ayant le “goût du concret, d'avoir les mains dans la terre”. Après le bac, elle arrête très tôt la fac et part en France et en Europe travailler dans des fermes »¹⁸⁸. C'est quelque chose comme un trait de caractère donc, qui la prédisposerait naturellement au métier de paysanne.

Cette évidence, alors, ne se serait-elle pas installée dans l'esprit du portraituré au cours du processus de « socialisation primaire »¹⁸⁹ ? En d'autres termes, ne s'agit-il pas ici de quelque chose comme un « destin familial » ?

Être paysan, un « rêve de gosse »¹⁹⁰

D'autres portraits semblent également construire un « devenir paysan » comme s'il s'agissait d'une destinée, à une nuance près par rapport à la sous-catégorie précédente : il s'agit là, pour les portraiturés, de l'aboutissement d'un rêve, de la concrétisation d'une passion, d'une

¹⁸⁶ *Ibid.*, p.20. À noter qu'il ne reprend finalement pas la ferme de ses parents parce qu'« [il] rencontre Marie, sur une foire. Coup de foudre ! [II] rapplique en Ardèche, [ils] s'installe[nt] dans la ferme de [des] parents [de Marie]. »

¹⁸⁷ *Ibid.*, p.9.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p.25.

¹⁸⁹ « La socialisation doit être considérée comme un processus continu qui concerne les individus tout au long de leur vie. On distingue classiquement une socialisation primaire et une socialisation secondaire. La socialisation primaire correspond à la période de l'enfance. Ce processus s'effectue d'abord dans la famille qui en constitue l'instance principale ; son action est essentielle pour la structuration de l'identité sociale. [...] »

Castra, (Michel), « Socialisation », dans Paugam, (Serge) (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que Sais-Je ? », pp. 97-98. [En ligne : <http://journals.openedition.org/sociologie/1992>]

¹⁹⁰ « La Conf° a 30 ans..., *op.cit.*, p.17.

« fatalité acceptée » voire même « fantasmée ».

À la page 13, on apprend que « Morgane rêvait de reprendre [la] ferme [de ses grands-parents] »¹⁹¹, tandis qu'en page 17 nous est présenté un viticulteur qui a réalisé « son “rêve de gosse” »¹⁹². Ce qui distingue cette sous-catégorie de celle qui précède, ce sont ces notes explicitement positives au sujet du métier exercé. À ce titre, le portrait de la page 22 est certainement le plus expressif : pour le cannier portraituré, en plus d'être une « passion » qu'il défend dès « ses années lycéennes », être paysan serait « le plus beau métier du monde »¹⁹³.

Être paysan, un choix pleinement consenti

Si le « devenir paysan » est majoritairement construit sur le registre de l'évidence, le tableau d'ensemble est plus nuancé : tous les paysans portraiturés n'ont pas été mus par le désir d'exercer ce métier dès la petite enfance. En page 15, l'éleveur de volaille le confesse : « Je ne me sentais pas la vocation de paysan. »¹⁹⁴ Certains avaient même exclu la possibilité d'exercer cette profession, à l'instar de l'éleveuse de brebis de la page 24 : « J'étais sûre et certaine de ne jamais faire d'agriculture, se souvient-elle, trop contraignante ! [...] Ce n'était pas une vie qui me faisait rêver ! »¹⁹⁵

À la page 7, sans être si radical dans ses propos, le portraituré admet que « ni lui, ni son frère n'envisageaient initialement de reprendre la ferme de leurs parents »¹⁹⁶.

Et pourtant, s'ils se retrouvent dans ce numéro de *Campagnes solidaires*, c'est bien qu'ils sont finalement devenus cultivateurs. Ce changement d'avis, nous partons du principe qu'il procède forcément d'une réflexion, mûrie, raisonnée ; un travail de la pensée que les cultivateurs de la première sous-catégorie n'ont pas eu besoin de fournir.

Le déclencheur de cette modification intérieure peut être une rencontre, comme pour Fanny qui était « institutrice au tout début de son parcours professionnel », pour finalement « se lance[r] à l'âge de 23 ans dans une formation en maraîchage bio » dans le but de « rejoindre son compagnon, Damien Gressard, installé depuis un an sur une petite surface de maraîchage et un hectare de vignes. »¹⁹⁷ Ce peut aussi être une expérience en particulier : chez le « paysan-

¹⁹¹ *Ibid.*, p.13.

¹⁹² *Ibid.*, p.17.

¹⁹³ *Ibid.*, p.22.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p.15.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p.24.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p.7.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p.27.

brasseur » Mathieu, c'est « un stage [qui lui] m'a donné le coup de foudre pour le métier de paysan »¹⁹⁸. Parfois encore, le déclic s'opère dans le cadre d'une réflexion plus générale sur les conditions de travail ; après une formation en ingénierie de l'espace rural, c'est « l'envie de vivre dehors, “avec les saisons” » qui conduit le maraîcher de la page 18 « à revenir dans sa région natale »¹⁹⁹.

Les raisons sont plurielles, mais, selon nous, tous ces profils sont liés par un « devenir paysan », qui est l'aboutissement d'un processus de réflexion ; il s'agit ici d'un *choix* conscient et désiré. « Le choix de leur vie »²⁰⁰, pourrait-on ajouter.

DEVENIR PAYSAN, UN PARCOURS SEMÉ D'EMBÛCHES

Si la première étape du processus du « devenir paysan » est bien l'envie d'exercer ce métier – que cette envie ait été consciemment réfléchie ou non –, ce seul souhait ne semble pas, à lui seul, suffisant pour accéder à cette vie. Les différents portraits construisent des paysans gagnés par une motivation sans faille, malgré les nombreux obstacles à surmonter pour aboutir à la concrétisation de leur ambition.

D' a b o r d , f o r m e - t o i !

Remarquons d'abord que, comme pour accéder à de nombreux autres métiers plus « courants », la plupart des paysans représentés préparent leur entrée dans la vie active par une formation diplômante. Seuls neuf portraits sur les 27 qui composent notre corpus n'évoquent pas le suivi d'une telle formation par le paysan représenté.

La grosse majorité des paysans diplômés ont suivi une formation en lien direct avec le métier exercé ; 13 personnes, sur les 18 portraiturés diplômés, sont dans ce cas.

Le lycée agricole peut alors constituer une étape dans le parcours paysan, à l'instar de Simon l'éleveur de volailles de la page 15 qui passe un « bac agricole »²⁰¹. On apprend également que Valentine, en page 30, « se forme au lycée agricole de Venours et auprès de professionnels

¹⁹⁸ *Ibid.*, p.12.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p.18.

²⁰⁰ *Ibid.*, p.4.

²⁰¹ *Ibid.*, p.15.

apiculteurs »²⁰². Mais le passage par un lycée spécialisé semble loin d'être systématique. Cette même Valentine suit ce cursus en lycée agricole « dans le cadre d'une reconversion professionnelle », c'est-à-dire « après un master en gestion durable des paysages et un poste d'animatrice territoriale pour le Conservatoire d'espaces naturels de la région Centre ». Quant à Charlotte, l'éleveuse de vaches de la page 5, « malgré une envie d'études agricoles, elle suit une formation générale ». C'est seulement par la suite qu'elle « s'oriente vers un BTS agricole au Lycée du Rheu. »²⁰³

C'est surtout la spécialisation en études supérieures qui nous est donnée à lire. Et il est d'ailleurs frappant de constater qu'au moins 15 des portraiturés ont suivi des études supérieures. Ces 15 paysans font donc partie des 44,7% personnes âgées de 25 à 34 ans qui sont déclarées diplômées de l'enseignement supérieur entre 2013 et 2015.²⁰⁴ Sur les 13 portraiturés qui ont obtenu un diplôme en lien direct avec le monde cultural, 11 sont des diplômés de l'enseignement supérieur (seule Claire, la bergère de la page 29, obtient un BEP « Production animale » et David le céréalier de la page 6, un brevet professionnel).

Six de ces diplômés de l'enseignement supérieur sont des BTS. Nicolas, l'éleveur de chevaux de la page 14, a par exemple passé un « BTS "production animale" »²⁰⁵. Pauline de la page 25 « reprend les études [et suit] un BTS "maraîchage-arbo" en apprentissage sur deux ans dans le Lot-et-Garonne ». Une formation qu'elle prolonge, ne sachant pas comment parvenir à s'installer, « par une licence pro dans la perspective d'être enseignante »²⁰⁶. Rémy, le maraîcher de la page 28, « [oriente ses études] vers l'agriculture, avec un BTS ACSE [*Analyse conduite et stratégie de l'entreprise agricole*] par apprentissage sur une ferme maraîchère à côté de Rambouillet. »²⁰⁷

Parmi les cinq diplômés restants, nous comptons une personne au niveau licence (Simon l'éleveur de volailles page 15) et une autre personne (Florence de la page 11) qui a « [intégrée] une formation à l'arboriculture en Corrèze après quelques mois en école d'infirmières. »²⁰⁸

Quant aux trois dernières portraiturées, elles ont un niveau master et deux d'entre elles sont

²⁰² *Ibid.*, p.30.

²⁰³ *Ibid.*, p.5.

²⁰⁴ « 22. Le niveau d'études de la population et des jeunes », dans *L'état de l'Enseignement supérieur et de la Recherche en France n°11, 51 indicateurs*, édité par le SIES (Sous-direction des systèmes d'information et des études statistiques) et le Ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, Paris, 2018. [En ligne : https://publication.enseignementsup-recherche.gouv.fr/eesr/FR/T666/le_niveau_d_etudes_de_la_population_et_des_jeunes/]

²⁰⁵ *Ibid.*, p.14.

²⁰⁶ *Ibid.*, p.25.

²⁰⁷ *Ibid.*, p.28.

²⁰⁸ *Ibid.*, p.11.

ingénieures. C'est le cas de Morgan, bergère de la page 13 (et sur la page de couverture) qui « se lance [...] dans des études d'ingénieur agronome à AgroParisTech », choisissant « une spécialisation dans le développement agricole à l'étranger »²⁰⁹. La maraîchère Lucie, page 19, est dans une situation similaire ; elle « [est partie] à Angers pour ses études d'ingénieure agronome », à l'issue desquelles elle a obtenu « un master en agroécologie »²¹⁰.

Ces portraits suggèreraient-ils que le premier obstacle à franchir pour devenir paysan est l'obtention d'un diplôme ? Pas tout à fait, puisque neuf portraits n'évoquent aucunement le fait que le portraituré a suivi la moindre formation diplômante. En revanche, ce fort taux de paysans diplômés représentés dans notre corpus peut être révélateur d'une autre difficulté à surmonter dans le devenir paysan : l'accès au foncier. Il est significatif que neuf des paysans qui n'ont *a priori* pas suivi de formation soient eux-mêmes issus d'une famille de cultivateurs ; certainement que la formation est surtout recommandée pour les personnes qui souhaitent une installation dite « hors cadre familial ».

En suite, accède au foncier !

« Ensemble, ils se lanceront dans l'aventure qu'est le parcours à l'installation ».²¹¹ Telle est la manière dont est présentée cette étape, charnière dans la vie d'un potentiel futur paysan, qu'est la recherche de foncier, dans le portrait qui clôture le numéro de *Campagnes solidaires*. Cette phrase en dit long.

L'installation qui, rappelons-le, est nécessaire pour exercer le métier de paysan (sinon, il s'agit plutôt du métier d'« ouvrier agricole ») est à la fois une « aventure » et un « parcours ». En somme, l'installation semble renvoyer à une traversée, obligée, riche de péripéties, dont le dénouement reste incertain. Cette aventure, c'est seulement « ensemble » qu'ils pourront la vivre ; cela renforce l'idée qu'il puisse s'agir d'une « barrière à l'entrée » entre ceux qui parviennent à franchir les obstacles du parcours, et les autres.

C'est l'emploi du présent qui nous a amenée à nous arrêter un instant sur cette phrase en particulier : celui-ci semble avoir valeur de vérité générale et nous dire quelque chose sur la difficulté de l'installation pour les paysans d'une manière générale, pas pour les seules personnes représentées dans le portrait de la page 30. « Le parcours à l'installation est une aventure ».

²⁰⁹ *Ibid.*, p.13.

²¹⁰ *Ibid.*, p.19.

²¹¹ *Ibid.*, p.30.

Le portrait de la maraîchère, page 25, confirme l'idée selon laquelle l'installation constitue un véritable obstacle pour les jeunes qui n'héritent pas de la ferme familiale : « À 22 ans, elle reprend les études : un BTS « maraîchage-arbo » en apprentissage sur deux ans dans le Lot-et-Garonne. Elle a toujours l'envie de s'installer mais ne voit pas comment y parvenir et elle prolonge par une licence pro dans la perspective d'être enseignante. »²¹²

Entre le métier d'enseignante et le métier de paysanne, peu de points sont communs. Pauline pourtant a envisagé cette réorientation pour une raison, unique mais essentielle : elle n'avait pas accès au foncier.

Cette réalité du métier est également rendue visible par le foisonnement d'organismes dont le but est précisément d'aider les futurs paysans à s'installer.

Les SAFER (sociétés d'aménagement foncier et d'établissement rural) issues de la loi d'orientation agricole de 1960 sont mentionnés dans trois portraits.²¹³ La manière dont cet organisme régi par le politique est évoquée n'est jamais particulièrement élogieuse.

Le portraituré de la page 14, par exemple, semble avoir un avis plutôt mitigé sur l'action des SAFER, l'accusant de ne pas l'avoir soutenu alors que l'enjeu était majeur pour la viabilité de son activité culturelle : « Il trouve enfin, dans la région de Bouville, un corps de ferme avec juste quelques hectares mais associés à la promesse de cession d'une autre parcelle de terre. / Il achète, mais la promesse n'est pas tenue et la Safer ferme les yeux. »²¹⁴

Cette absence de soutien lui vaudra une redéfinition complète de son projet initial : « Nicolas décide alors d'abandonner son projet laitier pour se lancer dans l'élevage des chevaux. »

À la page 6, le céréalier David explique quant à lui qu'« [il] possède 65 hectares en propriété et 25 en location, dont 11 en bail précaire loué à la Safer, renouvelable ou non chaque année. »²¹⁵ Mais pour l'homme, militant contre le projet Cigeo « porté par l'Agence nationale de gestion des déchets radioactifs » (l'Andra), « la pression est quotidienne ». Il s'explique : « Tu peux perdre d'une année sur l'autre les baux précaires que la Safer loue pour le compte de l'agence... Dans le Sud de la Meuse, l'Andra, c'est le nouveau seigneur ! »²¹⁶

L'efficacité de la SAFER dans l'aide à l'installation est nuancée dans les différents portraits qui composent notre corpus ; cette nuance participe à la construction de l'étape de l'installation en tant qu'obstacle à franchir pour ceux qui ambitionnent de devenir paysan.

²¹² *Ibid.*, p.25.

²¹³ Il s'agit de ceux des pages 6, 14 et 21.

²¹⁴ *Ibid.*, p.14.

²¹⁵ *Ibid.*, p.6.

²¹⁶ *Ibid.*

En matière d'aide à l'installation, sont également fréquemment évoquées les Associations pour le développement de l'emploi agricole et rural (ADEAR) ; les ADEAR forment, ensemble, la Fédération des ADEAR (FADEAR). Six portraits²¹⁷ évoquent leur action, dans des termes plutôt favorables. Ainsi, en page 4, le rôle de l'ADEAR est qualifié d'« indispensable ». « C'est l'indispensable Adear du Lot qui fait le lien [entre la ferme convoitée et les portraiturées]; ils prennent rapidement contact pour une transmission possible. »²¹⁸

En page 18, on apprend que c'est avec l'aide de l'ADEAR, que les futurs maraîchers « mûrissent le projet d'une maison de semences. »²¹⁹ Y seraient-ils seulement parvenus sans le soutien de l'organisme ?

Campagnes solidaires étant, rappelons-le, « le mensuel de la Confédération paysanne », les notes positives ne sont pas surprenantes. L'ADEAR est en effet un réseau qui « regroupe des paysannes et des paysans, pour majorité membres de la Confédération Paysanne » dont le but est de « permettre de maintenir et d'installer des paysans nombreux et de faire vivre les valeurs de l'agriculture paysanne »²²⁰.

En somme, les portraits construisent le « devenir paysan » comme un parcours qui n'est pas accessible à tous ; mais, le récit proposé par notre corpus nous affirme que, pour les plus vaillants, la CP est un allié de taille pour franchir les obstacles dont le premier est l'accès au foncier.

Nous avons appelé cette première sous-partie : « Devenir paysan : un parcours initiatique ? », faisant référence aux modèles narratifs du « roman d'apprentissage ». À gros traits, il semble en effet que toute la période en amont de l'installation nous soit racontée en suivant ce type de structure narrative. Comme pour le roman d'apprentissage qui « raconte un moment de la jeunesse ou de l'adolescence d'un héros, période au cours de laquelle celui-ci élabore sa propre personnalité »²²¹, les différents portraits de notre corpus reviennent sur la période au cours de laquelle notre héros – le portraituré – construit son projet de vie : devenir

²¹⁷ Il s'agit des ceux des pages 4, 16, 18, 19, 24 et 25.

²¹⁸ *Ibid.*, p.4.

²¹⁹ *Ibid.*, p.18.

²²⁰ Site internet de la FADEAR, rubrique « Qui sommes-nous ? ». [En ligne : <http://www.agriculturepaysanne.org/qui-sommes-nous>] [Consulté le 23/08/2018]

²²¹ « Les 100 mots du roman », dans *Les 100 mots du roman*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2017, pp. 5-115. [En ligne : <https://www.cairn.info/les-100-mots-du-roman--9782130792895-page-5.htm>]

paysan. S'ensuivent « diverses expériences, des rencontres, des épreuves »²²², dans le cadre de « l'aventure qu'est le parcours à l'installation ».

Le cheminement évolutif du héros que décrit le roman d'apprentissage – encore appelé récit initiatique – est « une transformation, [un] travail (psychologique mais aussi physique et social) »²²³ au cours duquel le jeune héros est « guidé par un initiateur »²²⁴. Cet adjuvant, dans le cas de nos portraits, semble être incarné par la CP ; le récit ne nous convainc-t-il pas que c'est grâce à elle (par le biais de l'ADEAR) que nos portraiturés ont pu achever « le parcours de l'installation » ?

²²² *Ibid.*

²²³ *Ibid.*

²²⁴ *Ibid.*

DEUXIÈME SOUS-PARTIE

ÊTRE PAYSAN, C'EST ÊTRE JEUNE, PROFESSIONNEL ET DYNAMIQUE

Si, dans les portraits analysés, le « processus du devenir paysan » suit peu ou prou les étapes du roman d'apprentissage, « [la] vraie nature » à laquelle « le jeune héros [...] accède, guidé par un initiateur »²²⁵ semble être une « nature » qu'on peut qualifier de professionnelle.

ÊTRE PAYSAN EST UN MÉTIER

À maintes reprises déjà, nous avons employé des expressions comme « exercer le métier de paysan ». Il n'est pourtant pas évident d'associer l'identité paysanne à un métier. Cette liberté, nous l'avons prise en nous conformant à la construction de ce qu'être paysan veut dire selon notre corpus. Alors, avant de saisir les caractéristiques du « métier » de paysan, traquons les signes qui nous permettent effectivement d'affirmer que, dans le journal institutionnel qu'est *Campagnes solidaires*, l'être culturel paysan est d'abord construit comme un « professionnel » d'une certaine activité culturelle ou d'un type d'élevage en particulier.

Le champ lexical lié au mot « métier »

Nombreux sont les portraits qui définissent *in extenso* le fait d'être paysan comme un métier. Nous avons relevé cette association dans onze portraits²²⁶, parmi lesquels celui de la page 21 dont le titre est déjà suffisamment éloquent : « Une consistance particulière *au métier de paysan* ».

À la page 10, on apprend que Florian le viticulteur « défend [...], par un engagement collectif et syndical, [sa] vision de l'agriculture et du métier de paysan » ; pour lui, le « métier de paysan » a notamment une « fonction nourricière » qu'il « cherche [...] à compléter [...] en

²²⁵ *Ibid.*

²²⁶ Voir le tableau, pp.154-156 en annexe, au sein duquel sont recensés certains fragments de discours où l'on retrouve le champ lexical des métiers.

intégrant des cultures légumières et des vergers dans et autour des vignes »²²⁷. On voit bien qu'« être paysan est ici envisagé comme un métier : celui-ci joue un rôle central (nourrir la société), mais des innovations sont possibles, le métier évolue et son rôle s'élargit. À la page 23, l'ostréicultrice explique qu'elle et son frère « [reçoivent] des groupes pour des dégustations », mais aussi pour faire visiter « l'exploitation où [ils expliquent] les principes de [leur] métier »²²⁸. Pour Nicolas, à la page 26, « l'agriculture biologique [était] la satisfaction de se réappropriier le métier de paysan »²²⁹.

Sous la légende de la photographie qui représente l'éleveur de chevaux de la page 14, il est écrit que « la commission « équidés » de la Confédération paysanne est active pour défendre les professionnel.les de la filière dans une perspective d'intégration réussie au monde agricole.²³⁰ Les termes employés ici renvoient expressément à l'univers professionnel : le « métier de paysan » est structuré en différentes « filières professionnelles » dont il convient de « défendre l'intégration » au sein d'un monde culturel plus large ; le tout participe aux bons rouages d'un système économique et marchand.

Technicité, efficacité et résultats chiffrés

Nous avons également relevé qu'à l'exception de celui de la page 8, l'ensemble des portraits qui composent notre corpus contiennent des éléments chiffrés.²³¹ Souvent associée à un jargon technique, cette rhétorique participe à la construction d'un être culturel paysan en tant que professionnel de son activité. Spécialiste de son activité, le paysan utilise les termes techniques précis ; compétent, le paysan nous le prouve par ses résultats, chiffres à l'appui.

Le portrait de la page 4, dont la place est

Quelques chiffres

- 75 chèvres alpines chamoisées sur 12 hectares en vallée, tout en herbe. Achat des céréales chez des voisins.
- 37 000 litres produits en agriculture biologique en 2016, lactation de mi-février à début décembre.
- Production diversifiée : caillé frais, « moulés louche », cabécous, bûches, cendrés et tommes de chèvre.
- Chiffre d'affaires : 103 000 euros dont 5 000 euros d'aides Pac + 5 000 euros de crédit d'impôt.
- Vente directe sur les marchés (3 par semaine) et à la ferme pour environ 75 % (région touristique), magasins bio et superettes pour environ 25 %.
- Maraîchage sur 3 500 m², dont 600 m² de serre.

IMAGE 13.
*Encart
chiffré du
portrait
d'ouverture
(page 4) du
journal
Campagnes
Solidaires
de juillet-
août 2017.*

²²⁷ *Ibid.*, p.10.

²²⁸ *Ibid.*, p.23.

²²⁹ *Ibid.*, p.26.

²³⁰ *Ibid.*, p.14.

²³¹ Voir le tableau pp.150-154 en annexe.

d'importance puisqu'il ouvre la série, réserve tout un espace, en bas à droite, pour donner à voir les résultats chiffrés de la ferme d'Anaïs, Valérie et Cyril (voir IMAGE 13). Cet encart présente un fond vert et conclut le portrait : il est difficile de le manquer. On y apprend notamment la quantité produite sur l'année 2016 (37 000 litres) et le chiffres d'affaires y est détaillé (103 000 euros, parmi lesquels 5 000 euros d'aides de la PAC et autant de crédit d'impôt).

En page 10, les chiffres donnés – « quatre temps pleins pour les sept hectares de la ferme », « des rendements peu élevés, de quoi remplir en moyenne 25 000 bouteilles chaque année » – sont expliqués par des « choix stratégiques » ; or, seul un professionnel de la filière viticole peut être capable de mener « une réflexion globale et cohérente » pour mettre en place le « système économique » de sa ferme :

Limiter l'endettement, adapter son marché à ses pratiques plutôt que l'inverse, proposer une gamme de prix non élitiste mais permettant de rémunérer décemment le travail et de ne pas forcer le rendement, valoriser les spécificités du terroir et faire de la vente un moment de partage de sa passion.²³²

En page 20 enfin, le portraitur emploie le jargon propre à la filière de niche qu'est la production de châtaignes. Le « castanéculteur » Thomas explique ainsi que la première étape est le « débroussaillage des rejets, des bourdiguas, fin août-début septembre ». S'ensuit la « récolte en octobre », à laquelle succède la « transformation : purée, châtaignes au naturel, confiture. Farine aussi, après passage dans les clèdes (séchoirs, NDLR). » Il ajoute que si l'hiver « c'est plus tranquille », c'est qu'il y a l'« élagage principalement, et surtout vente : salons, marchés... »²³³.

La structuration en réseaux professionnels

Si la rhétorique jargonnante participe à la construction de l'être culturel paysan en tant que professionnel, nous relevons également, à une échelle plus macroscopique, que les portraits évoquent l'existence de différents réseaux et organismes professionnels, dont les fins sont variées. En considérant un « métier » comme une activité par laquelle un individu touche un revenu, cette forte structuration du monde cultural invite à considérer que le système économique cultural offre des débouchés permettant à des professionnels de vivre de leur activité.

²³² *Ibid.*, p.10.

²³³ *Ibid.*, p.20.

Les différentes formations en lien avec le monde cultural ainsi que les organismes d'aide à l'installation, évoqués dans la partie précédente, contribuent à la structuration des filières culturales. Mais ils sont loin d'être uniques, et il semble admis que même les lecteurs du numéro, eux-mêmes paysans, ne les connaissent pas tous. En témoignent notamment les nombreuses notes de bas de page qui tantôt renvoient simplement à des sites internet²³⁴, tantôt explicitent la raison d'être de l'organisme en question²³⁵. L'encart de la page 25 (IMAGE 14 ci-contre) va dans le même sens, puisque c'est alors tout un espace qui est consacré à expliciter qui est la « CIAP ».

IMAGE 14.

*Encart
informatif
de la page
25 du
journal
Campagnes
Solidaires
de juillet-
août 2017.*

Ciap ?

La Ciap de Loire-Atlantique est une société coopérative d'intérêt collectif (Scic) depuis 2014.

Le stage « paysan créatif » est le cœur de son dispositif d'accompagnement de toute personne porteuse d'un projet agricole précis (phase de pré-installation) : le candidat paysan est officiellement stagiaire de la formation professionnelle qui lui assure couverture sociale et indemnisation minimum. Un.e paysan.ne référent.e l'accompagne tout au long de son parcours.

La Ciap assure également un portage temporaire du projet, se chargeant de l'hébergement juridique, administratif et commercial de l'activité économique du stagiaire. Enfin la Ciap 44 propose un espace test pour l'accueil d'un an – correspondant à un cycle de production – pour l'instant spécifique au maraîchage, même si la coopérative travaille de plus en plus à l'installation en élevage ou autres productions.

La Ciap a essaimé ces trois dernières années dans plusieurs départements, principalement dans le Grand-Ouest de la France.
www.jeminstallepaysan.org/Ciap44

Cet encart, en fond vert, attire l'œil. Il a sans doute été jugé nécessaire de définir le rôle de cette « société coopérative d'intérêt collectif » ; de la même manière que pour « la Maison des paysans de Dordogne » en page 16 (voir IMAGE 15). C'est, dans ce cas, un encart de couleur orange qui est préféré, tirant vers lui le regard du plus distrait des lecteurs.

La Maison des paysans de Dordogne

La Maison des paysans de Dordogne est une association de développement rural qui œuvre depuis cinq ans pour l'installation et la transmission de fermes en agriculture paysanne dans le département. Proche du terrain, elle propose d'accompagner les porteurs de projets agricoles de manière individuelle, par une aide à l'élaboration du projet d'installation (diagnostic avant installation, étude prévisionnelle économique, suivi post-installation). Elle propose également un accompagnement collectif : organisation de cafés installation, lieux privilégiés d'échanges et de discussions autour des projets d'installation. Elle met en relation cédants et porteurs de projets et propose des outils favorisant la transmission de fermes.

<https://maisondespaysansdordogne.wordpress.com>

IMAGE 15. *Encart
informatif du
portrait de la page
16 du journal
Campagnes
Solidaires de
juillet-août 2017.*

²³⁴ À l'instar de la note de bas de page (2) de la page 12 qui renvoie au site internet de « Terre de Liens » (www.terredeliens.org), dans « La Conf° a 30 ans... », *op.cit.*, p.12.

²³⁵ C'est notamment le cas pour la note de bas de page (1) de la page 15 : « (1) Coopérative d'utilisation de matériel agricole, ayant pour objet de mettre à la disposition de ses adhérents du matériel agricole et des salarié.es./www.cocoribio.com. », dans *Ibid.*, p.15.

Si l'identité paysanne est, entre autre, construite comme une identité professionnelle au sein de notre corpus, quelles sont les caractéristiques du « métier » de paysan mises en avant ? Celle qui semble caracoler en tête est l'aspect difficile, voire éreintant du travail à fournir.

On l'a vu, 15 des portraits offrent une photographie qui donne assez d'éléments sur le métier du portraituré pour que le lecteur puisse le deviner, avant même de se plonger dans le texte. Parmi elles, sept représentent des travailleurs en mouvement²³⁶ : laborieux, ces derniers ne se sont même pas accordés l'instant du clic de l'appareil photo pour interrompre leur activité. Si les photographies semblent déjà évoquer la dimension éreintante du travail de paysan, le texte linguistique conforte la prégnance de cette caractéristique du métier. Sur l'ensemble de la série de portraits, les termes qui appartiennent au champ lexical du « travail »²³⁷ apparaissent un peu plus de 70 fois. À l'exception de trois portraits²³⁸, le mot « travail » ou un terme voisin est employé au moins une fois dans le texte.

Quand on aime, on ne compte pas !

Certains portraits entendent prouver combien être paysan est un métier de labeur, chiffres à l'appui ! Dans le portrait qui présente deux frères éleveurs laitiers à la page 7, l'un d'eux, témoigne : « Là, avec Cédric, on bosse 80 heures par semaine mais on vit bien, avec un week-end sur trois de dispo. »²³⁹

En page 20, le producteur de châtaignes Thomas affirme qu'« [à] la pleine saison, octobre et novembre, c'est cent heures de travail par semaine ! ». Une quantité d'heures impressionnante, mais compréhensible au regard de la masse de travail à fournir. Il explique en effet qu'à cette saison, avec ses « cinq cents arbres », il y a jusqu'à « dix tonnes [de châtaignes] à ramasser pendant cinq semaines. »²⁴⁰

D'autres portraits évoquent également l'investissement conséquent en temps que demande le métier de paysan, sans le chiffrer précisément. Le portrait de la page 5 nous apprend que pour

²³⁶ Il s'agit des portraits des pages 4, 10, 11, 15, 16, 19 et 21.

²³⁷ Nous avons fait une recherche du mot « travail », de ses dérivés (le verbe « travailler » à l'infinitif ou conjugué) et des termes proches sémantiquement (« bosser », « boulot »).

²³⁸ Ce sont ceux des pages 6 (qui a pour particularité de s'articuler autour de l'engagement du portraituré contre le projet Cigéo à Bure), 8 et 22.

²³⁹ « La Conf' a 30 ans..., *op.cit.*, p.7.

²⁴⁰ *Ibid.*, p.20.

partir en « vacances, c'est encore compliqué ». Seule « une semaine [a été possible] en 2016 avec Christophe et les enfants »²⁴¹, est-il précisé. À la page 13 est évoqué le fait que certaines tâches, ici « la vente directe », « demande un investissement en temps assez conséquent [sachant qu'] en plus de cela, il y a les engagements auprès de la Cuma locale, du groupement d'employeurs, du groupe Nature et Progrès, etc. »²⁴²

En page 23, l'ostréicultrice représentée confesse que « pour l'avenir, [son frère et elle ont] juste envie de se mécaniser pour soulager [leurs] efforts et gagner du temps. »²⁴³ Dans le secteur du maraîchage, il est souligné qu'« en saison le travail est intense »²⁴⁴. La maraîchère portraiturée a « la tête dans le guidon entre sa ferme et sa famille ».

L'argent ne pousse pas dans les arbres

Le labeur du métier de paysan est renforcé par les difficultés financières qui sont évoquées dans quatre portraits. Quatre sur 27, moins d'un sixième des pages analysées, cela peut sembler peu, mais rappelons que le « genre » portrait « narrativise les modes d'un "devenir-illustre" »²⁴⁵ et que tirer le portrait de personnes qui sont en difficultés ou en détresse pose problème pour le genre ; cela renvoie à la question des « bons modèles », c'est-à-dire, selon les termes d'Adeline Wrona, des « individus adaptés à une représentation qui ennoblit ceux qu'elle immortalise ».²⁴⁶

Sans aller jusqu'à narrer l'histoire d'un échec, ces quatre portraits nous semblent déjà significatifs. On nous apprend notamment, qu'à la ferme laitière de Charlotte, « en 2015, la situation financière se tend : [elle] ne gagne plus rien et dépense beaucoup »²⁴⁷. En page 18, il est précisé que les trois amis paysans louent une partie des terres à « une agricultrice "en burn out" »²⁴⁸ ; est-il nécessaire d'ajouter une telle précision sinon parce qu'elle aurait, selon l'auteur, une valeur informative ?

Plus significativement, le portrait de la page 11 revient sur les déconvenues qu'a subies l'arboricultrice Florence ces dernières années. On ne sait d'ailleurs pas si elle s'en est sortie depuis. Elle a dû abandonner sa « tentative de conversion à l'agriculture biologique (AB) [...]

²⁴¹ *Ibid.*, p.9.

²⁴² *Ibid.*, p.13.

²⁴³ *Ibid.*, p.23.

²⁴⁴ *Ibid.*, p.25.

²⁴⁵ Wrona (Adeline), *Face au portrait*, *op.cit.*

²⁴⁶ Wrona (Adeline), *Face au portrait*, *op.cit.*, p.263.

²⁴⁷ « La Conf' a 30 ans..., *op.cit.*, p.5.

²⁴⁸ *Ibid.*, p.18.

faute d'avoir pu juguler le puceron cendré. » Les raisons seraient multiples ; « depuis 2010, les mauvaises années succèdent aux années catastrophiques : crises de marché, gels printaniers, neige, canicule... La survie économique a remplacé la réduction des pesticides dans l'ordre des priorités de nombreux arboriculteurs. »²⁴⁹

S'ensuit un second abandon : celui de l'utilisation d'un « outil de désherbage mécanique ». « Florence elle-même a réintroduit le désherbage chimique en 2013 », est-il précisé. Et les difficultés sont encore prégnantes, elle se sent « coincée » :

Outre les problèmes de production, entre des collègues qui défendent les pesticides comme moyen de compétition et des riverains légitimement inquiets mais peu enclins au dialogue, tiraillée entre sa propre aspiration à se libérer des pesticides et la nécessité de produire, Florence doit affronter bien des dilemmes et des situations inconfortables.²⁵⁰

En bref, ce portrait nous laisse entrevoir un métier qui n'est pas l'exercice d'une « activité bucolique en harmonie avec la nature qu'on peut imaginer parfois »²⁵¹.

UN MÉTIER EN COMMUNION AVEC LA NATURE

Si l'activité à proprement parler est plus industrielle que bucolique, le cadre de cette activité est bien bucolique et non industriel. La deuxième spécificité du métier de paysan tel qu'il est mis en scène dans les portraits est une union si particulière avec la « nature », entendue ici dans un sens très lâche et anthropocentré : le métier de paysan nécessite un lien avec tout un « ensemble de la réalité matérielle [qu'on peut] considér[er] comme indépendante de l'activité et de l'histoire humaines »²⁵². Ce métier est, en un sens, une des rares interfaces qui permet de relier la société humaine avec ladite « nature ».

Le milieu naturel pour poste de travail

Soulignons d'abord qu'être paysan, c'est être un homme, une femme du « dehors ». Aucune illustration ne représente le ou les portraiturés dans un milieu intérieur : ni dans un espace domestique, ni dans un bureau. *A contrario*, 24 illustrations²⁵³ sur l'ensemble des 27 qui

²⁴⁹ *Ibid.*, p.11.

²⁵⁰ *Ibid.*

²⁵¹ *Ibid.*

²⁵² Définition de « nature », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

²⁵³ Nous excluons du décompte les portraits des pages 12, 15, 22 et 24.

composent la série représentent clairement le ou les personnes du portrait dans un environnement extérieur.

Ces photographies, dont l'instant a été capturé dans un décor extérieur donc, peuvent être sous-divisées en deux catégories.

Nous identifions, d'un côté, un « extérieur » qui fait office de lieu de travail pour le ou les paysans représentés. C'est le cas, nous semble-t-il, pour 20 de ces 24 photographies.²⁵⁴ Présence d'arbres, visibilité d'un morceau de ciel, murs de crépis ou encadrement de portes d'extérieur, sol de verdure, divers indices nous sont donnés à voir et nous permettent d'identifier comme extérieur le milieu où la photographie a été prise.

Examinons, à titre d'exemple, le portrait de la page 4 qui ouvre le bal paysan. La photographie prise en plan large se situe, sans aucune ambiguïté possible, en extérieur. En témoigne notamment ce bout de ciel que l'on aperçoit en haut à gauche de l'image. L'illustration représente trois individus, noyés dans un troupeau de chèvres. Ensemble, animaux et humains sont en mouvement vers l'avant.

La porte du bâtiment en arrière-plan est encore grande ouverte ; serait-ce le dortoir du « troupeau [des] 75 chèvres alpines chamoisées »²⁵⁵ ? Cette hypothèse nous fait penser qu'il s'agit bien du lieu de travail des trois éleveurs représentés sur la photographie.

La présence d'une clôture en bois confirme notre position : celle-ci atteste bien qu'il s'agit d'un endroit où sont élevés des animaux. Le sol enfin, tapissé d'herbes longues et verdoyantes, n'est pas tondu par une machine. Ce parterre pourrait tout à fait avoir un rôle de pâture pour les chèvres, ce qui conforte l'identification du site de l'image comme étant le lieu de travail des trois portraiturés.

Cette catégorie, qui représente la grande majorité des illustrations (20 sur 27), construit bien l'image d'un paysan qui vit et travaille en extérieur.

Le second type de clichés pris en extérieur met en scène le portraituré (aucune photographie de groupe ne se trouve dans cette catégorie) dans un environnement entièrement « naturel » ou, pour le dire autrement, à l'état sauvage. Sont concernés les portraits des pages 8, 13 et 29. Sur les deux premiers, la personne photographiée a le regard au loin. Elle paraît songeuse ; il semble presque qu'elle

reste là, perdu dans l'horizon lointain,

²⁵⁴ Les portraits des pages 6, 8, 13, 19 ne sont pas comptabilisés comme représentants des « extérieurs de travail ».

²⁵⁵ « La Conf' a 30 ans..., *op.cit.*, p.4.

Et [qu'elle] songe que l'espace est sans borne, sans borne,
Et que le temps n'aura jamais...jamais de fin.²⁵⁶

D'une manière moins lyrique, le portraituré semble ici en communion avec la nature qui l'entoure ; serein, il ne prend même pas la peine de quitter ses rêveries, ne serait-ce le temps d'une photographie.

Sur le portrait de la page 29, la femme a cédé la place centrale de la photographie au massif du Mercantour. Sa position, décalée sur le côté droit de l'image, et sa posture, bras croisés derrière le dos, semblent là, comme pour signifier son humilité face au gigantisme des montagnes de l'arrière-plan. En somme, cette seconde catégorie d'illustration représente le lien fort qui unit le paysan à la nature.

Il convient de nuancer notre découpage : dans cette seconde subdivision en effet, seul le métier de berger est représenté. Berger des prairies ou berger des montagnes, c'est la nature même de l'activité qui nécessite de se rendre dans les milieux que nous avons qualifiés de « naturels » ou de « sauvages ». Cette remarque n'invalide pas totalement nos distinctions : le lecteur n'apprend que le portraituré exerce le métier de berger qu'après avoir commencé à lire le texte ; sur la photographie elle-même, il n'y a pas d'ancrage linguistique qui permette, d'emblée, d'identifier la personne représentée en tant que bergère. Nous est donc donnée à voir une personne, pensive et sereine, au cœur dans cette nature sauvage.

Plus encore, cette précision vient renforcer l'image du paysan en tant que travailleur en milieu extérieur : certains postes de travail paysan ne se contentent pas de prendre place en extérieur, ils *sont* cette nature sauvage et non domestiquée.

Les animaux comme collègues de boulot

La place prise par les animaux dans les différentes illustrations participe également à la construction d'une identité paysanne proche de la nature. On remarque la présence d'au moins un animal sur 11 des photographies qui composent la série des 27.²⁵⁷ Plus que de simples éléments du décor, cette présence animale met en scène un lien fort, de nature affective, entre le paysan ou la paysanne et ses bêtes.

Pour l'illustrer, prêtons attention au portrait de la page 9, dont la pointe de cynisme de la

²⁵⁶ Laforgue (Jules), « Méditation grisâtre » (1903), *Les Complaintes* suivi de *Premiers poèmes*, Paris, (N°129), Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 1979.

²⁵⁷ Il s'agit des portraits des pages 4, 5, 7, 8 (un chien, légèrement caché par les hautes herbes, se trouve en bas à droite, au-dessus du rocher), 9, 13, 14, 15, 21, 26 et 30.

photographie justifiera sans doute la généralisation de nos propos, mieux qu'aucun des autres portraits. Au premier plan de l'image en question, on devine la présence de deux vaches ; à droite en très gros plan se trouve la tête de l'une d'entre elles, et, un peu à l'arrière, se dessinent le cou et le ventre, immenses, de sa camarade. En haut à gauche de l'image, la portraiturée est là, elle sourit. Seule son visage et ses bras sont visibles. Avachi sur l'animal, son corps est caché par l'énorme bête blanche. Cette posture, qui nécessite une proximité physique avec l'animal, semble révélatrice de l'affection que l'éleveuse a établie avec son troupeau. Et pourtant, le titre laisse peu de place au doute : « Quand l'abattoir vient à la ferme »²⁵⁸. Et le chapeau introductif évacue toute trace d'incertitude : « Émilie Jeannin [la portraiturée] porte un projet d'abattage mobile »²⁵⁹. En somme, une relation affective et respectueuse se construit entre le paysan ou la paysanne et ses animaux, même dans le cas extrême où la finalité de l'activité paysanne est l'abattage des bêtes aimées.

Ceci semble bien témoigner de la vivacité du lien entre le paysan et la nature, ici le monde animal.

UN MÉTIER QUI S'EXERCE À PLUSIEURS

Un lien particulier est certes tissé avec les animaux, mais tous les collègues des paysans ne sont pas poilus et dressés sur quatre pattes. Le travail collectif est la troisième caractéristique propre au métier de paysan tel qu'il est mis en avant dans cette série de portrait.

Le travail concret sur la ferme est en effet généralement tenu par un couple ou des associés ; ceci permettant à la fois une division des tâches concrète et un allègement de l'investissement initial.

Huit pages présentent des « portraits de fermes » plus que des portraits d'individus²⁶⁰. S'installer et monter sa ferme n'est pas une chose aisée et demande un fort apport financier de départ puis un travail intense qui, selon la taille de l'exploitation, ne peut pas être assumé par une seule personne. Ainsi, ces huit portraits montrent que l'existence de certaines fermes est rendue possible par la voie de la collaboration.

Certaines collaborations se font au sein du couple. C'est par exemple le cas pour les fermes des vigneronnes de la page 10 et des céréaliers-viticulteurs de la page 27. D'autres coopérations sont

²⁵⁸ « La Conf° a 30 ans..., *op.cit.*, p.9.

²⁵⁹ *Ibid.*

²⁶⁰ Il s'agit des portraits des pages 4, 10, 12, 17, 18, 26, 27 et 30.

nouées entre associés. La ferme maraîchère constituée par trois amis, page 18, illustre cette possibilité. Enfin et souvent, la collaboration est hybride : des couples ou des familles partagent les terres avec des associés qui ne sont pas membres de la famille. Les portraits des pages 4, 17, 26 et 30 témoignent de la viabilité de ce type de structure.

Au-delà de ces portraits dont la structure narrative repose sur cette dimension collaborative de la ferme, nombreux sont les autres portraits où il est fait allusion, au fil du texte, d'une collaboration de même nature. C'est notamment le cas du portrait de l'éleveuse de vaches laitières de la page 5. « En 2011 elle rejoint Christophe [son compagnon] sur sa ferme »²⁶¹. En page 7, à en croire l'illustration et le chapeau introductif, le portrait semble *a priori* s'articuler autour du parcours de Jérôme. C'est pourtant bien « les deux frères [qui] ont aujourd'hui quarante-cinq vaches laitières et autant de génisses de renouvellement. »²⁶². Le portrait de la page 9 est similaire : Émilie est mise en avant dans le portrait, mais la ferme est tenue par une collaboration fraternelle : « [son] frère [l'a] rejointe en 2010 après ses études. »²⁶³ Dans le parcours de la bergère de la page 13, on apprend qu'avant son arrivée « le Gaec est constitué de trois associés : Damien, Évelyne et José [Bové]. On propose à Morgane [la portraiturée] de remplacer José qui part pour d'autres aventures au Parlement européen. Puis Damien et Morgane travailleront à deux. »²⁶⁴

Nous pourrions encore multiplier les exemples, tant il est courant pour une ferme d'accueillir plusieurs travailleurs en son sein.

Et dans les rares cas où la ferme ne compte pas de « salariés » ou « d'associés », c'est-à-dire de personnes pour qui le travail dans la ferme est l'activité principale, les portraits évoquent une aide, au moins ponctuelle, de la part d'un proche du paysan représenté. C'est le cas de Pauline, maraîchère, dont le portrait est dressé page 13 : « Son conjoint travaille en maintenance industrielle (électricité) et n'hésite pas à lui donner un coup de mains sur les installations à réaliser »²⁶⁵. À la page 15, alors que la situation était difficile pour l'éleveur de volaille dont le cheptel a été victime de la grippe aviaire fin 2015 et début 2016, il a pu compter sur « la solidarité entre éleveurs ». Ainsi Simon, l'éleveur portraituré « a pu faire démarrer des poussins chez un éleveurs "hors grippe aviaire". Une nécessité pour des animaux qui ont un cycle de plusieurs mois, sinon la perte de production serait trop importante. »²⁶⁶

²⁶¹ *Ibid.*, p.5.

²⁶² *Ibid.*, p.7.

²⁶³ *Ibid.*, p.9.

²⁶⁴ *Ibid.*, p.13.

²⁶⁵ *Ibid.*, p.25.

²⁶⁶ *Ibid.*, p.15.

Les liens de collaboration sont donc de nature différentes (au sein de la famille, entre associés, entre professionnels de la même filière), mais tous vont à contre-courant de cette image du vieux paysan, rustre et solitaire, qui vit seul au fond dans une maison délabrée.

L'issue du difficile parcours « initiatique » du paysan semble donc, d'abord, d'ordre professionnel. Mais si être paysan est un métier avec ses spécificités, l'identité paysanne est complexe, précisément parce qu'elle ne se réduit pas à une seule dimension. Le *Dictionnaire historique de la langue française* le précise : « le mot, de nos jours, recouvre essentiellement une condition »²⁶⁷. La CP, par le biais de son journal institutionnel, ne semble pas avoir fait l'impasse sur cet aspect quasi-essentialiste à laquelle la notion de « paysan » renvoie : l'être culturel paysan tel qu'il est façonné par la CP semble être « par nature, un animal politique »²⁶⁸.

²⁶⁷ Rey (Alain), *Dictionnaire historique*, *op.cit.*

²⁶⁸ Devillairs (Laurence), *Les 100 citations de la philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2017, pp. 22-24, citant : Aristote, *La Politique*, I, 2, Paris, Vrin, 1995.

TROISIÈME SOUS-PARTIE

« LE PAYSAN EST, PAR NATURE, UN ANIMAL POLITIQUE »

Sur la première de couverture déjà, la dimension politique est bien présente ; mais il s'agit du « politique » non pas entendu au sens lâche d'Aristote – qui vit dans la *polis*, la Cité – mais en tant que parti pris idéologique. Le logo de la CP est présent, et il est complété par la mention « Mensuel de la Confédération paysanne ». Nous les avons analysés en deuxième partie, ces éléments sémiologiques ancrent l'identité syndicale du journal. Or, d'une manière générale les syndicats, sans être directement et ouvertement affiliés à un parti politique précis, ont bien une « couleur » politique. Dans le cas de la Confédération paysanne, il est clair que l'inclinaison penche très nettement vers la gauche.

Le choix de la personne photographiée renforce la dimension politique de cette une. Ce n'est bien sûr pas inscrit sur son front, mais il nous semble significatif que la jeune femme représentée soit la personne qui a remplacé José Bové au sein du GAEC de la ferme de Montredon, « en plein cœur du Larzac “historique” ». ²⁶⁹ Or, José Bové est aujourd'hui clairement une figure politique : encarté au sein d'Europe Écologie Les Verts, il est vice-président de la commission Agriculture et développement rural au Parlement européen.

Dans les différents portraits qui composent notre corpus, la dimension politique se retrouve dans une acception aristotélicienne, qui ne se réduit pas aux connotations idéologiques. L'extrait ci-après, issu de l'ouvrage *La Politique*, déploie ce qu'entend Aristote par la phrase galvaudée « l'homme est un animal politique ». C'est sur ce texte que s'appuie cette sous-partie qui vise à montrer que le paysan n'est pas seulement un professionnel de l'activité culturelle.

Il faut être soit un dieu, soit un monstre pour vivre en dehors de la cité. Sans foyer, sans famille ni loi, [...] [il] ne peut connaître ni la satisfaction de ses besoins ni le bonheur, lesquels ne sont assurés qu'au sein de relations de justice et d'amitié, c'est-à-dire de liens sociaux. Doué de parole, de la capacité à raisonner et à énoncer pour d'autres et avec eux ce qui est utile et juste, l'homme est à la fois un animal politique et moral. Parce qu'elle est disposition à délibérer, la parole est naturellement politique et,

²⁶⁹ « La Conf^e a 30 ans : eux aussi ! », *op.cit.*, p.13.

réciproquement, la politique est par essence le lieu du dialogue. [...] ²⁷⁰

LE PAYSAN SOCIAL

Le paysan, si l'on en croit notre corpus, n'est « [ni] un dieu, [ni] un monstre » puisqu'il vit définitivement au sein « de la cité ». Plusieurs indices nous laissent croire que le portraituré entretient de liens sociaux de différente nature et c'est là le premier aspect qui nous permet d'affirmer que l'être culturel paysan, tel qu'il est construit par *Campagnes solidaires*, est un « animal politique ».

Les valeurs familiales au premier plan

On a déjà esquissé la dimension collective intrinsèque à l'activité paysanne entendue comme activité professionnelle ; l'être culturel paysan établit donc forcément de nombreuses relations sociales, au moins d'ordre professionnel. Mais ces relations sont loin d'être isolées dans la vie du paysan.

Aristote soutient que « sans foyer, sans famille [...], [un individu] ne peut connaître ni la satisfaction de ses besoins ni le bonheur » ²⁷¹ ; or, au premier plan, se construit un paysan entouré par des liens familiaux. Seuls trois portraits ²⁷² n'évoquent pas, au fil du texte linguistique, au moins un membre de la famille qui a eu ou qui continue d'avoir une importance dans le parcours paysan du portraituré.

Il y a d'abord la vie de couple. Avec ou sans enfants, treize portraits ²⁷³ mentionnent le fait que la personne portraiturée vit avec son conjoint ou sa conjointe. Et cette vie à deux semble pleinement consentie. En page 7, alors que Charlotte l'éleveuse de vaches laitières « rêvait [de s'installer] dans son Finistère natal », elle décide de « [rejoindre] Christophe sur sa ferme » ²⁷⁴. Pour son couple, Charlotte fait donc le choix de briser son « rêve », un désir profond et ancien. À la page 27, Fanny aussi décide de changer ses perspectives de vie par amour. Institutrice de formation, elle entame une formation en maraîchage bio à l'âge de 23 ans. « Le but : rejoindre

²⁷⁰ Devillairs (Laurence), *Les 100 citations*, op.cit., citant : Aristote, *La Politique*, I, 2, Paris, Vrin, 1995.

²⁷¹ *Ibid.*

²⁷² Il s'agit de portraits des pages 11, 12 et 18.

²⁷³ Les portraits des pages 4, 5, 10, 14, 16, 17, 19, 20, 21, 25, 26, 27, 29 et 30 sont dans ce cas.

²⁷⁴ « La Conf' a 30 ans : eux aussi ! », op.cit., p.5.

son compagnon, Damien Gressard, installé depuis un an sur une petite surface de maraîchage et un hectare de vignes. »²⁷⁵

La relation de couple fait naître des sentiments forts chez le paysan portraituré et ceux-ci sont particulièrement visibles dans le portrait de la page 20 : c'est un paysan amoureux qui nous est dépeint. « Fils de paysans », l'actuel producteur de châtaigne Thomas « [attendait] de prendre la suite »²⁷⁶. Mais ses plans initiaux sont bouleversés, il nous raconte :

Puis un jour, à Rambouillet, près de Paris, le destin ! Je rencontre Marie, sur une foire. Coup de foudre ! Je rapplique en Ardèche, on s'installe dans la ferme de ses parents. Je n'y connais rien, c'est tout nouveau, j'apprends.

Les phrases exclamatives ainsi que la concision de chacune des propositions – dont la structure se limite à une forme « sujet-verbe-complément » – scandent le récit : on sent qu'il s'agit d'un moment fort et imprévu dans la vie du portraituré. « En somme, on devient castanéiculteur par amour ? », demande l'interviewer. « C'est vrai ! », conclut alors le paysan.

Et de cette relation amoureuse sont nés « quatre enfants, dont deux jumeaux d'un an tout juste »²⁷⁷.

C'est dans huit portraits²⁷⁸ différents qu'on apprend que le paysan est parent ; ce n'est alors pas seulement la présence des enfants qui nous est décrite, mais plutôt l'aménagement du temps du paysan portraituré, voire de ses activités culturelles, *pour* ces enfants.

Ainsi, en page 21, malgré un emploi du temps très chargé, Frédéric l'éleveur de bovins « partage avec Sabrina, son épouse, l'éducation de leurs quatre enfants âgés respectivement de 4, 6, 8 et 10 ans. »²⁷⁹ Page 27, c'est à la fois « l'arrivée de deux enfants [...] et la reprise de nouvelles vignes [qui] incitent Fanny et Damien à changer de cap. » En conséquence de quoi, « Damien cesse complètement le maraîchage et concentre son travail sur cinq hectares de vignes et la culture de céréales. »²⁸⁰

La maraîchère de la page 25 confesse qu'elle « n'a pas encore franchi le pas de l'adhésion [à la CP] », parce qu'elle a « la tête dans le guidon entre sa ferme et sa famille ; elle a un petit bambin de sept ans ». Et le portrait de Pauline se referme sur ces mots, qui résonnent donc dans l'esprit du lecteur.

²⁷⁵ *Ibid.*, p.27.

²⁷⁶ *Ibid.*, p.20.

²⁷⁷ *Ibid.*

²⁷⁸ Ce sont les portraits 5, 9, 20, 21, 25, 26, 27 et 29.

²⁷⁹ *Ibid.*, p.21.

²⁸⁰ *Ibid.*, p.27.

Il semble bien que l'être culturel paysan soit mû par des valeurs familiales fortes. Mais cet ancrage familial ne passe pas nécessairement par la situation amoureuse. Dans certains cas, ce sont les liens fraternels et sororaux qui ont un poids dans les choix de vie ; quatre portraits nous racontent la reprise d'une ferme par des frères et sœurs. En page 7, Cédric « s'installe en 2000 avec d'être rejoint six ans plus tard par Jérôme », son frère. « Les deux frères ont aujourd'hui quarante-cinq vaches laitières et autant de génisses de renouvellement. »²⁸¹ L'éleveuse de vaches charolaises de la page 9 a, elle aussi, « repris seule le flambeau dans un premier temps », puis son frère « [l'a] rejointe en 2010 après ses études. »²⁸² En page 28, le chapeau introductif nous informe que « Rémy [...] finalise la reprise d'une ferme maraîchère dans les Yvelines, avec son frère [...] »²⁸³. Enfin, page 23, l'ostréicultrice explique :

Avec mon frère, Victor, nous avons toujours travaillé avec nos parents pour les fêtes de fin d'année. [...] Nous nous sommes formés et avons été tous deux ouvriers avant de nous installer en Gaec avec notre père, le 1er avril 2016.²⁸⁴

Elle précise combien « [leurs parents] sont passionnés par leur métier et [leur] ont certainement transmis cela ». Ce qui nous amène aux derniers types de liens familiaux importants dans la vie des portraiturés : les liens noués avec les parents, voire avec les aïeux.

Au-delà des relations entre frères et sœurs, les liaisons entre génération sont forcément prégnantes dans les cas d'une passation familiale de la ferme. Le paysan de la page 4 (qui n'a certes pas transmis ses biens à un membre de sa famille) évoque l'émotion que suscite ce geste de cession.

Transmettre ses convictions ou ses idées est un exercice rarement évident et qui peut se révéler fastidieux ou source de plaisir suivant les circonstances. [...] Alors, transmettre une ferme... Car il y a un peu de tous ces ingrédients dans une ferme : des convictions, du pouvoir, beaucoup d'idées et de savoir-faire accumulés patiemment au fil des années paysannes.²⁸⁵

Dans quinze portraits²⁸⁶, cette transmission « des convictions, du pouvoir, [des] idées et [du] savoir-faire » s'est faite de parents à enfant. Deux cas évoquent une passation dans des circonstances douloureuses : en page 6, David a « repris l'exploitation familiale en 2012 après la mort de [son] père. »²⁸⁷ Il précise que « tout le monde [les] harcelait [sa mère et lui] pour qu'[ils vendent] » mais qu'ils « n'[ont] rien lâché ». On imagine que la relation mère-fils ici est particulièrement forte : après la dure épreuve du deuil, ils ont dû se battre, ensemble, pour garder

²⁸¹ *Ibid.*, p.7.

²⁸² *Ibid.*, p.9.

²⁸³ *Ibid.*, p.28.

²⁸⁴ *Ibid.*, p.23.

²⁸⁵ *Ibid.*, p.4.

²⁸⁶ Ce sont les portraits des pages 5, 6, 7, 8, 9, 10, 15, 16, 17, 20, 21, 22, 23, 26 et 27.

²⁸⁷ *Ibid.*, p.6.

leurs terres. En page 9, Émilie explique qu'

en 2006, après le grave accident de mon père et son départ définitif, ce fut une évidence pour moi, l'aînée, de continuer.²⁸⁸

Et la légende de l'illustration souligne qu' « elle et son frère n'ont pas voulu “trahir” le projet de leur père. »²⁸⁹ Là encore, on suppose des liens familiaux fermement noués, puisque la jeune femme trouve logique de reprendre la tête du bien familial et d'y pérenniser l'esprit paternel.

En page 26, aucun drame ne pointe à l'horizon de cette radieuse journée. Nous est proposé ici un « portrait de famille », en image : ce sont trois générations qui cohabitent sous le même toit (voir IMAGE 16).



26 \ Campagnes solidaires • N° 330 juillet-août 2017

IMAGE 16. « Portrait de famille » à la page 26 du journal Campagnes Solidaires de juillet-août 2017.

Il y a d'abord la vieille génération, incarnée par la présence de Daniel, le père du portraituré. Il « prend sa retraite d'exploitant » fin 2012, mais « reste salarié à temps partiel sur la ferme ». Cette précision semble confirmer la difficulté évoquée par l' « ancien paysan » de la page 4 :

Les transmissions de pouvoir sont souvent douloureuses, à voir comment beaucoup s'y accrochent comme la moule à son bouchot !²⁹⁰

On ne donne pas les rênes de sa ferme au quidam ! Un lien de confiance semble nécessaire pour que le père, ou la mère, finisse par confier entièrement le précieux à l'enfant.

Dans le cas présent, la relation de confiance semble bien avoir été établie : dès que « [la] mère

²⁸⁸ Ibid., p.9.

²⁸⁹ Ibid.

²⁹⁰ Ibid., p.4.

[est partie] à la retraite », le portraituré Nicolas s'est tout de suite installé comme *associé* du père Daniel.

S'ensuit la venue de Charlotte, la compagne de Nicolas ; elle devient alors salariée sur l'exploitation. Pour récapituler, nous avons ici le père, son fils (Daniel et Nicolas) ainsi que la concubine du fils qui, tous, travaillent et vivent ensemble. On peut imaginer que s'ajoute, au quotidien, la mère de Nicolas, bien qu'elle ait pris sa retraite.

Enfin, la jeune génération se trouve au premier plan de la photographie : ce sont « Tito et Arthur, [les] enfants de Nicolas et Charlotte ». À toute cette joyeuse famille s'ajoutent certes Bertrand et Christophe, embauchés comme salariés, et Sylvain, apprenti, mais le noyau de la ferme reste bel et bien de nature familiale.

Ce portrait n'est pas le seul à mettre en scène la vie de famille à la ferme. En page 16 aussi, le modèle adopté est de type familial. Mais tout ne semble pas aussi simple ; Gaëlle la portraiturée témoigne :

Même si la transmission a été très sécurisante de part et d'autre, travailler dans une ferme familiale revêt aussi des difficultés, comme remettre en cause la parole de l' « ancien » : pas facile de « ramener sa fraise »...²⁹¹

Les relations humaines, si elles sont nécessaires à l'être culturel paysan, ne sont pas toujours heureuses et c'est ce que semble très justement sous-entendre ce portrait. L'autorité verticale qui semble régner au sein de cette ferme met au jour une dimension « traditionnelle » toujours prégnante dans la vie sociale des paysans.

La communauté villageoise résiste encore et toujours

C'est dans les relations de voisinage qu'on retrouve certains aspects traditionnels ; ce qui nous laisse à penser que perdure encore quelque chose de la « communauté traditionnelle rurale » dont Henri Mendras sonnait pourtant le glas cinquante ans plus tôt.

David, le céréalier de la page 6, évoque les côtés sombres de l'aspect communautaire propre à certains villages. À en croire les propos du portraituré, la communauté villageoise semble ici totalement repliée sur elle-même. Il raconte :

J'ai repris l'exploitation familiale en 2012 après la mort de mon père. Tout le monde nous harcelait pour qu'on vende la ferme. Ma mère est d'origine mauricienne. On a subi le racisme. Des voisins et des agriculteurs voulaient qu'on parte mais on n'a rien lâché.²⁹²

La violence sociale subie par David et sa mère illustre bien, même si c'est d'une manière

²⁹¹ *Ibid.*, p.16.

²⁹² *Ibid.*, p.6.

négative, que le paysan est un être social, soumis aux règles, aux mœurs, aux valeurs qui régulent la société (ou la communauté) dans laquelle il évolue.

L'éleveuse de la page 9 évoque également ces pressions sociales qui semblent propres à certains milieux ruraux, voire au monde cultural. Pour une femme, en particulier, elle affirme qu'« au départ, tout était si difficile – vie familiale, sociale, professionnelle – qu'il a fallu fermer les écoutilles, laisser dire, se blinder, ne céder sur rien (et avoir un sacré courage, NDLR). »²⁹³

Alors que cette même éleveuse explique qu'elle a « [inventé] des méthodes de travail [et qu'elle a alors] pensé à [travailler avec] l'aide des chiens », le village en tant que communauté « close », qui aurait des difficultés à accepter certaines innovations semble une nouvelle fois sous-entendu. Elle relate en effet qu'« au village, on ricanait : elle va rendre les vaches folles... »²⁹⁴ ; le voisinage regarde et commente ce qui se passe dans le village, surtout lorsque ça sort de l'ordinaire. Cette pression sociale villageoise a aussi été vécu par Battit, le viticulteur, et les trois autres paysans de la page 17 :

« Au début, les voisins ont beaucoup parlé, il n'y a jamais eu autant de circulation ici que quand ils se sont installés », sourit Battitt. « Ils ont vu qu'on était au travail tous les jours, ils ont vu les serres se monter, les cultures arriver. Ils voyaient tout sans avoir à entrer dans la ferme », raconte Marie-Rose.²⁹⁵

Les amitiés paysannes entretenues

Si, au sein de notre corpus, le village participe à la construction d'un être culturel paysan *social*, toutes les relations établies non-familiales ne sont pas subies. En revanche, elles semblent avoir pour particularité de pérenniser un entre soi paysan.

La difficulté à établir des liens sociaux avec des personnes qui n'appartiennent pas au même milieu transparaît dans les portraits des paysans qui n'ont pas d'origine culturelle. Lorsqu'aucun membre de la famille n'a été cultivateur, la précision est quasi-systématique²⁹⁶, ce qui nous laisse penser que ce cas de figure n'est pas « la norme » pour le monde cultural. L'existence de la catégorie « installation hors cadre familial », dans les statistiques et les demandes de subvention, témoigne déjà de l'importance du modèle familial dans les régulations de ce monde social. Notre corpus va dans le même sens.

²⁹³ *Ibid.*, p.9.

²⁹⁴ *Ibid.*

²⁹⁵ *Ibid.*, p.17.

²⁹⁶ Sur les sept paysan qui n'ont, initialement, pas de liens familiaux avec le monde cultural (voir le tableau « En fonction de l'origine familiale du portraituré », en annexe pp.178-179), seuls les portraits des pages 18 et 27 ne stipulent pas explicitement que le paysan n'est pas issu du milieu cultural.

La première chose qu'on apprend au sujet de l'arboricultrice de la page 11, c'est bien le fait que « Florence n'est pas issue du milieu agricole »²⁹⁷. Il s'agit de la première phrase, celle qui amorce tout le portrait de la paysanne. À la page suivante, le brasseur Mathieu confesse : « Mes parents n'étaient pas paysans [...] ». Puis, comme pour tenter d'asseoir sa légitimité paysanne d'une autre manière, il complète : « [...] *mais* j'ai fait des études en agriculture »²⁹⁸. La conjonction de coordination « mais » est ici importante : elle a valeur de rectification de la prédication première.

C'est dans le même sens qu'on peut entendre la phrase qui introduit, là encore, le portrait de la page 14. « Nicolas Bettencourt est bien originaire de la région » : ouf ! Mais puisqu'être un enfant du *pays* n'est pas tout à fait suffisant pour gagner une légitimité pleine aux yeux de la communauté paysanne – l'auteur du portrait, lui-même « paysan en Seine-Maritime », le sait bien –, une nuance s'impose : « mais il n'est pas issu d'une famille de paysans. »²⁹⁹

Il semble donc que les paysans non issus du monde cultural aient à justifier leur place dans le but de se faire accepter par la communauté culturelle (ou paysanne)... mais aussi par le comité éditorial du journal *Campagnes solidaires* !

Les liens que noue l'être culturel paysan avec d'autres individus paysans dépassent toutefois le stade, premier, de l'« acceptation » au sein d'une communauté : ce sont de véritables liens d'amitié qu'ont tissés les paysans portraiturés.

Le portrait de la page 8 ne laisse aucun doute là-dessus. L'auteur, lui aussi paysan, lui aussi Corse, lui aussi impliqué à Via Campagnola, dresse un portrait élogieux et affectueux de son ami. Les marques de tendresse sont multiples ; à commencer par le rappel du surnom du portraituré : « “Baldo” comme on l'appelle toutes et tous », est aussi « notre Monsieur 1 000 volts ». Nous avons déjà mobilisé cette notion en deuxième grande partie, le surnom va « au-delà de la proximité, [il est de l'ordre du] caritativisme »³⁰⁰.

À cela s'ajoute, dans ce portrait, l'énumération des très nombreuses qualités que possèderaient « Baldo » : à en croire le portrait, nous avons donc relevé que le paysan portraituré serait intelligent, particulièrement lucide, généreux, loyal, franc, modeste, fidèle, quelqu'un sur qui l'on peut compter et se fier, mû par une volonté farouche, à l'écoute des conseils des anciens, clair dans sa tête, grand de cœur, intransigeant, impliqué. Qui donc pourrait couvrir un homme

²⁹⁷ *Ibid.*, p.11.

²⁹⁸ *Ibid.*, p.12.

²⁹⁹ *Ibid.*, p.14.

³⁰⁰ Wrona (Adeline), « Vies minuscules, *op.cit.*

d'un discours si laudatif sinon un ami véritable ? La dimension amicale se confirme par des fragments de discours qui s'adressent directement au portraituré ; sortes de clins d'œil de l'auteur à son ami. La citation ci-après est un exemple : « Ce petit homme (par la taille, que l'on aime bien chambrer sur cet aspect) est grand de cœur, mais aussi attention, méfiez-vous : susceptible ! Le vrai Corse ! »³⁰¹

Le portrait se clôt d'ailleurs sur cette rhétorique toute particulière qui laisse entendre le lien fort qui unit l'auteur et son modèle : « Mais c'est aussi celui qui va m'envoyer balader copieux quand il lira cet article : alors, j'arrête ! »

Certains portraits insistent même davantage sur l'enrichissement social qu'apporte l'adhésion à la Confédération paysanne que la dimension syndicale de « défense des travailleurs ». Mais des rencontres qui se font toujours dans le monde restreint des paysans. Ainsi, à la page 13, on apprend tout simplement qu'en tant qu' « adhérente à la Confédération paysanne de l'Aveyron, Morgane aime participer à l'organisation des manifestations festives, comme la fête annuelle du syndicat départemental. »³⁰²

Florian, de la page 10, évoque également les bienfaits de l'aspect collectif sans en tirer les conséquences explicites pour les luttes du syndicat : « la Conf^o lui permet de sortir du domaine exclusivement viticole et de s'ouvrir à la rencontre de paysannes et de paysans de toutes productions. »³⁰³

De manière similaire, Charlotte l'éleveuse de la page explique que ce qui la pousse à participer à l'assemblée générale du syndicat, c'est « l'envie de partager des valeurs communes avec d'autres paysans »³⁰⁴ ; un désir de rencontrer une communauté paysanne proche de ce qu'elle est. L'éleveuse de la page 9 souligne aussi l'apport en termes de socialisation, corollaire à l'engagement syndical : « Maintenant, je trouve que c'est positif d'être dans un syndicat : nous pouvons nous retrouver, partager nos expériences, mieux faire face et avancer. »³⁰⁵

Bien que le propre du genre portrait invite l'auteur à « spontanément raconter [l'individu] dans sa socialisation »³⁰⁶, notre corpus narre des relations nouées par le paysan issues de processus de socialisation différents. Cette particularité nous laisse penser que le

³⁰¹ « La Conf^o a 30 ans : eux aussi ! », *op.cit.*, p.8.

³⁰² *Ibid.*, p.13

³⁰³ *Ibid.*, p.10.

³⁰⁴ *Ibid.*, p.5.

³⁰⁵ *Ibid.*, p.9.

³⁰⁶ Wrona (Adeline), *Face au portrait*, *op.cit.*, p.263.

paysan, tel qu'il est construit par ce journal institutionnel, est bien un « animal social ».

LE PAYSAN POLITIQUE

On le devine, la dimension « politique » au sens plus restrictif du terme est forcément présente au sein de ce journal issu d'un syndicat. Mais cette acception idéologique de « politique » fait également partie des éléments qui définissent la nature de l'homme selon Aristote : « parce qu'elle est disposition à délibérer, la parole est naturellement politique et, réciproquement, la politique est par essence le lieu du dialogue. »³⁰⁷

Précisément, le paysan tel qu'il est construit dans notre corpus semble, par ses engagements syndicaux et associatifs, dans des conditions sociales propices pour délibérer. La distinction entre le paragraphe précédent, « le paysan social », et celui-ci, « le paysan politique », est assez artificielle : les différentes organisations au sein desquelles le paysan est engagé, participent à sa socialisation autant qu'à sa politisation ; et toujours au sein de la même « communauté paysanne ».

Le paysan syndiqué à la CP

À l'exception de trois portraits³⁰⁸, il est systématiquement précisé que le paysan portraituré est, *a minima*, adhérent à la Confédération paysanne. Parmi ces trois portraits, celui de la page 17 est le seul à ne faire aucunement mention de la CP : on ne sait donc pas si les paysans de la ferme de Xubialdea en sont membres. Peut-être que cette spécificité s'explique par l'auteur, présenté comme « journaliste à *Laborari* » (hebdomadaire d'ELB, syndicat basque membre de la Confédération paysanne), qui entretiendrait alors un « *rapport journalistique au syndical* »³⁰⁹ ?

Le deuxième qui ne précise pas si le portraituré est membre de la CP se trouve à la page 25. Dans ce cas-là, il est explicitement écrit que Pauline la maraîchère n'est pas adhérente. Mais attention : elle a ses raisons et elles sont valables.

Si [Pauline] se déclare proche de la Confédération paysanne, la nouvelle paysanne n'a pas encore franchi le pas de l'adhésion, la tête dans le guidon entre sa ferme et sa famille ; elle a un petit bambin de sept ans.³¹⁰

Notons qu'il est bien souligné qu'elle « n'a pas encore franchi le cap de l'adhésion » : ceci

³⁰⁷ Devillairs (Laurence), *Les 100 citations, op.cit.*, citant : Aristote, *La Politique*, I, 2, Paris, Vrin, 1995.

³⁰⁸ Ce sont les portraits des pages 17, 25 et 28.

³⁰⁹ Chupin (Ivan), Mayance (Pierre), « Derrière le formel..., *op.cit.*

³¹⁰ « La Conf' a 30 ans : eux aussi ! », *op.cit.*, p.25.

sous-entend que l'hypothèse est loin d'être exclue. Peut-être quand le « bambin » aura grandi ? De plus, comme pour justifier sa non-adhésion, l'auteur insiste : « elle se déclare proche de la Confédération paysanne » ; fallait-il vraiment le préciser dans un journal qui appartient au syndicat ?

Enfin, dans le dernier des trois portraits qui ne mentionnent pas l'adhésion à la CP par le paysan, la raison pour laquelle le portraituré n'en est pas membre est explicités dès le titre : « Dès que je serai installé, adhérer à la Confédération paysanne sera mon premier acte ».³¹¹

Toutes les autres pages dressent donc le portrait d'un paysan syndiqué. On l'a vu précédemment, certains portraits insistent davantage sur l'apport social que représente l'engagement syndical. Mais ce n'est bien sûr pas l'unique raison : l'adhésion à la CP se fonde également sur des partis pris d'ordre idéologiques ; précisément ceux que défend la CP. Nicolas de la page 14 affirme que son adhésion à la CP tient à une volonté :

Défendre les paysannes et les paysans respectueux de l'environnement, respectueux de l'humain, de la terre, de la nature, de celles et ceux qui n'envient pas leur voisin et qui ne les aident pas dans le seul but de les racheter par la suite. [...] [et] continuer à combattre dans un monde fragilisé par et au nom du libéralisme.³¹²

Le viticulteur de la page 10 explique combien, pour lui, « c'est important de défendre collectivement notre vision et d'unir nos forces, notamment pour que la réglementation soit en cohérence avec ce que l'on porte. »³¹³ Quant à Charlotte de la page 5, elle adhère à la CP parce qu'elle « croit au combat syndical » et qu'*a contrario*, elle « fonde peu d'espoirs sur la bonne volonté de Lactalis qui collecte leur lait ». De manière plus ciblée, l'arboricultrice de la page 11 semble surtout voir son engagement syndical comme un moyen de peser « pour une sortie globale des pesticides en agriculture qui s'attaque aux racines économiques du problème »³¹⁴ ; cette phrase est d'ailleurs le titre de son portrait. C'est donc tout naturellement qu'elle est impliquée à la commission « pesticide » nationale du syndicat.

Le paysan engagé dans d'autres structures collectives

Les prises de positions politiques de l'être culturel paysan ne transparaissent pas uniquement par son appartenance à la Confédération paysanne : les engagements se prolongent

³¹¹ *Ibid.*, p.28.

³¹² *Ibid.*, p.14.

³¹³ *Ibid.*, p.10.

³¹⁴ *Ibid.*, p.11.

au sein d'autres organisations, syndicales ou associatives. C'est au sein de douze portraits qu'on apprend que le paysan est impliqué dans une autre structure collective que la CP.³¹⁵ Le lecteur découvre alors, par exemple, que Florian, de la page 10, « est également engagé dans bien d'autres structures collectives du vignoble alsacien (Syndicat des vignerons indépendants d'Alsace, groupe de producteurs de Grand Cru Frankstein, Université des Grands Vins), tandis que Mathilde s'investit dans l'association des femmes de la vigne et du vin, les diVINES d'Alsace. »³¹⁶

Entre un syndicat de filière et une association qui promeut la place des femmes au sein du monde cultural, la dimension politique est difficilement contestable. Morgane, à la page 13, s'investit dans des organisations qui « héritières de la lutte du historique du plateau paysan »³¹⁷, le Larzac : il s'agit de « l'association des Bois du Larzac qui gère l'exploitation forestière des parcelles boisées de la Société civile des terres du Larzac (SCTL) et de la SCGFA Larzac ». En plus de cela, « on la retrouve aussi active au sein des éditions du Larzac »³¹⁸.

Quatre portraiturés³¹⁹ sont investis au sein d'une CUMA (Coopérative d'utilisation de matériel agricole) ; coopérative qui permet la mise en commun des outils de travail, notamment ceux qui nécessiteraient un gros investissement de départ comme les tracteurs. Il en va ainsi du paysan de la page 15 :

Pour optimiser sa production certes, mais aussi parce qu'il a la fibre sociale, il va adhérer à plusieurs Cuma pour le matériel de culture (1) et se retrouver président de l'une d'entre elles, spécialisée dans l'abattage, la transformation et la vente de volailles, de porcs et d'ovins bio.³²⁰

Le paysan en lutte

Certaines organisations collectives – souvent plus informelles – dans lesquelles sont engagées les portraiturés doivent leur existence à une lutte particulière. Ceci nous permet d'identifier un paysan qui défend ses convictions politiques à des échelles différentes : si certains affichent des prises de position à l'échelle macroscopique, d'autres (qui sont parfois les mêmes) s'engagent à un échelon local.

Le portrait de la page 6 est titré : « “Notre campagne n'est pas une poubelle nucléaire ! ” ». Tout le texte linguistique se structure autour de l'engagement de David contre le projet Cigeo, que le portraituré raconte en ces termes : c'est « l'Andra, l'Agence nationale de gestion des

³¹⁵ Voir la typologie « en fonction des engagements en organisation », pp.180-184 en annexe.

³¹⁶ *Ibid.*, p.10.

³¹⁷ *Ibid.*, p.13.

³¹⁸ *Ibid.*

³¹⁹ Il s'agit de ceux des pages 13, 15, 21 et 25.

³²⁰ *Ibid.*, p.15.

déchets radioactifs qui projette de construire sa poubelle nucléaire, appelée Cigeo, en bordure de mes champs. »³²¹

C'est à ce titre que David explique qu'il habite précisément « à côté de la “Maison de la Résistance” où se retrouvent les opposantes et les opposants à Cigeo ».

On a appris petit à petit à se connaître. C'est drôle l'ambiance que crée cette maison dans le village, il y a toujours plein de monde. J'ai retrouvé là-bas un esprit de quartier, ça apporte de la vie.³²²

À la page qui suit, Jérôme explique qu'« [il] multiplie les réunions militantes » ces derniers mois. « En cause : l'A45, un projet d'autoroute reliant la périphérie de Lyon à celle de Saint-Etienne. Son tracé impacterait quinze hectares sur la ferme et diviserait en deux le parcellaire. »³²³

Page 12, le chapeau introductif nous informe que le paysan-brasseur Mathieu « [participe] notamment à la lutte contre la ferme-usine des 1000 vaches, à Drucat (Somme). » Enfin, en page 18, les trois associés du GAEC La Pensée sauvage sont « tous les trois engagés dans la lutte sur Borly II », projet d'aménagement urbain qui, d'après la note de bas de page, a fait l'objet d'explications plus détaillées dans le *Campagnes solidaires* numéro 329.

Enfin, à la page 29, il est stipulé que Claire s'engage « par des dons de nourriture de sa ferme auprès des réfugiés bloqués à la frontière franco-italienne ». Si ce type d'action n'implique pas la bergère dans une structure collective particulière, il s'agit bien d'un geste politique que d'aider les « migrantes et migrants venus d'Afrique ou du Moyen-Orient mais empêchés d'aller plus loin dans leur terrible voyage ».

Ce type d'engagement dans une lutte spécifique demande souvent une implication plus intense – en tout cas pour un temps donné –, confortant l'idée selon laquelle l'être culturel paysan tel qu'il est façonné par la CP par le biais de *Campagnes solidaires* est un paysan politique, dans le sens où il agit concrètement. Il n'en reste pas moins que si le passage à l'action se fonde sur des idées, plus générales, liées à leur conception du vivre-ensemble, il touche aussi, parfois, à une dimension morale. David, le paysan en lutte contre le projet Cigeo, dénonce ainsi le fait que « l'Andra [leur ait] menti sur toute la ligne et [que] les élus locaux [aient] été complices »³²⁴.

³²¹ *Ibid.*, p.6.

³²² *Ibid.*, p.6.

³²³ *Ibid.*, p.7.

³²⁴ *Ibid.*, p.6.

La morale, voilà la troisième dimension que nous allons explorer ; elle fait partie des contours d'un être culturel paysan « politique », au sens large du terme. Tirant sur ce fil, nous continuons à nous en tenir aux propos d'Aristote, puisqu'il soutient qu'étant « [doué] de parole, de la capacité à raisonner et à énoncer pour d'autres et avec eux ce qui est utile et juste, l'homme est à la fois un animal politique et moral. »³²⁵

Réflexions autour d'une « éthique paysanne » ?

Retrouverait-on ici les traces des premières définitions « positives » de ce qu'être paysan veut dire mises en exergue dans la seconde partie de la première grande partie ? C'est effectivement d'abord quelque chose comme une « éthique paysanne » qui semble suggérée au sein de notre corpus.

Chacun des paysans portraiturés semble tenir une posture réflexive sur toute la chaîne de production : de leurs pratiques culturelles à la distribution.

Au sujet des pratiques de production elles-mêmes, la réflexion autour d'une labellisation « bio » est très présente. Alors que treize des paysans ont déjà obtenu le label « AB », quatre autres réfléchissent à une conversion future.³²⁶ En tout donc, 17 portraits sur les 27 font mention de ce label, qui semble s'être fait une place dans les caractéristiques qui définissent ce que recouvre « l'agriculture paysanne ». L'importance de ce label pour la portraituré de la page 11 est particulièrement manifeste. Alors qu'une première « tentative de conversion à l'agriculture biologique (AB) a dû être abandonnée faute d'avoir pu juguler le puceron cendré », Florence envisage néanmoins de « envisager de tenter une conversion »³²⁷. Mais s'il s'agit d'un des aspects possibles permettant de saisir la réflexion éthique qui guide les paysans dans leurs pratiques culturelles, il est intéressant de souligner combien la philosophie générale des portraiturés prime sur la labellisation elle-même. C'est ainsi qu'à la page 7, Jérôme l'éleveur de vaches explique pourquoi il n'a pas converti sa production en AB :

On n'est pas autonomes en aliment et c'est l'une des raisons pour lesquelles on n'est pas en bio : on n'a pas envie d'acheter du foin bio ou du tourteau de soja bio qui parcourt des milliers de kilomètres en camion. On se fournit en aliments à la Coopérative Dauphinoise qui a une filière

³²⁵ Devillairs (Laurence), *Les 100 citations, op.cit.*, citant : Aristote, *La Politique*, I, 2, Paris, Vrin, 1995.

³²⁶ Voir la typologie « en fonction du label de production », p.185-186 en annexe.

³²⁷ « La Conf' a 30 ans : eux aussi ! », *op.cit.*, p.11.

soja de l'Ain. Et quand on n'a pas assez de foin ou de maïs, on passe par les paysans d'à-côté. C'est ça, pour nous, l'agriculture paysanne.³²⁸

Cette remarque montre que la réflexion sur la question d'une potentielle conversion a véritablement été engagée ; s'ils ont décidé de ne pas sauter le pas, c'est parce qu'ils recherchent une cohérence plus globale. L'agriculture biologique, seule, n'est pas un critère pour définir ce qu'est l'agriculture paysanne.

Les paysans portraiturés ne fondent pas ce que nous avons appelé une « éthique paysanne » uniquement sur le type de production adopté. La réflexion est plus générale ; ils remontent la chaîne culturelle et réfléchissent aussi à leurs moyens de production. Nous avons déjà évoqué la CUMA, coopérative qui permet de partager ses outils cultureux : quatre des paysans de notre corpus sont investis dans l'une de ces coopératives.

D'après l'exemplaire de *Campagnes solidaires* analysé, le moyen de production fondamental, la ferme, agite également les méninges des paysans de la CP. La tendance prônée par les portraiturés semble aller vers des fermes à « taille humaine ». C'est l'un des éléments qui a décidé Églantine à rejoindre « la bande du Jas du Vignal » sur leur ferme ; le sous-titre du paragraphe qui raconte cette association entre « le Jas » et la paysanne s'appelle précisément « Taille humaine »³²⁹, ce qui, sémiologiquement, confère à cet élément une importance de premier ordre. Le chapeau introductif du portrait de la page 5 met également en avant ce mouvement vers le plus petit. Il est en effet stipulé que l'« objectif [de Charlotte] est de construire et faire vivre une ferme à taille humaine. »³³⁰

Enfin, ce qui nous fait dire que la taille, réduite, de la ferme puisse être une caractéristique de « l'éthique paysanne » est l'appréhension ressentie par l'auteure du portrait de la page 9.

C'est avec un peu d'appréhension que je roule du côté de Pouillyen-Auxois. J'ai déjà croisé Émilie Jeannin lors de réunions de la Confédération paysanne de Côte-d'Or : rieuse, pleine de dynamisme, mais propriétaire d'une ferme de 230 hectares et d'environ 200 vaches, bref pas trop le profil « Conf » habituel.³³¹

Ainsi, malgré ses qualités – rieuse et dynamique –, Émilie est rendue inquiétante parce que sa ferme est grande. Et c'est également la seule taille de sa ferme qui fait dire à l'auteure qu'elle n'est « pas trop le profil “Conf” habituel ». En suivant son raisonnement donc, le profil type de la CP serait-il alors un propriétaire d'une ferme à « taille humaine » ?

³²⁸ *Ibid.*, p.7.

³²⁹ *Ibid.*, p.24.

³³⁰ *Ibid.*, p.5.

³³¹ *Ibid.*, p.9.

Après les moyens de productions, la réflexion se poursuit à la distribution de la production. Ce sont alors les circuits courts qui semblent être privilégiés et le passage par une AMAP (Association pour le maintien d'une agriculture paysanne) est évoqué dans cinq portraits différents³³². Si seuls deux portraits – ceux des pages 18 et 19 – semblent vivre exclusivement de la vente de leurs produits via le réseau des AMAP, d'autres types de distribution en circuit court complète la vente en AMAP. Ainsi, en page 16, « 70% [des fraises produites] sont expédiés chez des grossistes bio (Bordeaux, Rungis et Agen) et 30 % sont vendus localement (à la ferme, aux écoles, en amap...). »³³³

Les maraîchers de la page 4 quant à eux privilégient à 75% la « vente directe sur les marchés (3 par semaine) et à la ferme », les 25% restants sont vendus en magasins bio et supérettes. Le portrait des éleveurs de la page 7 explique qu' « ils passent de moins en moins par les grandes surfaces [...] et se tournent de plus en plus vers la restauration collective. »³³⁴

En somme, le portrait de la page 23 synthétise bien ce que nous avons appelé « une éthique paysan » et qui semble tracer, à gros traits, ce que peut recouvrir l'agriculture paysanne : « L'idée est de produire peu, mais bien, en cycle complet, et de privilégier un circuit de vente court qui valorise au mieux notre produit et notre travail. »³³⁵

En filigrane, ces préoccupations qui touchent l'ensemble de la chaîne culturelle semblent faire ressortir la recherche d'une juste place au sein de la société. À la page 22, Krishna le cannier ne laisse aucun doute sur la spécificité qu'il accorde au métier de paysan : « être paysan "c'est le plus beau métier du monde" », soutient-il. Il ajoute : « Savoir que les gens vivent grâce à nous, c'est magnifique ! »³³⁶ Plus modestement peut-être, Gaëlle de la page 16 raconte qu'elle a d'abord été auxiliaire de vie sociale, mais que ce secteur « manquait beaucoup d'humanité et [qu'elle a] eu envie de ne plus être un pion parmi d'autres ». Ces pensées la décident à se lancer dans l'activité culturelle : ceci impliquerait donc que le métier de paysan, *a contrario*, est humain et donne de l'importance à celui qui l'exerce ?

Mais « l'éthique paysanne » semble surtout mue par des réflexions d'ordre écologique. Pour le paysan brasseur Mathieu, la filiation est claire : « Pour moi, le meilleur moyen d'être écolo, c'était d'être paysan ! »³³⁷ Pauline, la maraîchère de la page 25 explique que « le métier [la]

³³² Voir la typologie « en fonction du réseau de distribution adopté », pp.186-187 en annexe.

³³³ *Ibid.*, p.16.

³³⁴ *Ibid.*, p.7

³³⁵ *Ibid.*, p.23.

³³⁶ *Ibid.*, p.22.

³³⁷ *Ibid.*, p.12.

passionné, [...] par sa signification sociale et écologique. »³³⁸ Quant à Marion de la page 30, il est précisé qu'« elle se sensibilise à l'écologie et, après quelques expériences professionnelles agricoles, s'installer est alors une évidence pour elle. »³³⁹

S'esquisse alors une éthique paysanne qui prend en compte la spécificité de son environnement de travail – la « nature » – et en fait un terreau de réflexion fertile. La sensibilité écologique est prégnante chez l'être culturel paysan tel qu'il est construit par le numéro du journal institutionnel analysé.

Réflexions sur la place du travail dans une vie

Au-delà d'une réflexion que nous avons qualifiée d' « éthique paysanne » parce qu'elle est alimentée par des questionnements spécifiques au métier de paysan, la dimension morale se lit à travers une réflexion, plus transversale, sur le travail.

Si nous avons souligné, en deuxième sous-partie, que le métier de paysan était un métier de labeur, les principaux concernés n'acceptent pas délibérément cette surcharge de travail. Au contraire, la réflexion s'engage pour baisser le temps consacré au travail.

Le défi est rempli à la page 18, où les associés affirment « [faire] 35 heures par semaine sur quatre jours, en roulement le week-end, avec cinq semaines de vacances par an ». À la page 25 en revanche, il s'agit encore d'une perspective à atteindre : l'« objectif [de Pauline] est plutôt de baisser la pression du travail que d'augmenter significativement son revenu. »³⁴⁰

De la même manière, Églantine de la page 24 souligne que « cette nouvelle aventure [l'installation avec « Le Jas »] lui permet aussi d'avoir du temps pour elle, “d'être un être social et ne pas avoir la vie de [sa] mère.” »³⁴¹

La réflexion autour de la place du travail dans la vie des portraiturés se lit aussi à travers les activités « de loisir » qu'ils réalisent : il s'agit alors du temps qu'ils ne consacrent ni au travail, ni à la famille. Ainsi, à la page 13, Morgane « a partagé ses deux semaines de vacances en partie sur un bateau associatif » l'été dernier. Elle y a transformé « de la laine en feutre » ; et l'auteur du portrait signale qu'il s'agit d'une autre « de ses passions, avec la botanique ou l'action culturelle. »³⁴² À la page 5, le portrait de Charlotte se termine sur ces mots : « [...] Charlotte

³³⁸ *Ibid.*, p.25.

³³⁹ *Ibid.*, p.30.

³⁴⁰ *Ibid.*, p.25.

³⁴¹ *Ibid.*, p.24.

³⁴² *Ibid.*, p.13.

n’oublie pas ses loisirs : “*les sorties cinéma*”, et ce plaisir plus personnel : “*un atelier chant, pas pour donner des représentations, pour moi*”. Comme un jardin secret. »³⁴³

Enfin Nicolas de la page 14 a pour passion la musique. Il joue « tout aussi bien du violon dans un orchestre de chambre que de la batterie dans un groupe de rock ou un big bang de jazz. »³⁴⁴

Mais la portée de la réflexion sur le travail ne se limite pas au temps qu’il occupe dans le quotidien. Certains se sont interrogés sur la question du droit du travail. C’est le cas pour Lucie, dont le portrait s’intitule « Paysanne en scop ». À la question de savoir les raisons pour lesquelles elle a choisi le statut de scop plutôt que de fonder un GAEC, la portraiturée répond qu’il y en a au moins deux. Son choix se fonde d’abord sur « la protection des travailleurs qui ont droit à la protection sociale relative au statut de salarié »³⁴⁵ Ensuite, ce statut permet « une transmission facile du capital et de la ferme. Il est facile d’entrer et sortir de cette structure : il suffit de récupérer son capital ou de prendre des parts. »

Pour synthétiser, par le statut scop,

[tous les travailleurs sont] les cogérants de la structure, c’est nous qui prenons les décisions, qui décidons nos productions et notre niveau de salaire. Nous sommes à la fois patrons et salariés, avec un faible investissement et une grande autonomie.

L’être culturel paysan, au sein de notre corpus, est donc mû par une éthique toute paysanne – quel est le rôle du paysan au sein de la société ? – qu’il double d’une réflexion plus large autour de la place du travail dans la vie d’un individu. Cette recherche de sens n’est-elle pas en lien avec le désir d’épanouissement personnel, le désir d’être heureux ?

LE PAYSAN HEUREUX

Nous voici arrivé au dernier aspect qui définit ce qu’entend Aristote par l’expression « animal politique » : la recherche du bonheur. Le philosophe souligne en effet que « sans foyer, sans famille ni loi, [...] [un individu] ne peut connaître ni la satisfaction de ses besoins ni le bonheur [...] »³⁴⁶. Les conditions *sine qua non* pour atteindre une vie heureuse sont donc les critères listés précédemment : sociabilité, politique, moralité. En d’autres termes, si la vie des paysans portraiturés au sein de notre corpus est construite sur le registre du bonheur, alors ces

³⁴³ *Ibid.*, p.5.

³⁴⁴ *Ibid.*, p.14.

³⁴⁵ *Ibid.*, p.19.

³⁴⁶ Devillairs (Laurence), *Les 100 citations, op.cit.*, citant : Aristote, *La Politique*, I, 2, Paris, Vrin, 1995.

paysans sont forcément des « animaux politiques ».

Et peut-on vraiment faire fi, en reprenant la première de couverture entre nos mains, du large sourire qu'arbore la bergère sur la photographie ? Elle paraît heureuse, tout comme les autres paysans et paysannes du corpus : sur toutes les illustrations où le visage du portraituré est visible, le sourire est de mise. Seuls trois portraits font éventuellement exception (ceux des pages 20, 21 et 22), mais c'est alors le texte linguistique qui participe à construire le récit d'une vie heureuse.

À la page 20, l'auteur du portrait pose directement la question au producteur de châtaignes : « Donc, il existe des paysans heureux, et la châtaigneraie est en demande ? » « C'est ça ! »³⁴⁷, répond alors Thomas Méry. Comment en douter ? « Quand on traverse la vie avec un tel nom [Méry], tout, par la suite, ne peut qu'être facile », s'amuse l'auteur.

À la page suivante, il est souligné que « Frédérick est heureux d'être l'animateur d'une telle démarche [le GIE] »³⁴⁸. Enfin pour la page 22, aucune incertitude ne plane : le portrait cherche à construire la vie d'un canniér épanoui. « Savoir que les gens vivent grâce à nous, c'est magnifique ! » : tel est le titre du portrait. Comment ne pas être heureux, en effet, en étant convaincu d'être indispensable à la vie des autres par l'exercice du « plus beau métier du monde »³⁴⁹ ?

Si l'on s'en tient au journal institutionnel qu'est *Campagnes solidaires*, l'issue du long parcours initiatique – auquel abouti l'exercice du métier rêvé – et la richesse sociale, politique et morale qui abondent la vie des portraiturés semble bien être celle d'une vie heureuse. Le portraituré de la page 28 résume parfaitement notre propos. « Pour moi, le paysan de la Conf^o est un paysan pour qui la vie n'est pas toujours rose mais qui est fier et heureux de ce qu'il fait. »³⁵⁰, affirme-t-il, avec, évidemment, un visage rieur.

³⁴⁷ « La Conf^o a 30 ans : eux aussi ! », *op.cit.*, p.20.

³⁴⁸ *Ibid.*, p.21.

³⁴⁹ *Ibid.*, p.22.

³⁵⁰ *Ibid.*, p.28.

CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE

DU CLUB DES 27 PORTRAITURÉS À

L'ENSEMBLE DES PAYSANS DE LA CONF'

Mais qu'est-ce qui nous suggère que les caractéristiques que nous avons mises en exergue dans cette troisième grande partie ne sont pas uniquement liées à la population « jeune » minutieusement choisie pour répondre au parti pris éditorial ? Rappelons en effet que notre problématique sous-entend bien que notre corpus permet de donner des éléments de définition sur ce qu'être paysan veut dire pour l'ensemble des adhérents ou sympathisants de la CP.

Cette liberté de généralisation, nous la prenons dans le sillage de Louis Marin. Il affirme que

le modèle du portrait est l'autre paradigme du signe représentation [le premier est la carte]. Il exemplifie directement la dimension réflexive du signe. [...] Le « je » est représenté comme se présentant dans le signe qui le représente. Le portrait est la figure même de la présentation de la représentation [...].³⁵¹

Dit autrement : « Représenter est toujours se représenter représentant un sujet. »³⁵²

Or, au sein de notre corpus, douze des portraits ont pour auteur un « paysan », qu'il soit toujours en exercice ou qu'il soit retraité.³⁵³ Pour ces portraits-ci, la généralisation est facilement justifiable : l'auteur, lui-même paysan, se représente en même temps qu'il représente le portraituré. Nous dépassons ainsi l'idée selon laquelle la représentation est uniquement celle de la jeune génération de la CP, puisque trois des auteurs sont retraités et que les autres sont uniquement qualifiés de « paysan » sans que leur âge ne soit précisé.

Sept des auteurs sont présentés par leur lien avec la CP, ce qui justifie l'idée selon laquelle l'être individuel paysan dont nous avons tâché de cerner les caractéristiques est bel et bien « façonné par la Confédération paysanne ». Puisque « l'acte d'un sujet de représentation [identifie] en retour ce sujet comme sa représentation »³⁵⁴, préciser le lien de l'auteur avec la CP n'est pas un geste anodin : il met en évidence la représentation d'un être culturel syndical et syndiqué.

³⁵¹ Marin (Louis), *De la représentation, op.cit.*, pp. 354-355.

³⁵² Marin (Louis), *Le portrait du roi, op.cit.*, p.10.

³⁵³ Voir la typologie « en fonction des auteurs », pp.172-174 en annexe.

³⁵⁴ Marin (Louis), *De la représentation, op.cit.*, pp.354-355.

Enfin, reste deux autres catégories d'auteurs.

Cinq portraits ont été rédigés par deux rédacteurs qui travaillent pour *Campagnes solidaires* (d'après ce qui figure dans l'ours) : Sophie Chapelle et Benoît Ducasse, ce dernier étant également secrétaire de rédaction. Un autre portrait, celui de la page 17, a aussi été écrit par un journaliste : « Maritxu Lopepe, journaliste à *Laborari*, hebdomadaire d'ELB, syndicat basque membre de la Confédération paysanne ».

Il nous semble que ces portraits étayent notre choix de qualifier ce journal de « presse institutionnelle ». En tant que rédacteurs professionnels, les propos de Sophie Chapelle et de Benoît Ducasse confèrent une valeur « journalistiquement exacte »³⁵⁵ à *Campagnes solidaires*, ce qui justifie notre parti pris : celui de considérer les différents textes de notre corpus en tant qu'appartenant au genre « portrait de presse ».

Les six derniers portraits sont écrits par des personnes qui ne sont ni cultivateurs, ni journalistes mais qui entretiennent un lien avec le monde culturel. Ce lien est militant pour trois d'entre eux : deux auteures sont engagées au sein de l'Association des Amis de la Confédération paysanne et le troisième est Gaspard d'Allens « résistant à Bure contre le projet Cigeo et co-auteur du livre *Les Néo-Paysans*, paru en 2016 »³⁵⁶.

Et le lien noué par les auteurs avec le monde culturel est d'ordre professionnel pour les trois derniers : l'un est sociologue, l'autre est gérant de la « Ciap44 », le troisième est « étudiant à Sciences-Po Paris, en stage de fin d'études à la Confédération paysanne d'Ile-de-France »³⁵⁷.

Ces portraits, rédigés par des personnes plus « extérieures », semblent entrer en résonance avec l'analyse d'Édouard Morena (en prolongement de la réflexion bourdieusienne sur la « classe-pour-autrui ») : les paysans ont pour particularité de se définir en fonction du regard que les non-paysans portent sur eux.

³⁵⁵ Chupin (Ivan), Mayance (Pierre), « Derrière le formel..., *op.cit.*

³⁵⁶ « La Conf' a 30 ans : eux aussi ! », *op.cit.*, p.6.

³⁵⁷ *Ibid.*, p.28.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Alors, finalement : comment la question de « ce qu’être paysan veut dire pour la Confédération paysanne aujourd’hui » détermine la représentation de l’être culturel paysan au sein du support médiatique et institutionnel qu’est *Campagnes solidaires* ?

LE PAYSAN AUX MILLE VISAGES

Notre premier constat a été le suivant : parce que le terme paysan est profondément connoté, profondément ambivalent, qu’il hérite d’une longue et lourde histoire, le substantif du mot ne renvoie pas à un personnage-type, unique, circonscrit, caractérisable. Il renvoie, peu ou prou, à de multiples figures, qui s’imbriquent les unes les autres, sans jamais être clairement identifiées. Un même mot donc, pour de multiples facettes : c’est bien, comme l’indique le titre de notre mémoire de recherche, « *le paysan aux mille visages* » qui nous a occupée pendant ces mois de recherche.

Pour donner des éléments de réponse à notre problématique, nous avons essayé de porter un regard trivial sur cet objet – le terme « paysan » –, en le considérant avec toute la force de sa charge symbolique. Par notre démarche, nous avons donc tenté de ne pas ignorer l’ampleur du « caractère transformateur et créatif de la transmission et de la réécriture [de l’être culturel paysan] à travers différents espaces sociaux »³⁵⁸.

³⁵⁸ Jeanneret (Yves), *Critique de la trivialité, op.cit.*, p.15.

Voilà pourquoi notre première grande partie raconte l’histoire d’une course-poursuite : nous avons traqué, à travers les pages d’ouvrages et d’articles scientifiques, les usages du terme « paysan », les imaginaires auxquels ils renvoyaient avant sa récupération par la Confédération paysanne, pour ensuite tâcher de comprendre le façonnage de ce terme (déjà formé et transformé) par la CP. Cette étape ancre le souci que nous avons de ne pas ne pas ignorer l’ampleur de la charge symbolique et politique dont ce terme hérite. Mais plus encore : elle nous a permis de comprendre la *manière* dont le terme est trivial ; passage ô combien nécessaire pour être en mesure d’analyser notre corpus, qui, lui aussi, en usant du mot « paysan », le forme et le transforme, participe à sa réécriture créative.

UN ÊTRE CULTUREL PAYSAN FAÇONNÉ PAR LA CONF’ ?

Cette enquête autour de l’être culturel paysan, nous avons commencé par la circonscrire à un espace, dont les frontières sont définies : celles de la Confédération paysanne. Au fil de notre processus de recherche, nous avons rencontré le numéro 330 de *Campagnes solidaires*, que nous avons décidé, après réflexions, d’élire en tant que corpus. Le terrain de la recherche, alors, n’est plus la Confédération paysanne : plus encore que restreindre le champ d’investigation à l’espace d’un journal précis, identifié comme institutionnel, c’est au sein d’un numéro spécial de ce journal, déjà spécial, que nous avons prolongé notre enquête. Alors pourquoi le sous-titre de notre mémoire de recherche prétend-il que nous poursuivons un être culturel paysan *façonné* par la Confédération paysanne et non, plus simplement, façonné par *Campagnes solidaires* ?

Un « *rapport syndical au journalisme* » prégnant

Nous maintenons l’idée selon laquelle *Campagnes solidaires* est un espace médiatique hybride, travaillé par une tension entre un pôle technique et un pôle syndical ; toutefois, il semble que notre lorgnette particulière – saisir les caractéristiques de l’être culturel paysan – introduise une inévitable distorsion vers le pôle syndical.

Prenons un exemple concret. Si nous avions lu cet exemplaire de *Campagnes solidaires* pour chercher des informations pratiques sur le métier de castanéiculteur, la tension entre le pôle technique et syndical serait plus équilibrée. Nous aurions accès à des informations très pratiques

(comme en page 20 où le lecteur apprend notamment comment se passe une saison complète pour un producteur de châtaignes), qui semblent bien révéler un « *rapport journalistique au syndical* »³⁵⁹. Mais d'un autre côté, un certain « *rapport syndical au journalisme* »³⁶⁰ semble également patenter sur les questions autour des débouchés du métier et de la vie, forcément heureuse, de ces professionnels de la châtaignes : selon le portrait de la page 20, être castanéiculteur, le voilà le bonheur !

Or, ce que nous avons cherché à saisir, à travers ce numéro du journal institutionnel *Campagnes solidaires*, touche à des questions identitaires, qui constituent des enjeux politique et syndical majeurs. Comment le mensuel de la CP représente-t-il l'identité paysanne de ses syndiqués ? Et comment représente-t-il l'identité de la CP, son propriétaire ? Ces questions identitaires sont absolument essentielles pour un syndicat dont la légitimité et la représentativité se fonde sur la force du nombre : pour franchir le cap de l'adhésion, les valeurs, la situation, les sensibilités politiques d'une personne doivent être en accord avec l'identité collective affichée. Nous soutenons alors que, pour traiter de ce type de questions au sein de *Campagnes solidaires*, une inflexion s'opère du côté du pôle syndical.

Ce postulat semble corroboré par les analyses d'Ivan Chupin et de Pierre Mayance. Ces derniers soulignent que les « acteurs [du monde cultural] ont, de longue date, pensé la question des médias comme autant de manières de faire de la politique. »³⁶¹ Nous partons du principe que la CP n'a pas naïvement choisi le terme « paysan » : cela relève d'un choix, conscient, et que ce terme a bien été travaillé, consciemment, pour légitimer leur place au sein du monde cultural. En ce sens, *Campagnes solidaires*, en tant que média institutionnel, constitue alors un espace précieux pour la CP « pour faire de la politique » et, notamment, pour représenter *son* identité paysanne.

Notre postulat, d'ailleurs, se justifie aussi au regard du champ de la recherche sur la question de la ruralité sous l'angle des représentations médiatiques. Ivan Chupin et Pierre Mayance toujours, considèrent en effet que

la plupart [des] travaux [qui traitent de ces questions] considèrent, à juste titre, la presse comme un réceptacle à représentations, mais ce faisant, [...] ont tendance à mettre de côté [cette] dimension active prise [par les acteurs].³⁶²

Une telle perspective de recherche, qui tente de prendre en compte « la dimension active prise

³⁵⁹ Chupin (Ivan), Mayance (Pierre), « Faire corps avec..., *op.cit.*

³⁶⁰ *Ibid.*

³⁶¹ *Ibid.*

³⁶² *Ibid.*

par les paysans et leurs représentants dans la co-construction des cadrages politiques dans [la] presse »³⁶³, semble être un axe de recherche utile à travailler.

Voilà une première raison qui justifie notre parti pris ; celui de sous-entendre explicitement dans notre sous-titre que l'être culturel paysan que nous avons débusqué a été « façonné », c'est-à-dire « [travaillé] afin de lui donner une forme particulière »³⁶⁴, par la CP. Mais cette raison n'est pas solitaire : la mise en perspective de quelques-uns de nos résultats de recherche semble également conforter notre prise de position.

L'être collectif paysan, entre hégémonie et mégalomanie

N'avons-nous pas, par notre travail de recherche, finalement montré comment la question de « ce qu'être paysan veut dire » détermine la représentation de l'être *collectif* paysan au sein du support qu'est *Campagnes solidaires* ? Ceci justifierait la place prise par la Confédération paysanne dès notre sous-titre.

Si, dans notre « brève histoire communicationnelle de la Conf^e », nous nous sommes attardée sur des figures individuelles – Bernard Lambert, José Bové –, c'est parce que celles-ci ont été, à un moment de l'histoire du syndicat, l'incarnation de l'organisation syndicale dans son ensemble. Cette partie reflète finalement notre tentative de saisir comment la CP, en tant qu'organisation, s'approprie le terme « paysan », dans une stratégie communicationnelle pensée en collaboration étroite avec des universitaires. L'échelle adoptée se rapproche effectivement de la notion d'être collectif.

Les réflexions de cette première étape de recherche ont trouvé un prolongement plus concret, plus matériel par les analyses réalisées au fil de notre deuxième grande partie. Nous avons en effet pris le parti, dans cette deuxième partie, de considérer explicitement l'être culturel paysan à travers des lignes collectives : « La Conf^e » n'est-elle pas tout à la fois énonciateur principal et personnage central de notre corpus et incarnation de l' « idéal-type » paysan ?

³⁶³ Chupin (Ivan), Mayance (Pierre), « Luites médiatiques, *op.cit.*, p.13.

³⁶⁴ Définition de « façonner », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

La deuxième acception de « façonner » fortifie le choix d'utiliser ce mot dès le sous-titre, puisqu'il est alors spécialement employé pour l'activité culturelle. « Façonner » signifie en effet « donner à une terre, à une culture, les façons (cf. façon I B 2) nécessaires. *Labourer, moissonner, faucher, façonner la vigne* (Zola, *Terre*, 1887, p. 77). [...] ».

C'est un mouvement d'auto-construction qui s'opère ici : la CP se façonne par le biais de son journal institutionnel et grâce à la figure de style qu'est la personnification. La Conf', être collectif paysan, renvoie, au sein du numéro de *Campagnes solidaires*, à un personnage paysan, aimable mais toujours vindicatif et militant, comme l'exige sa nature syndicale.

Dans notre troisième partie, en revanche, nous avons tâché de saisir l'être culturel paysan sous des traits individuels. Cette partie viendrait-elle contredire notre sous-titre ? N'avons-nous pas ici un être culturel paysan façonné par *Campagnes solidaires* (c'est-à-dire l'ensemble des acteurs qui travaillent pour le mensuel du comité éditorial en passant par le maquettiste et les distributeurs) ? Il y a bien sûr une construction de la part de *Campagnes solidaires*, mais cela n'invalide pas notre proposition.

Nous notons en effet une grande homogénéité des profils représentés : si l'on s'en tient aux textes linguistiques ainsi qu'aux images des textes, tous ou presque sont jeunes (le choix éditorial l'exige), diplômés, ruraux, travaillent avec acharnement, s'octroient peu de loisirs, sont mus par des valeurs familiales, donnent du sens à leur activité et touchent même le bonheur du bout des doigts. Les caractéristiques de l'être culturel paysan mises en exergue sont ici plus fines que les ceux relevés lors de l'analyse à l'échelle de l'être collectif.

Pourtant la proximité des personnages construits au sein de notre corpus, malgré la différence d'échelle, est frappante : amical, sympathique, ancré dans une sociabilité qui hérite du système rural traditionnel, engagé et combattif, tels sont les points communs aux deux types d'êtres paysan, collectif et individuel. Seul, finalement, l'accent sur le labeur quotidien est présent chez l'un mais pas chez l'autre.

Semblent ainsi s'accomplir quelque chose comme une « désingularisation » des figures individuelles paysannes au profit d'une figure collective ; cela nous permet d'affirmer, que même dans cette troisième étape de notre mémoire de recherche, l'être culturel paysan que nous avons saisi est certainement plus proche d'un être collectif paysan que d'un être individuel.

L'hégémonie de la CP au sein de notre corpus ne devrait-elle pas, alors, modifier notre sous-titre pour celui-ci : « à la poursuite de l'être collectif paysan qu'est la Confédération paysanne » ?

Nous maintenons que le façonnage est opéré par la CP (par le biais du journal institutionnel) : dans la lignée d'Ivan Chupin et Pierre Mayance qui soulignent combien les supports médiatiques ont, depuis longtemps déjà, été consciemment investis par les acteurs culturels, cette grande homogénéisation peut potentiellement s'expliquer par un travail de lissage réalisé,

certainement, par le secrétaire de rédaction. D'après l'ours de l'exemplaire de *Campagnes solidaires* analysé, le secrétaire de rédaction est Benoît Ducasse, il est seul à occuper ce poste. Cet homme, qui est actuellement rédacteur « permanent » pour *Campagnes solidaires*, a des liens étroits et anciens avec le syndicat. En témoignent les lignes suivantes, issues d'un livre que José Bové a co-écrit avec le syndicaliste et cultivateur François Dufour et le journaliste Gilles Luneau. François Dufour (FD) raconte comment a été vécu le « démontage » du McDonald's de Millau, en interne :

FD. Nous sommes en plein mois d'août, le personnel de la Confédération est, pour partie, en congé, les autres secrétaires nationaux aussi. Au siège de la Confédération, nous nous retrouvons, Benoît Ducasse, Paul Bonhommeau et moi, à gérer l'inquiétude des militants de chaque département.³⁶⁵

Nous sommes en 1999 et, déjà, Benoît Ducasse répond présent. Il ne tient pas ici le poste de rédacteur d'un mensuel institutionnel : il « [gère] l'inquiétude des militants ». Son rôle est clairement celui d'un communicant pour la CP : les actuels syndiqués, peut-être en désaccord avec l'action retentissante, ne doivent pas quitter le navire !

Notre propos est le suivant : Benoît Ducasse, de longue date engagé au sein du syndicat (et pas uniquement à son journal), est certainement la personne qui a réalisé le (gros) travail d'homogénéisation et de lissage de l'ensemble des portraits étudiés au cours de ce mémoire de recherche. Ce n'est pas un geste anodin : c'est la forme définitive du texte qui est déterminée par ce travail du secrétaire de rédaction. En d'autres termes : Benoît Ducasse, de la Confédération paysanne, a « [travaillé les textes] afin de [leur] donner une forme particulière »³⁶⁶, il les a *façonnés* ; la Confédération paysanne, par le biais de Benoît Ducasse, les a façonnés.

LA POURSUITE CONTINUE

ENCORE ET ENCORE ?

Nous avons justifié pourquoi nous formulions, dès le sous-titre, l'idée selon laquelle l'être culturel paysan est façonné par la Confédération paysanne bien que notre analyse porte

³⁶⁵ Bové, (José), Dufour, (François), Luneau, (Gilles), *Le monde n'est pas une marchandise*, Éditions La Découverte, coll. « Cahiers Libres », 2013. ISBN papier : 9782707133724.

³⁶⁶ Définition de « façonner », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

La deuxième acception de « façonner » fortifie le choix d'utiliser ce mot dès le sous-titre, puisqu'il est alors spécialement employé pour l'activité culturelle. « Façonner » signifie en effet « donner à une terre, à une culture, les façons (cf. façon I B 2) nécessaires. *Labourer, moissonner, faucher, façonner la vigne* (Zola, *Terre*, 1887, p. 77). [...] ».

sur un support particulier qui n'est pas assimilable à la CP. Mais parler de « poursuite » n'est-ce pas un peu abusif ?

Le travail de recherche : une course à obstacles

C'est la nature même du travail de recherche qui nous semble analogue à une course-poursuite, à l'« action de suivre avec ardeur pour rattraper [...] un animé qui fuit »³⁶⁷.

D'abord à l'état d'intuition, comme un florilège de questionnements plus ou moins bien formulés, l'objet de la recherche – qui n'en est pas encore un – semble presque vivant. Il naît d'une obsession profonde ou d'un élément qui nous surprend, d'un infraordinaire qui nous intrigue, il slalome laborieusement dans les sillons de nos tâtonnements et croît, par nos entêtements. Il s'anime au grès de nos exaltations intellectuelles et explose de joie, ou de rire, lorsque, dans un succinct sursaut de lucidité, on se redresse sur notre chaise : « ça y est, j'ai trouvé ! ». Parfois il meurt, laissant en héritage d'autres questionnements, encore plus nombreux, mais, peut-être, plus vigoureux, plus rigoureux.

L'animé fuit, perpétuellement, et les principales armes dont le chercheur peut se munir pour tenter de rattraper le fugitif sont les mots : il peut alors formuler, c'est-à-dire saisir par la pensée, rendre intelligible, l'objet de sa recherche.

Dans notre cas, la traque a perduré après cette étape où, pourtant, nous étions parvenue à capturer, grossièrement, l'objet de nos préoccupations par les mots. Pour se fixer sur une matérialité finie, analysable, nous avons dû travailler notre endurance. Sur le site internet de la Confédération paysanne, dans des articles de presse, en contactant des personnes qui travaillent pour la CP, la fouille a été active, nos trouvailles longtemps peu probantes.

L'être culturel, l'éternelle transformation

Au-delà de cette brève réflexion sur la nature du travail de chercheur, dans le cas plus singulier de notre mémoire de recherche, rien ne sert de courir : la traque sera sans fin. La notion au cœur de notre travail est celle d'« être culturel ». Et celle-ci, par définition, se dérobe continuellement. L'être culturel, Yves Jeanneret le définit en ces termes : « [c'est] l'ensemble d'idées et de valeurs qui incarne un objet de la culture dans une société *tout en se transformant*

³⁶⁷ Définition de « poursuite », dans *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

constamment à partir de la circulation des textes, des objets et des signes. »³⁶⁸ Dit autrement, à peine l'a-t-on saisi, qu'il est déjà un peu différent : l'être culturel se transforme infiniment, on le « suit avec ardeur » jusqu'à rattraper ce qui, déjà, n'est plus que sa mue.

Le paysan a donc « mille visages » et la CP – en tant qu'acteur qui, sans ambiguïté, appartient au monde paysan – a façonné l'un de ces visages. Notre travail a consisté à comprendre comment, à l'aide du support médiatique et institutionnel qu'est *Campagnes solidaires*, il l'a sculpté, comment il le représente et, finalement, comment il s'autoreprésente.

FAIBLESSES DE NOTRE RECHERCHE ET PERSPECTIVES FUTURES

Ces interrogations sont certes riches d'enjeux – comment représenter ce qui touche à l'identité ? –, mais elles n'épuisent pas la question qui, fondamentalement, nous a amenée à traiter d'un sujet sur le monde cultural : est-il quelque chose comme une revalorisation du terme « paysan » actuellement à l'œuvre ?

Nos analyses se fondent sur un numéro de *Campagnes solidaires* : l'identité paysanne, qui structure l'identité de la Confédération paysanne, y est forcément valorisée. Une euphémisation du labeur quotidien qu'implique la vie de paysan est même sous-jacente.

C'est la raison pour laquelle, dans notre projet de recherche initial, nous pensions réaliser une analyse comparative entre les différents portraits qui composent l'intérieur de l'exemplaire de *Campagnes solidaires* et des portraits de presse issus de médias « généralistes ». La comparaison aurait pu nous révéler quelles caractéristiques de l'être culturel paysan sont communes pour l'acteur du monde cultural qu'est *Campagnes solidaires* et des acteurs qui n'y appartiennent pas. Ce travail comparatif aurait également pu confirmer ou infirmer notre hypothèse : les portraits de presse issus de médias généralistes racontent-ils, eux aussi, une vie désirable ? Y a-t-il une euphémisation de la dureté de l'activité exercée ou, au contraire, la rudesse du quotidien est-elle représentée comme un élément biographique admirable ?

Pourtant, même enrichie de cette analyse comparative, notre intuition concernant un potentiel renversement axiologique ne trouverait toujours pas de réponse.

Par des analyses sémiologiques d'objets mis en circulation par la Confédération paysanne

³⁶⁸ Jeanneret (Yves), *Critique de la trivialité*, *op.cit.*, pp.11-12.

– c’est le cas pour *Campagnes solidaires* –, s’opère une médiation qui n’est pas anodine. Nous n’ignorons pas que la Confédération paysanne, en tant qu’organisation collective qui a des fins représentatives, joue un rôle de médiatrice : elle n’est donc pas simplement la « traductrice » ou le « transmetteur » de l’identité de ses syndiqués. Elle opère une véritable *transformation* des idées, des objets, des représentations. Ces objets directement issus du syndicat (communiqués, pages de présentation sur leur site internet, supports de communication) nous en disent certainement davantage sur la manière dont la CP choisit de se mettre en scène que sur l’identité paysanne de ses syndiqués. Dans notre cas, il s’agissait même de prendre en compte une « double-médiation » : celle de la CP, celle de *Campagnes solidaires*.

Mais alors : qu’en pensent donc les cultivateurs syndiqués eux-mêmes ? Puisque nous tâchons de saisir ce que recouvre l’identité paysanne, pourquoi ne pas poser la question aux principaux intéressés ? Se définissent-ils, à titre individuel, en tant que paysan ? Si oui, qu’entendent-ils sous ce mot polysémique ?

Bien sûr, nous avons conscience que, si les entretiens sociologiques dépassent certaines limites intrinsèque à la méthode sémiologique, ils engendrent d’autres biais.

Mais peut-être que, pour un sujet qui traite des « travailleurs de la terre », serait-il intéressant de se rendre directement sur la « terre de ces travailleurs » ?

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

CLASSEMENT PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

OUVRAGES CITÉS

AUSTIN, John L., *Quand dire c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.

BARTHES, Roland, et commentaires de CLERC, Thomas, *Le Neutre : Notes de cours au Collège de France : 1977-1978*, Paris, Seuil/IMEC, coll. « Traces Écrites », 2002, 272 p.

BARTHES, Roland, *Œuvres complètes, tome I : 1942-1965*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, [2^e édition en novembre 2002], 2000 p.

CHARMES, Éric, *La ville émietée. Essai sur la clubbisation de la vie urbaine*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « La Ville en débat », 2011, pp. 207-246. [En ligne : <https://www.cairn.info/la-ville-emietee--9782130587767-page-207.htm>]

DEVILLAIRS Laurence, *Les 100 citations de la philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2017, pp. 15-124. [En ligne : <https://www.cairn.info/les-100-citations-de-la-philosophie--9782130789185-page-15.htm>]

JEANNERET, Yves, *Critique de la trivialité. Les médiations de la communication, enjeu de pouvoir*, Paris, Éditions Non Standard, 2014, 784 p.

JEANNERET, Yves, *Penser la trivialité. Volume 1 : la vie triviale des êtres culturels*, Paris,

Éditions Hermès-Lavoisier, coll. « Communication, médiation et construits sociaux », 2008, 274 p.

JEANNERET, Yves, *Y-a-t-il vraiment des technologies de l'information ?*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2^e édition 2007, 200 p.

MARIN, Louis, *De la représentation*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1994, 400 p.

MARIN, Louis, *Le portrait du roi*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1981, 304 p.

MOULIN, Annie, *Les paysans dans la société française: de la Révolution à nos jours*, Paris, Le Seuil, 1988, 322 p.

PAUGAM, Serge (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2013.

SOULLEZ Christophe, BAUER Alain, *Violences et insécurité urbaines*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2010, 128 p.

WRONA, Adeline, *Face au portrait. De Sainte-Beuve à Facebook*, Paris, Hermann, coll. « Cultures numériques », 2012, 441 p.

ARTICLES CITÉS ET ACTES DE RECHERCHE

« Présentation », dans DE MONTETY, Caroline, SOUCHIER, Emmanuel (dir.), *Écrire la crise... Poétique d'un être médiatique, Communication & langages*, (N° 162), 2009/4, pp. 49-65. DOI : 10.4074/S0336150009004037. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages1-2009-4-page-49.htm>]

« Howard S. Becker et Alain Pessin : Dialogue sur les notions de Monde et de Champ », *Sociologie de l'Art*, 2006/1 (OPuS 8), pp. 163-180. DOI : 10.3917/soart.008.0163.

BARRAL, Pierre, « Note historique sur l'emploi du terme “paysan” », *Études rurales*, (N°21), 1966, pp. 72-80.

BARTHES, Roland, « Rhétorique de l'image », *Communications*, (N°4), 1964, pp. 40-51.

BOURDIEU, Pierre, *Une classe objet*, dans : Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 17-18, novembre 1977. *La paysannerie, une classe objet*, pp. 2-5. [En ligne : https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1977_num_17_1_2572]

BRUNEAU, Ivan, « La Confédération paysanne : s'engager à “juste” distance. », *Ruralia*, (N°20), 2007. [En ligne : <http://ruralia.revues.org/1712>]

BRUNEAU, Ivan, « Une gauche paysanne post-soixante-huitarde. Une même appartenance générationnelle, des clivages structurants », *Revue historique*, (N°684), 2017/4, pp. 875-894. DOI : 10.3917/rhis.174.0875. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-historique-2017-4-page-875.htm>]

CHUPIN, Ivan, MAYANCE, Pierre, « Derrière le formel, la communauté. Le cas de la presse professionnelle agricole », dans Jean-Baptiste, Legavre, (dir.), *L'informel pour informer. Les journalistes et leurs sources*, Paris, Éditions Pepper, coll. « Communication, politique et société », 2014, pp. 185-202.

CHUPIN, Ivan, MAYANCE, Pierre, « Faire corps avec les agriculteurs. La presse professionnelle agricole : un enjeu syndical pour la FNSEA », *Politix*, (N° 103), 2013/3, p. 77-97. DOI : 10.3917/pox.103.0077. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-politix-2013-3-page-77.htm>]

CHUPIN, Ivan, MAYANCE, Pierre, « Luttés médiatiques, luttés syndicales », *Études rurales*, (N°198), 2016/2, pp. 9-23.

COLSON, François, « Que reste-t-il de la cogestion État-profession ? », *Pour*, (N° 196-197), 2008/1, pp. 107-113. DOI : 10.3917/pour.196.0107. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pour-2008-1-page-107.htm>]

CORDELLIER, Serge, « Syndicalisme : du monopole au pluralisme », *Pour*, (N° 196-197), 2008/1, pp. 136-150. DOI : 10.3917/pour.196.0136. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pour-2008-1-page-136.htm>]

CORDELLIER, Serge, « Les organisations syndicales “minoritaires” et la Profession », *Pour*, (N° 196-197), 2008/1, pp. 151-154. DOI : 10.3917/pour.196.0151. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pour-2008-1-page-151.htm>]

CORDELLIER, Serge, LE GUEN (Roger), « Organisations professionnelles agricoles : histoire et pouvoirs », *Pour*, (N° 196-197), 2008/1, pp. 64-79. DOI : 10.3917/pour.196.0064. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pour-2008-1-page-64.htm>]

DARDOT, Pierre, « La subjectivation à l'épreuve de la partition individuel-collectif », *Revue du MAUSS*, (N° 38), 2011/2, pp. 235-258. DOI : 10.3917/rdm.038.0235. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2011-2-page-235.htm>]

FERRON, Benjamin, « Professionnaliser les “médias alternatifs” ? Enjeux sociaux et politiques d'une mobilisation (1999-2016) », *Savoir/Agir*, (N° 38), 2016/4, pp. 21-28. DOI 10.3917/sava.038.0021.

GENARD, Jean-Louis, « La consistance des êtres collectifs. Contribuer avec Peirce à une sociologie de l'engagement », *SociologieS*, Dossiers, La consistance des êtres collectifs. Mode(s) d'existence, dilemmes ontologiques et politiques, 2017. [E, ligne : <http://journals.openedition.org/sociologies/6545>]

GIRARD, René, « Violence sociale, violence religieuse », *Pardès*, (N° 32-33), 2002/1, pp. 163-172. DOI : 10.3917/parde.032.0163. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pardes-2002-1-page-163.htm>]

MARTIN, Jean-Philippe, « Syndicats agricoles et sociétés paysannes : les analyses des gauches paysannes depuis 1945 », dans Antoine Annie (dir.), *Campagnes de l'Ouest : Stratigraphie et relations sociales dans l'histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1999, pp. 153-169. [En ligne : <https://books.openedition.org/pur/20554?lang=fr#entries>]

MORENA, Édouard, “Words speak louder than actions: the ‘peasant’ dimension of the Confédération paysanne's alternative to industrial farming”, *The Journal of Peasant Studies*, 2015, pp. 45-71. DOI : 10.1080/03066150.2014.969716.

ROULLAUD Élise, « Les “experts” de la PAC à la Confédération paysanne : saisir les logiques sociales de la représentation syndicale », *Politix*, (N° 103), 2013/3, pp. 31-52. DOI : 10.3917/pox.103.0031. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-politix-2013-3-page-31.htm>]

SOUCHIER Emmanuël, « L'image du texte pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Les cahiers de médiologie*, (N° 6), 1998/2, pp. 137-145. DOI : 10.3917/cdm.006.0137. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-de-mediologie-1998-2-page-137.htm>]

THOUARD, Denis, « Penser et parler. La transformation de la grammaire philosophique de Fichte à Humboldt », *Les Études philosophiques*, (N° 113), 2015/2, pp. 177-190. DOI : 10.3917/leph.152.0177. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2015-2-page-177.htm>]

WRONA, Adeline, « Vies minuscules, vies exemplaires : récit d'individu et actualité. Le cas des *portraits of grief* parus dans le *New York Times* après le 11 septembre 2001 », *Réseaux*, (N° 132), 2005/4, pp. 93-110. DOI : 10.3917/res.132.0093. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-reseaux1-2005-4-page-93.htm>]

CLASSEMENT

PAR DISCIPLINE ACADÉMIQUE

LES SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

« Présentation », dans DE MONTETY, Caroline, SOUCHIER, Emmanuel (dir.), *Écrire la crise... Poétique d'un être médiatique, Communication & langages*, (N° 162), 2009/4, pp. 49-65. DOI : 10.4074/S0336150009004037. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages1-2009-4-page-49.htm>]

FERRON, Benjamin, « Professionnaliser les “médias alternatifs” ? Enjeux sociaux et politiques d'une mobilisation (1999-2016) », *Savoir/Agir*, (N° 38), 2016/4, pp. 21-28. DOI 10.3917/sava.038.0021.

JEANNERET, Yves, *Critique de la trivialité. Les médiations de la communication, enjeu de pouvoir*, Paris, Éditions Non Standard, 2014, 784 p.

JEANNERET, Yves, *Penser la trivialité. Volume 1 : la vie triviale des êtres culturels*, Paris, Éditions Hermès-Lavoisier, coll. « Communication, médiation et construits sociaux », 2008, 274 p.

JEANNERET, Yves, *Y-a-t-il vraiment des technologies de l'information ?*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2^e édition 2007, 200 p.

SOUCHIER Emmanuël, « L'image du texte pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Les cahiers de médiologie*, (N° 6), 1998/2, pp. 137-145. DOI : 10.3917/cdm.006.0137. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-de-mediologie-1998-2-page-137.htm>]

WRONA, Adeline, « Vies minuscules, vies exemplaires : récit d'individu et actualité. Le cas des portraits of grief parus dans le *New York Times* après le 11 septembre 2001 », *Réseaux*,

(N° 132), 2005/4, pp. 93-110. DOI : 10.3917/res.132.0093. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-reseaux1-2005-4-page-93.htm>]

WRONA, Adeline, *Face au portrait. De Sainte-Beuve à Facebook*, Paris, Hermann, coll. « Cultures numériques », 2012, 441 p.

LA SÉMIOLOGIE ET LA PHILOSOPHIE

AUSTIN, John L., *Quand dire c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.

BARTHES, Roland, et commentaires de CLERC, Thomas, *Le Neutre : Notes de cours au Collège de France : 1977-1978*, Paris, Seuil/IMEC, coll. « Traces Écrites », 2002, 272 p.

BARTHES, Roland, *Œuvres complètes, tome I : 1942-1965*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, [2^e édition en novembre 2002], 2000 p.

BARTHES, Roland, « Rhétorique de l'image », *Communications*, (N°4), 1964, pp. 40-51.

DARDOT, Pierre, « La subjectivation à l'épreuve de la partition individuel-collectif », *Revue du MAUSS*, (N° 38), 2011/2, pp. 235-258. DOI : 10.3917/rdm.038.0235. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2011-2-page-235.htm>]

DEVILLAIRS Laurence, *Les 100 citations de la philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2017, pp. 15-124. [En ligne : <https://www.cairn.info/les-100-citations-de-la-philosophie--9782130789185-page-15.htm>]

GIRARD, René, « Violence sociale, violence religieuse », *Pardès*, (N° 32-33), 2002/1, pp. 163-172. DOI : 10.3917/parde.032.0163. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pardes-2002-1-page-163.htm>]

MARIN, Louis, *De la représentation*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1994, 400 p.

MARIN, Louis, *Le portrait du roi*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1981, 304 p.

THOUARD, Denis, « Penser et parler. La transformation de la grammaire philosophique de Fichte à Humboldt », *Les Études philosophiques*, (N° 113), 2015/2, pp. 177-190. DOI : 10.3917/leph.152.0177. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2015-2-page-177.htm>]

LA SOCIOLOGIE ET LES SCIENCES POLITIQUES

« Howard S. Becker et Alain Pessin : Dialogue sur les notions de Monde et de Champ », *Sociologie de l'Art*, 2006/1 (OPuS 8), pp. 163-180. DOI : 10.3917/soart.008.0163.

BOURDIEU, Pierre, *Une classe objet*, dans : Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 17-18, novembre 1977. *La paysannerie, une classe objet*, pp. 2-5. [En ligne : https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1977_num_17_1_2572]

BRUNEAU, Ivan, « La Confédération paysanne : s'engager à "juste" distance. », *Ruralia*, (N°20), 2007. [En ligne : <http://ruralia.revues.org/1712>]

BRUNEAU, Ivan, « Une gauche paysanne post-soixante-huitarde. Une même appartenance générationnelle, des clivages structurants », *Revue historique*, (N°684), 2017/4, pp. 875-894. DOI : 10.3917/rhis.174.0875. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-historique-2017-4-page-875.htm>]

CASTRA, Michel, « Socialisation », dans PAUGAM, Serge (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2013, pp. 97-98. [En ligne : <http://journals.openedition.org/sociologie/1992>]

CHARMES, Éric, « Chapitre V. La communauté villageoise disparue », dans *La ville émietée. Essai sur la clubbisation de la vie urbaine*. Paris, Presses Universitaires de France, coll. « La Ville en débat », 2011, pp. 207-246. [En ligne : <https://www.cairn.info/la-ville-emietee-->

[9782130587767-page-207.htm](https://www.cairn.info/revue-politix-2013-3-page-207.htm)]

CHUPIN, Ivan, MAYANCE, Pierre, « Derrière le formel, la communauté. Le cas de la presse professionnelle agricole », dans Jean-Baptiste, Legavre, (dir.), *L'informel pour informer. Les journalistes et leurs sources*, Paris, Éditions Pepper, coll. « Communication, politique et société », 2014, pp. 185-202.

CHUPIN, Ivan, MAYANCE, Pierre, « Faire corps avec les agriculteurs. La presse professionnelle agricole : un enjeu syndical pour la FNSEA », *Politix*, (N° 103), 2013/3, p. 77-97. DOI : 10.3917/pox.103.0077. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-politix-2013-3-page-77.htm>]

CHUPIN, Ivan, MAYANCE, Pierre, « Luttés médiatiques, luttés syndicales », *Études rurales*, (N°198), 2016/2, pp. 9-23.

GENARD, Jean-Louis, « La consistance des êtres collectifs. Contribuer avec Peirce à une sociologie de l'engagement », *SociologieS*, Dossiers, La consistance des êtres collectifs. Mode(s) d'existence, dilemmes ontologiques et politiques, 2017. [E, ligne : <http://journals.openedition.org/sociologies/6545>]

MORENA, Édouard, “Words speak louder than actions: the ‘peasant’ dimension of the Confédération paysanne's alternative to industrial farming”, *The Journal of Peasant Studies*, 2015, pp. 45-71. DOI : 10.1080/03066150.2014.969716.

ROULLAUD Élise, « Les “experts” de la PAC à la Confédération paysanne : saisir les logiques sociales de la représentation syndicale », *Politix*, (N° 103), 2013/3, pp. 31-52. DOI : 10.3917/pox.103.0031. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-politix-2013-3-page-31.htm>]

L' HISTOIRE

BARRAL, Pierre, « Note historique sur l'emploi du terme “paysan” », *Études rurales*, (N°21), 1966, pp. 72-80.

COLSON, François, « Que reste-t-il de la cogestion État-profession ? », *Pour*, (N° 196-197), 2008/1, pp. 107-113. DOI : 10.3917/pour.196.0107. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pour-2008-1-page-107.htm>]

CORDELLIER, Serge, « Syndicalisme : du monopole au pluralisme », *Pour*, (N° 196-197), 2008/1, pp. 136-150. DOI : 10.3917/pour.196.0136. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pour-2008-1-page-136.htm>]

CORDELLIER, Serge, « Les organisations syndicales “minoritaires” et la Profession », *Pour*, (N° 196-197), 2008/1, pp. 151-154. DOI : 10.3917/pour.196.0151. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pour-2008-1-page-151.htm>]

CORDELLIER, Serge, LE GUEN (Roger), « Organisations professionnelles agricoles : histoire et pouvoirs », *Pour*, (N° 196-197), 2008/1, pp. 64-79. DOI : 10.3917/pour.196.0064. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-pour-2008-1-page-64.htm>]

MARTIN, Jean-Philippe, « Syndicats agricoles et sociétés paysannes : les analyses des gauches paysannes depuis 1945 », dans Antoine Annie (dir.), *Campagnes de l'Ouest : Stratigraphie et relations sociales dans l'histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1999, pp. 153-169. [En ligne : <https://books.openedition.org/pur/20554?lang=fr#entries>]

MOULIN, Annie, *Les paysans dans la société française: de la Révolution à nos jours*, Paris, Le Seuil, 1988, 322 p.

RESSOURCES

DOCUMENTAIRES, SÉMANTIQUES ET ICONOGRAPHIQUES

OUTILS DE TRAVAIL SÉMANTIQUE

CRISCO : Centre de Recherche Inter-langues sur la Signification en COntexte, Laboratoire CRISCO - Université Caen Normandie, [En ligne : <http://www.crisco.unicaen.fr>].

TLFi : Trésor de la langue Française informatisé, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, [En ligne : <http://www.atilf.fr/tlfi>].

REY, Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Éditions Le Robert, 2010.

DOCUMENTATION

Références littéraires

LA FONTAINE, Jean (de), « Le Paysan de Danube », *Fables*, Éditions Lgf, coll. « Classiques », 1971, 544 p.

LAFORGUE, Jules, « Méditation grisâtre » (1903), *Les Complaintes* suivi de *Premiers poèmes*, Paris, (N°129), Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 1979.

« Les 100 mots du roman », dans *Les 100 mots du roman*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2017, pp. 5-115. [En ligne : <https://www.cairn.info/les-100-mots-du-roman--9782130792895-page-5.htm>]

Références statistiques

« 22. Le niveau d'études de la population et des jeunes », dans *L'état de l'Enseignement supérieur et de la Recherche en France n°11, 51 indicateurs*, édité par le SIES (Sous-direction des systèmes d'information et des études statistiques) et le Ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, Paris, 2018. [En ligne : https://publication.enseignementsup-recherche.gouv.fr/eedr/FR/T666/le_niveau_d_etudes_de_la_population_et_des_jeunes/]

Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE), « Une photographie du marché du travail en 2016 », d'après *INSEE, Enquête Emploi 2016*. [En ligne : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2850098>]

MAURIN, Louis, *Déchiffrer la société française*, Paris, La Découverte, 2009, 368 p.

Site internet *Agricultures & territoires : chambres d'agriculture*, « Résultats des élections 2013 aux Chambres d'agriculture », 2013. [En ligne : <https://chambres-agriculture.fr/chambres-dagriculture/nous-connaître/elections-2013-chambres-dagriculture/>]

Références culturelles

« Biographie de José Bové », *TouteL'Europe.eu*, 25 juillet 2014. [En ligne : <https://www.touteurope.eu/actualite/biographie-jose-bove.html>]

« Henri Mendras (1927-2003) », *Études rurales*, 2003, pp. 167-168. [En ligne : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/2929>]

BOVÉ, José, DUFOUR, François, LUNEAU, Gilles, *Le monde n'est pas une marchandise*, Éditions La Découverte, coll. « Cahiers Libres », 2013. ISBN papier : 9782707133724.

CHEMIN, Anne, « Henri Mendras, du paysan à l'agriculteur », *Le Monde*, juillet 2015. [En ligne : https://abonnes.lemonde.fr/series-d-ete/article/2015/07/30/henri-mendras-du-paysan-a-l-agriculteur_4704364_3451060.html]

D'ALLENS, Gaspard, LECLAIRE, Lucile, *Les néo-paysans*, Paris, Le Seuil-Reporterre, 2016, 144 p.

LAMBERT, Bernard, *Les Paysans dans la lutte des classes*, Paris, Seuil, 1970, 187 p.

LAURENTIN, Emmanuel, *La France et ses paysans*, Paris, Bayard-France Culture, 2012.

MENDRAS, Henri, *La Fin des paysans : changement et innovations dans les sociétés rurales françaises*, Paris, SÉDÉIS, 1967, 361 p.

Site internet de la *Confédération paysanne*. [En ligne : <http://confederationpaysanne.fr/>]

RESSOURCES ICONOGRAPHIQUES

« La Conf' a 30 ans : eux aussi ! », *Campagnes Solidaires*, N°330, juillet-août 2017, 31 p.

Site internet de la *Confédération paysanne*. [En ligne : <http://confederationpaysanne.fr/>]

Site internet *Philatélie française*, rubrique « Liste des timbres émis en 1943 ». [En ligne : http://www.philatelie-francaise.com/timbre_affiche/affiche_an.php?an=1943]

INDEX DES SIGLES

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE DE CRÉATION

JAC	Jeunesse agricole catholique (1929-1965) <i>puis devient MRJC (Mouvement rural de jeunesse chrétienne)</i>
CGA	Confédération générale de l'agriculture (1943-1953)
FNSEA	Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (1947-...)
FDSEA	Fédération départementale des syndicats d'exploitants agricoles <i>branches départementales de la FNSEA</i>
CNJA	Centre national des jeunes agriculteurs (1957-2002) <i>puis devient JA (Jeunesse agricole)</i>
PT	Paysans Travailleurs (1970-1981)
CNSTP	Confédération nationale des syndicats de travailleurs paysans (1981-1987)
FNSP	Fédération nationale des syndicats paysans (1982-1987)
CP	Confédération paysanne (1987-...)

CITATIONS RELEVÉES DANS LES PORTRAITS QUI COMPOSENT NOTRE CORPUS

RHÉTORIQUE CHIFFRÉE

Page 4

La ferme : 12 hectares avec un troupeau de 75 chèvres alpines chamoisées menées par Patrice, à l'origine de l'exploitation, installé depuis plus de trente ans, et Valérie sa compagne, chevrrière et fromagère bien en place depuis une dizaine d'années.

Page 5

Christophe et Charlotte peuvent produire alors 360 000 litres de lait, sur 43 hectares. La recherche de foncier supplémentaire s'avère compliquée et coûteuse ; elle amène à un premier contact avec la Confédération paysanne d'Ille-et-Vilaine. [...]

Sur la ferme en 2015, la situation financière se tend : « On ne gagne plus rien et on dépense beaucoup ». [...]

Aujourd'hui, ils produisent 60000 litres de lait de moins que leur droit à produire(2) et malgré la crise, « il n'y a pas eu de dégradation de trésorerie ».

Page 6

Du coup, je cultive du blé, de l'orge, du colza, du maïs et des pois. On possède 65 hectares en propriété et 25 en location, dont 11 en bail précaire loué à la Safer, renouvelable ou non chaque année. Ce n'est pas une grosse exploitation. Dans le coin, la moyenne tourne autour de 150 hectares, et il y en a pas mal qui se gavent, avec 600 hectares, voire des milliers.

Page 7

Les deux frères ont aujourd'hui quarante-cinq vaches laitières et autant de génisses de renouvellement. Pour leurs 85 hectares de cultures, pas d'engrais ni de pesticides, mais du fumier de vaches, de la rotation et du désherbage mécanique. [...]

Chaque jour, 4 000 yaourts et 4 000 faisselles sont produits dans l'atelier de la ferme. Une activité créatrice d'emplois puisqu'ils sont huit – deux associés et six salariés – à vivre de la structure ! Un troisième associé pourrait bientôt les rejoindre. « Là, avec Cédric, on bosse 80 heures par semaine mais on vit bien, avec un week-end sur trois de dispo. » Ils passent de moins en moins par les grandes surfaces – certaines ayant tendance à tirer sur les prix – et se tournent de plus en plus vers la restauration collective.

« On distribue 25 000 yaourts par mois à la cuisine centrale de Villeurbanne. Les gamins viennent ensuite à la ferme. Ça a vraiment du sens ! »

Page 9

[...] rieuse, pleine de dynamisme, mais propriétaire d'une ferme de 230 hectares et d'environ 200 vaches, bref pas trop le profil « Conf^e » habituel.

Page 10

Florian a donc misé sur le travail manuel, l'équivalent de quatre temps pleins pour les sept hectares de la ferme. À l'arrivée : des rendements peu élevés, de quoi remplir en moyenne 25 000 bouteilles chaque année, une main-d'œuvre peu mécanisée qui représente une grande part du coût de production mais des coûts d'intrants et de matériel (autoconstruit) très faibles, associés à un travail de vinification réduit grâce à des raisins sains et de meilleure qualité.

Le système économique est basé sur une réflexion globale et cohérente : limiter l'endettement, adapter son marché à ses pratiques plutôt que l'inverse, proposer une gamme de prix non élitiste mais permettant de rémunérer décemment le travail et de ne pas forcer le rendement, valoriser les spécificités du terroir et faire de la vente un moment de partage de sa passion.

Ces choix stratégiques, Florian les a faits à contre-courant des conseils de la chambre d'agriculture, qui jugeait son projet non viable [...]

Page 11

Car il ne suffit pas, et loin de là, de bonnes intentions pour se passer des pesticides : une tentative de conversion à l'agriculture biologique (AB) a dû être abandonnée faute d'avoir pu juguler le puceron cendré.

Car depuis 2010, les mauvaises années succèdent aux années catastrophiques : crises de marché, gels printaniers, neige, canicule... La survie économique a remplacé la réduction des pesticides dans l'ordre des priorités de nombreux arboriculteurs. Florence elle-même a réintroduit le désherbage chimique en 2013, après pourtant avoir acquis un outil de désherbage mécanique dans le cadre collectif d'un groupe Ecophyto. Trois fois plus cher, trois fois plus lent, trois fois plus de passages, pour un travail qui reste à finir manuellement : dans un contexte fait de crises et d'aléas divers, c'est une option impossible à soutenir économiquement sans meilleurs prix ou meilleures aides.

Page 12

François cultive ses 52 hectares de terre en bio depuis 2001 ans et y produit du blé, du triticale, de l'avoine, de la luzerne, des pommes de terre, des chicorées « à café » et donc de l'orge de brasserie. Le paysan est également le premier de l'ex-Nord-Pas-de-Calais à avoir décidé de confier l'achat de terres qu'il cultive à Terre de Liens, dans l'optique d'en faciliter la transmission ultérieure (2).

À partir de l'orge de printemps, Mathieu produit depuis novembre 2014 une quinzaine de lots de 250 à 300 kg de malt. Le succès de l'Épinette (60 hectolitres en 2016), bière de garde blonde de fermentation haute non filtrée et refermentée en bouteille, en appelle d'autres...

Officiellement installé depuis octobre 2016 après trois ans en couveuse d'entreprise sur la ferme, Mathieu s'est endetté pour rendre l'activité viable : 100 000 euros d'équipements, à 85 % sur la malterie-brasserie. L'idée est d'atteindre d'ici 2-3 ans 500 hectolitres par an et de pouvoir financer un appoint salarié dès 2018-2019 ; il devra alors se rendre plus disponible pour les cultures, avec la perspective du départ en retraite de François d'ici cinq ans.

Page 13

Sur une base de 35 000 litres de lait produits par les brebis pour une saison, la plus grande partie – 34 500 litres – est transformée en tomme, le reste en yaourts.

La transformation a été mise en place il y a plus de 20 ans. Au début, elle ne concernait qu'une partie de la production vendue alors pour la fabrication du Roquefort. Aujourd'hui, tout le lait est transformé sur place. La production est vendue à 90 % en direct, à la ferme, en amaps et dans des magasins de producteurs à Clermont-l'Hérault et à La Boissière. Chacun des deux associés est référent pour un des magasins. Les 15 amaps sont toutes sur Marseille, et les distributions sont facilitées et groupées grâce à une association, Les Paniers Marseillais.

Les livraisons se font une fois par trimestre.

Page 14

La charge de remboursement est importante puisqu'elle ponctionne le tiers de la trésorerie et constitue, avec les salaires, les deux gros postes de dépenses. Nicolas juge cependant satisfaisant le revenu qu'il s'octroie et qui oscille aux alentours des 20000 euros par an. Depuis son installation, il a réussi à trouver 14 hectares d'herbe qu'il exploite en location précaire. Il achète aussi beaucoup de céréales sur pied ; il en fait lui-même la récolte afin d'alléger la facture d'aliments pour ses animaux. Il est sur le point de pouvoir reprendre une vingtaine d'hectares supplémentaires, à bail, qui lui seront salutaires.

Page 15

Il démarre un premier élevage de poulets bio en vente directe dès 2007 au rythme de 100 toutes les trois semaines. Avec la DJA (dotation jeune agriculteur) attribuée en 2009, le voilà désormais vraiment agriculteur. Il opte pour des poulaillers déplaçables tout en intégrant des pintades et un bâtiment pour poules pondeuses. Il produit la totalité de la nourriture pour ses volailles, ce qui nécessite l'acquisition d'un extrudeur à soja et d'une presse à tournesol. Aujourd'hui, à 32 ans, Simon Graf met en valeur une centaine d'hectares dont les deux tiers irrigables, produisent 400 volailles par semaine, plus les volailles de Noël. Avec un chiffre d'affaires annuel de 300 000 euros, la ferme génère trois emplois.

La réussite est au rendez-vous, puis surviennent les deux épisodes de grippe aviaire fin 2015 et 2016. « Chaque fois j'ai eu un foyer à un kilomètre, mais je n'ai jamais été touché ! J'achète les poussins et ils ne sortent que pour être abattus », dit-il, persuadé que la segmentation de l'élevage et les transports sont les principaux vecteurs de la maladie.

Page 16

C'est une ferme en polyculture-élevage, avec un petit troupeau de dix vaches mères de race limousine, un hectare de fraises et 0,8 hectare de verger diversifié. Nous travaillons en bio sur 20 hectares, dont 14 en propriété et 6 en fermage, ce qui nous permet de faire les rotations fraises et prairies fourragères (céréales, luzerne). Nous vendons environ 10 tonnes de fraises à l'année : 70 % sont expédiés chez des grossistes bio (Bordeaux, Rungis et Agen) et 30 % sont vendus localement (à la ferme, aux écoles, en amap...). Pour la viande, nous faisons découper à façon et vendons en caissettes aux particuliers et aux écoles. Sur cet atelier de production, même si nous sommes autonomes en aliment pour le bétail, nous souhaiterions encore diminuer le nombre de vaches.

Page 17

Il abandonnera l'atelier ovin en 2015 pour se consacrer exclusivement à la culture et à la vinification de 1,30 hectare de vigne en AOC Irouléguy, avec seulement des cépages blancs. [...]

Quand le couple arrive sur la ferme, il vise la parcelle plate de 1,60 hectare en bord de rivière et indique à Battit : « Ça, ça nous suffit ! » La dizaine d'hectares restants et la bergerie sont proposées en location à un voisin. [...] Les parcelles restantes de Xubialdea conviennent à Sylvain Régner qui veut se lancer en porcs plein air, poules pondeuses et verger. Ces deux derniers ateliers nécessitent respectivement 0,30 hectare et 0,40 hectare, les porcs utiliseront le reste dont 4,60 hectares de bois.

Page 18

Pour leur septième saison, les trois associés cultivent 2,5 hectares en légumes et 1000m² en plantes aromatiques et médicinales (PAM) certifiés AB et Nature & Progrès. Sous leurs serres s'alignent une quarantaine de légumes différents. [...]

100 % de leurs légumes, soit 42 tonnes par an, sont vendus via l'ama « Les carottes sauvages » à Annemasse(3). « Au départ, le débouché amap représentait 80 % de notre production et les marchés 20 %. Mais le taux horaire de notre travail s'établissait à 4,30 euros, ce n'était pas viable. » L'ama leur propose alors d'être rémunérés au Smic, à la condition d'arrêter les marchés. Avec l'aide des fondateurs de la première amap en France, ils déconstruisent leur façon de calculer le prix du panier. Et concluent qu'ils doivent réaliser 100000 euros de chiffre d'affaires par an pour être rémunérés à la hauteur de leur travail. « On a estimé que l'on pouvait nourrir 100 familles et on a donc vendu 100 parts à 1000 euros. » (4) « Ça peut paraître énorme comme somme, mais on peut aussi se dire que c'est 3 euros par jour pour maintenir deux emplois sur une ferme. »

Page 19

Sur 19 hectares, ils y produisent en bio et vendent en direct chaque semaine 60 paniers de légumes et 400 kg de pain, fruit des 16 hectares de cultures céréalières de la ferme. Lucie est l'une des deux référents pour la production maraîchère. La Scop est fermière d'un paysan confédéré sur des terres de sa ferme familiale.

Page 20

- Tu peux me décrire une saison complète?

- D'abord, débroussaillage des rejets, des bourdiguas, fin août-début septembre, puis récolte en octobre. Ici, c'est sur cinq hectares et demi. Cinq cents arbres, dix tonnes à ramasser pendant cinq semaines. Ensuite transformation : purée, châtaignes au naturel, confiture. Farine aussi, après passage dans les clèdes (séchoirs, NDLR). On en congèle un peu pour les transformations

d'hiver : soupes, châtaignes confites. On fait aussi les marrons glacés. À la pleine saison, octobre et novembre, c'est cent heures de travail par semaine !

- L'hiver, c'est plus tranquille ?

- Oui : élagage principalement, et surtout vente : salons, marchés... On a aussi une originalité, on livre une péniche qui part de Béziers, s'arrête à Valence et monte sur Paris. La batellerie, c'est le transport le moins cher !

Page 21

Sur 43 hectares, il élève 40 vaches laitières et une quarantaine de truies dans un système naisseur-engraisseur sur sciure de bois. Pendant sept mois, les bovins sont à la pâture, et pour passer la période hivernale, l'herbe est valorisée de différentes manières (foin, enrubanné, ensilage) auxquels s'ajoutent des betteraves fourragères et du maïs ensilage. Pour les porcs, la nourriture est achetée à une coopérative bretonne, par facilité certes, mais surtout parce que le prix de la terre – qui oscille ici entre 12000 et 14000 euros l'hectare – ne permet pas d'acquérir les 60 hectares nécessaires à la fabrication d'aliments à la ferme. [...]

Démarrée par un paysan du coin (François Dufour) en 2004 avec deux glacières, une voiture et plein d'idées, c'est devenu 13 ans plus tard un bel objet économique avec ses 23 productrices et producteurs, ses 350 références-produits, ses palettes qui partent à Paris tous les mois et les tournées à trois camions assurées par les producteurs eux-mêmes : « Personnellement, sur les 500 cochons que je produis chaque année, j'en écoule plus de 60 par le GIE ».

Page 22

La canne à sucre est le pivot de l'agriculture de l'île. Krishna y consacre 13 des 15 hectares qu'il cultive, produisant bon an mal an 1 200 tonnes livrées « à l'usine » (sur les deux autres hectares, il récolte des bananes pour le marché local).

Page 23

Nous récoltons 15 à 25 tonnes d'huîtres annuellement. Les trois quarts sont vendues en direct sur des marchés au nord de Toulouse. Le reste est valorisé par la dégustation à la cabane. On reçoit des groupes pour des dégustations, avec une visite pédagogique de l'exploitation où nous expliquons les principes de notre métier dans l'environnement du Bassin d'Arcachon. Pour l'avenir, on a juste envie de se mécaniser pour soulager nos efforts et gagner du temps.

Un incendie qui a emporté l'une de nos cabanes avec une partie de notre matériel nous a poussés à reconstruire une cabane plus grande où nous pourrions installer un tapis de tri. Nous sommes parmi les derniers bénéficiaires ostréiculteurs de la « dotation jeune agriculteur » (DJA). Nous avons touché 11500 euros chacun, ce qui a bien servi à la trésorerie. À plus long terme, on aimerait intensifier notre saison de vente sur les marchés toulousains en la réduisant dans la durée pour avoir plus de temps à consacrer à la production.

Page 24

Avec ses deux associés et une salariée, elle produit des yaourts et de la brousse, ainsi que de la viande, élevant pour cela 210 brebis. Ils cultivent 50 hectares de terres sur lesquelles ils font paître le troupeau et récoltent une grande partie de l'alimentation de celui-ci (foins et céréales).

Page 25

En 2012, elle revient chez ses parents qui possèdent 1,70 hectare de terres propices au maraîchage, cultivées par un paysan bio voisin et ami de la famille. Elle commence à « jardiner » sur quelques ares, puis à vendre ses légumes à son entourage. Après seulement deux ans d'installation, avant même que sa ferme soit en vitesse de croisière, elle se rémunère environ 800 euros par mois. Son objectif est plutôt de baisser la pression du travail que d'augmenter significativement son revenu.

Page 26

Le système herbager répond maintenant aux besoins de trois troupeaux : bovins (45 limousines), caprins (200 chèvres) et ovins (troupe de 150 brebis en constitution et dont la rentabilité sera en partie liée à l'ouverture d'un magasin de producteurs « bio »).

L'assolement peut fournir 75 hectares de prairies temporaires diversifiées à durée minimum de cinq ans et dans les 45 hectares de cultures, on trouve des blés (quatre variétés), des méteils récoltés en grain (épeautre, blé, avoine, triticale, pois fourrager...), du trèfle incarnat en culture dérobée, du maïs ensilage, de la féverole, du méteil à vocation énergétique... La ferme dispose maintenant d'assez de recul pour démontrer qu'il est possible d'engraisser en autonomie des jeunes bovins mâles de race limousine sans dégradation pour la vente et avec une réappropriation des marges.

Page 27

En 2006, c'est le grand saut : elle s'installe – avec les aides – sur 2,30 hectares de vignes en conversion bio et 15 hectares de terres labourables. Les vignes sont en contrat avec la cave coopérative de Buxy. Pour maintenir ses contrats, Fanny exige que sa vendange soit mise dans une cuve à part et obtient ainsi sa première cuvée bio. La cave de Buxy représente 1 200 hectares de vignes en conventionnel ; c'est une satisfaction d'obtenir la reconnaissance du bio dans ce contexte.

Page 28

La production – 50 variétés de fruits et légumes sur 2 hectares – serait vendue en direct à la ferme et en paniers à des associations de consommateurs sur Paris.

Page 29

La famille élargie se compose de 750 brebis (des Mérinos d'Arles antiques), de quelques chèvres, de chiens, de chats et de deux filles : Coline, dix ans, et Émilie, six ans (la future femme de mon fils !). Suivant l'herbe, le climat et les saisons, sauf en période d'agnelage, les brebis pâturent dans les montagnes du Mercantour, entre 800 m et 2400 m d'altitude. À l'automne, les tardons, agneaux élevés à l'herbe des alpages, se vendent. Et l'on vient de toute la France chercher des béliers et des agnelles de reproduction. Pour valoriser la laine de qualité (due autant à la race qu'aux bons soins), Claire et d'autres éleveuses ont créé la Sarriette : une association qui vend et promeut la laine de leurs élevages. Volontairement sans l'aide de salarié, ces jeunes bergères dynamiques gèrent tout le processus de création de transformation et de vente.

Page 30

La transmission de la ferme porte donc sur la reprise d'une exploitation en polyculture et la transformation de fruits et légumes. À ces activités, les trois nouveaux équipiers ajoutent la création d'un atelier de poules pondeuses et le développement de l'atelier apicole. La conduite en agriculture biologique est un impératif pour chacun d'entre eux. Ils font le choix de s'installer en société, souhaitant trouver dans le travail à plusieurs une dynamique plus forte et bénéfique. Travailler en équipe permet aussi le partage et la complémentarité des compétences.

PRÉSENCE DU CHAMP LEXICAL PROFESSIONNEL

Page 5

[...] ses parents, « engagée, plutôt féministe et qui refuse de faire entrer des distinctions sexistes dans **sa vision du métier** ».

Page 7

Chaque jour, 4 000 yaourts et 4 000 faisselles sont produits dans l'atelier de la ferme. **Une activité créatrice d'emplois** puisqu'ils sont huit – **deux associés et six salariés** – à vivre de la structure !

Page 10

Cette vision de l'agriculture et du **métier de paysan**, Florian la défend aussi par un engagement collectif et syndical, notamment au sein de la Confédération paysanne [...].

En intégrant des cultures légumières et des vergers dans et autour des vignes, elle apporte un plus à l'équilibre des sols et de la biodiversité, mais cherche aussi à compléter la fonction nourricière de leur **métier de paysan**.

Page 12

« Un stage en première année dans une ferme laitière m'a donné le coup de foudre pour le **métier de paysan**. »

Page 14

Légende sous la photo : Nicolas Bettencourt dans son écurie, à Bouville (Seine-Maritime). Le cheval est bien une réalité de l'agriculture et de la ruralité française. La commission « équidés » de la Confédération paysanne est active pour **défendre les professionnel.les de la filière dans une perspective d'intégration réussie** au monde agricole.

Page 18

Chapeau introductif : En Haute-Savoie, les trois associés du Gaec La Pensée sauvage multiplient **les innovations en maraîchage**, soucieux de ne pas devenir esclaves de leurs terres. [...]

« Nous sommes en quelque sorte **salariés de nos amapiens**, sauf que **l'outil de travail** nous appartient. »

Page 19

Mais pourquoi tenir à ce statut de scop et ne pas fonder un Gaec, par exemple? « Pour au moins deux raisons, précise Lucie : **pour la protection des travailleurs qui ont droit à la protection sociale relative au statut de salarié** et pour permettre une transmission facile du capital et de la ferme. Il est facile d'entrer et sortir de cette structure : il suffit de récupérer son capital ou de prendre des parts. Et nous sommes les cogérants de la structure, c'est nous qui prenons les décisions, qui décidons **nos productions et notre niveau de salaire**. Nous sommes à la fois **patrons et salariés**, avec un faible investissement et une grande autonomie. »

Page 20

- En somme, on devient castanéiculteur par amour ?

- C'est vrai ! On ne parle jamais de cette façon d'**arriver dans le métier** pendant les stages ! [...]

- Vous semblez très heureux ici. **Est-ce un métier que tu recommanderais ?**

- Oui ! On ne gagne pas énormément, mais on ne dépense guère, et si on répartit le travail sur l'année, on a du temps libre, on prend des vacances... Et puis, il y a de la place, de vieilles châtaigneraies à remettre en état.

Page 21

Titre : Une consistance particulière **au métier de paysan**

Avec le GIE, avec le syndicat, la coopération est un partage humain immatériel qui donne une consistance particulière à **la dimension économique du métier de paysan**.

Page 22

[...] être paysan, « **le plus beau métier** du monde » [...]

Page 23

[Ses parents] sont passionnés par leur métier et nous ont certainement transmis cela. Travailler le vivant a quelque chose de passionnant. [...]

On reçoit des groupes pour des dégustations, avec une visite pédagogique de l'exploitation où nous expliquons **les principes de notre métier** dans l'environnement du Bassin d'Arcachon.

Page 24

Elle souhaite « garder les brebis en montagne, faire du fromage et transformer de la laine ». À ses yeux, la montagne « permet de développer tout ça », malgré la précarité du statut d'aide-bergère et **un métier dépendant** de l'aide de la Pac, « pas si autonome que ça ».

Page 25

Aujourd'hui, Pauline est une « installée aidée » : « Ça correspond bien à ce à quoi je m'attendais. **Le métier me passionne**, par son côté créatif et concret, par sa signification sociale et écologique. [...] »

Page 26

Nicolas poursuit : « Après l'autonomie alimentaire, passer à l'agriculture biologique, c'était la satisfaction de se réapproprier **le métier de paysan** et de ne plus "engraisser" les fournisseurs d'aliments du bétail, d'engrais, de produits phytosanitaires, de semences, etc. » [...]

Enfin, avec deux installations hors-cadre familial, **c'est donner goût au métier** et démontrer qu'il peut être accessible si l'on n'est pas trop gourmand lors de la transmission. »

Légende de la photo : L'équipe de la ferme des Ossons. De gauche à droite : Christophe, **salarié**, Sylvain, **apprenti**, Daniel, le père de Nicolas, puis les trois **associés** – Bertrand, Nicolas et Charlotte.

Page 27

Tous deux connaissent la Confédération paysanne depuis **leurs débuts professionnels**, par des maîtres de stage notamment, c'est donc naturellement qu'ils ont adhéré à la Conf' de Saône-et-Loire.

Page 30

Hors cadre familial et **sans expérience du métier**, devenir paysan est un vrai défi qu'il lui aurait été difficile de relever sans la possibilité de se former au préalable. [...]

Travailler en équipe permet aussi le partage et la **complémentarité des compétences**.

NARRATION DES DIFFICULTÉS FINANCIÈRES RENCONTRÉES

Page 5

Sur la ferme en 2015, la situation financière se tend : « On ne gagne plus rien et on dépense beaucoup ». L'engagement syndical de Charlotte lui permet de trouver des arguments pour convaincre Christophe de la nécessité d'une remise en cause de leur système. Le syndicat, « c'est une formation continue : rédiger, structurer ses pensées, prendre confiance en soi ». Et Christophe rejoint l'Adage, un groupe d'éleveurs herbagers (1). La visite du groupe sur sa ferme est pour lui « une super journée ». Le couple entame alors une démarche d'autonomie fourragère. Aujourd'hui, ils produisent 60000 litres de lait de moins que leur droit à produire(2) et malgré la crise, « il n'y a pas eu de dégradation de trésorerie ».

Page 11

La production de pommes sur le marché « compétitif » requiert énormément de pesticides. Très vite Florence a dû renoncer aux clichés qu'elle amenait de la ville concernant le métier et les paysans, ces « gros dégueulasses perfusés de subventions »... Car il ne suffit pas, et loin de là, de bonnes intentions pour se passer des pesticides : une tentative de conversion à l'agriculture biologique (AB) a dû être abandonnée faute d'avoir pu juguler le puceron cendré. [...]

Car depuis 2010, les mauvaises années succèdent aux années catastrophiques : crises de marché, gels printaniers, neige, canicule... La survie économique a remplacé la réduction des pesticides dans l'ordre des priorités de nombreux arboriculteurs.

Florence elle-même a réintroduit le désherbage chimique en 2013, après pourtant avoir acquis un outil de désherbage mécanique dans le cadre collectif d'un groupe Ecophyto. Trois fois plus cher, trois fois plus lent, trois fois plus de passages, pour un travail qui reste à finir manuellement : dans un contexte fait de crises et d'aléas divers, c'est une option impossible à soutenir économiquement sans meilleurs prix ou meilleures aides. En bref, l'agriculture qu'a découverte Florence n'est pas l'activité bucolique en harmonie avec la nature qu'on peut imaginer parfois ; elle tient plutôt du combat. Coincée, outre les problèmes de production, entre des collègues qui défendent les pesticides comme moyen de compétition et des riverains légitimement inquiets mais peu enclins au dialogue, tiraillée entre sa propre aspiration à se libérer des pesticides et la nécessité de produire, Florence doit affronter bien des dilemmes et des situations inconfortables.

Aujourd'hui elle envisage de retenter une conversion à l'AB, une solution certes individuelle à ces tensions, dit-elle, mais qui a le mérite de traiter le problème des pesticides sans condamner sa ferme économiquement a priori.

Page 18

Avec un ami d'enfance, ils s'inscrivent en BPREA, deviennent cotisants solidaires, puis rencontrent une agricultrice « en burn out » qui leur loue une partie de ses terres.

Page 25

Elle s'est endettée pour l'installation d'irrigation, la construction d'un bâtiment de conditionnement, stockage et vente.

**INFORMATIONS SUR LES
LIENS SOCIAUX ÉTABLIS**

**Informations sur les liens familiaux
Informations sur d'autres types de socialisation (désiré ou non)**

Page 4

Cyril, 25 ans comme elle à l'époque, mais sans aucun lien familial avec l'agriculture, la rencontre en BTS à Neuvic, en Corrèze. Quelques stages en wwoofing (1) plus tard, ils ont fait leur choix de vie : ils restent ensemble et seront paysans, les chèvres pour Cyril et le maraîchage pour Anaïs. [...] Anaïs démarre son activité de maraîchage en conjointe collaboratrice.

S'ils ont découvert que la majorité des paysannes et des paysans ne suivait pas – ces inconscients ! – la Confédération paysanne, il était fort motivant de se sentir soutenu par la société dans son ensemble.

Page 5

En 2010, elle rencontre Christophe « *qui venait de s'installer* ». L'installation, Charlotte en rêvait dans son Finistère natal mais ses nouvelles attaches en décident autrement. En 2011 elle rejoint Christophe sur sa ferme « *qui fonctionnait, plutôt bien, sur le modèle intensif des parents* ».

Les vacances, c'est encore compliqué (une semaine en 2016 avec Christophe et les enfants)

Et Christophe rejoint l'Adage, un groupe d'éleveurs herbagers (1). La visite du groupe sur sa ferme est pour lui « *une super journée* ».

Page 6

J'ai repris l'exploitation familiale en 2012 après la mort de mon père. Tout le monde nous harcelait pour qu'on vende la ferme. Ma mère est d'origine mauricienne. On a subi le racisme. Des voisins et des agriculteurs voulaient qu'on parte mais on n'a rien lâché.

J'habite juste à côté de la « Maison de la Résistance » où se retrouvent les opposantes et les opposants à Cigeo. On a appris petit à petit à se connaître. C'est drôle l'ambiance que crée cette maison dans le village, il y a toujours plein de monde. J'ai retrouvé là-bas un esprit de quartier, ça apporte de la vie. J'ai aussi rencontré d'autres paysans et c'est avec eux que l'on s'est mobilisé.

Page 7

Les deux frères ont aujourd'hui quarante-cinq vaches laitières et autant de génisses de renouvellement.

« *Au départ, on avait l'impression d'être tout seuls, on ne s'attendait pas à ce qu'il y ait des paysannes et des paysans.*

« *Désormais, on ne compte plus sur les chambres (d'agriculture) pour la lutte mais sur nous, c'est ça qui est passionnant.* »

Page 8

« Baldo » comme on l'appelle toutes et tous [...].

	J'avais 26 ans, j'étais enceinte, mon frère avait 16 ans : j'ai donc repris seule le flambeau dans un premier temps. [...] Petit à petit, je suis devenue la « patronne », ma place a été reconnue, comme celle de mon frère qui m'a rejointe en 2010 après ses études.
Page 9	Plusieurs beaux bâtiments de ferme ont été retapés par la famille : le frère et la sœur d'Émilie, leurs conjoints, enfants... Sur l'arrière, une roulotte en bois construite par « JB » dont c'est le métier et à qui Émilie prête des granges. Une sorte de communauté de trentenaires où chacun garde son indépendance. Au village, on ricanait : elle va rendre les vaches folles... Puis ils m'ont demandé de l'aide quand les leurs s'échappaient ! Petit à petit, je suis devenue la « patronne », ma place a été reconnue, comme celle de mon frère qui m'a rejointe en 2010 après ses études. Mathilde, sa compagne, l'a rejoint, tout en conservant un emploi de maraîchère qui lui tient à cœur (1).
Page 10	La Conf' lui permet de sortir du domaine exclusivement viticole et de s'ouvrir à la rencontre de paysannes et de paysans de toutes productions. Florian est également engagé dans bien d'autres structures collectives du vignoble alsacien (Syndicat des vignerons indépendants d'Alsace, groupe de producteurs de Grand Cru Frankstein, Université des Grands Vins), tandis que Mathilde s'investit dans l'association des femmes de la vigne et du vin, les diVINES d'Alsace.
Page 11	Dans le parcours de Florence, il s'appelle Jean-Louis : c'est lui qui l'a formée, dans le cadre de l'apprentissage intégré dans sa formation. Comme les enfants de Jean-Louis ont choisi d'autres voies, c'est Florence qui reprendra le verger. Elle cultive huit hectares de pommiers, dans le cadre coopératif qui structure fortement la filière dans le département.
Page 12	« <i>La dimension collective du travail en agriculture m'a toujours attiré</i> », précise le néo-paysan qui voit dans l'avenir de la ferme plein d'évolutions possibles : « <i>Nous pourrions faire vivre une bonne dizaine de personnes en diversifiant les productions.</i> »
Page 13	Morgane aime participer à l'organisation des manifestations festives, comme la fête annuelle du syndicat départemental.
Page 14	Son amie Marine, monitrice d'équitation mais salariée chez un bailleur social, partage avec lui cette passion
Page 16	À 32 ans, Gaëlle Naulin s'est installée cette année en Gaec avec son mari, Mathieu,
Page 17	Il entend alors parler d'un couple de maraîchers à la recherche de foncier car devant déménager des parcelles qu'il exploite sur une autre commune. « <i>Au début, les voisins ont beaucoup parlé, il n'y a jamais eu autant de circulation ici que quand ils se sont installés</i> », sourit Battitt. « <i>Ils ont vu qu'on était au travail tous les jours, ils ont vu les serres se monter, les cultures arriver. Ils voyaient tout sans avoir à entrer dans la ferme</i> », raconte Marie-Rose.
Page 19	Son histoire commune avec celle de son compagnon, Mathieu, les conduit sur la ferme de Belêtre, à Dolus-le-Sec, en Indre-et-Loire. Lucie Thiérot est l'une des cinq associés-salariés cogérants de la Coopérative paysanne de Belêtre, à Dolus-le-Sec, en Indre-et-Loire, une des premières sociétés coopératives de production (Scop) agricole en France.

Page 20	<p>- Je suis fils de paysans de Haute-Loire. Vaches, fromages. J'attendais de prendre la suite. Puis un jour, à Rambouillet, près de Paris, le destin ! Je rencontre Marie, sur une foire. Coup de foudre ! Je rapplique en Ardèche, on s'installe dans la ferme de ses parents. Je n'y connais rien, c'est tout nouveau, j'apprends.</p> <p>- En somme, on devient castanéiculteur par amour ?</p> <p>- C'est vrai ! On ne parle jamais de cette façon d'arriver dans le métier pendant les stages !</p> <p>- Oui, quand même: jardin, bois, construction, et surtout famille. On a quatre enfants, dont deux jumeaux d'un an tout juste, ça occupe pas mal !</p>
Page 21	<p>En plus de sa ferme, Frédéric anime un groupement d'intérêt économique (GIE) de vente directe, coprésidé une Cuma et partage naturellement avec Sabrina, son épouse, l'éducation de leurs quatre enfants âgés respectivement de 4, 6, 8 et 10 ans.</p>
Page 23	<p>Avec mon frère, Victor, nous avons toujours travaillé avec nos parents pour les fêtes de fin d'année. [...] Nous nous sommes formés et avons été tous deux ouvriers avant de nous installer en Gaec avec notre père, le 1er avril 2016.</p>
Page 25	<p>Son conjoint travaille en maintenance industrielle (électricité) et n'hésite pas à lui donner le coup de mains sur les installations à réaliser... en période hivernale, car en saison le travail est intense, même si Pauline veille à ne pas travailler le dimanche.</p> <p>Si elle se déclare proche de la Confédération paysanne, la nouvelle paysanne n'a pas encore franchi le pas de l'adhésion, la tête dans le guidon entre sa ferme et sa famille ; elle a un petit bambin de sept ans.</p>
Page 26	<p>Charlotte, sa compagne, devient salariée sur l'exploitation.</p> <p>À trois, voire quatre avec un apprenti, ils poursuivent les productions présentes sur la ferme.</p>
Page 27	<p>Le but : rejoindre son compagnon, Damien Gressard, installé depuis un an sur une petite surface de maraîchage et un hectare de vignes.</p>
Page 29	<p>Elle continue à vivre sa passion en travaillant de ferme en ferme jusqu'à ce qu'elle rencontre son troupeau et son berger, à 22 ans. Ils sont aujourd'hui en Gaec à Saorge, dans la vallée du Caïros, à une heure et demie de route au nord de Menton.</p> <p>La famille élargie se compose de 750 brebis (des Mérinos d'Arles antiques), de quelques chèvres, de chiens, de chats et de deux filles : Coline, dix ans, et Émilie, six ans (la future femme de mon fils !).</p>
Page 30	<p>Morgan Rey, 26 ans, le compagnon de Marion, est initié par ses parents dès son plus jeune âge à un mode de pensée alternatif.</p>

Réflexions sur le métier Réflexions plus générales

Son BTS la conduisait plutôt vers le développement local et durable, forcément durable. Mais des visites de petites fermes commençaient à faire germer en elle un désir d'agriculture paysanne !

Travailler en agriculture paysanne est une évidence pour Anaïs et Cyril, même s'ils n'en connaissent pas encore tous les contours (3) !

Trop jeunes pour se souvenir du démontage du Mac Do de Millau en 1999, ils ont eu l'avantage de découvrir au lycée les OGM et le cynisme de leurs promoteurs. Ils s'installent sur une ferme « militante », conduite par une présidente de l'Afocg Quercy (4) et un ancien secrétaire national de la Confédération paysanne.

Transmettre ses convictions ou ses idées est un exercice rarement évident et qui peut se révéler fastidieux ou source de plaisir suivant les circonstances. Les transmissions de pouvoir sont souvent douloureuses, à voir comment beaucoup s'y accrochent comme la moule à son bouchot ! Alors, transmettre une ferme... Car il y a un peu de tous ces ingrédients dans une ferme : des convictions, du pouvoir, beaucoup d'idées et de savoir-faire accumulés patiemment au fil des années paysannes.

Alors quel avenir? « *Poursuivre une démarche d'autonomie, cela nous ramène toujours à la charte de l'agriculture paysanne (3).* » Passer en bio ? « *Je ne pensais pas que c'était possible, pourtant c'est une perspective qui se rapproche.* » Mais avant tout, « *construire une ferme à taille humaine* ».

Les racines de son engagement sont profondes : des parents militants, un père qui s'installe en 1995 après un temps de professorat, une mère d'abord installée avec ses parents, « *engagée, plutôt féministe et qui refuse de faire entrer des distinctions sexistes dans sa vision du métier* ». Alors forcément, « *les discussions à la table familiale façonnent une certaine manière de voir les choses !* », se rappelle la jeune paysanne.

Chez moi, les conséquences du modèle industriel prôné par la Fnsea frappent aux yeux : la pollution, l'agrandissement à tout prix, la disparition des fermes...

J'en ai marre de faire de l'agriculture conventionnelle. Je songe à me convertir au bio et à développer l'agroforesterie dans mes champs, à replanter des haies, des arbres. C'est ça l'avenir, pas une poubelle nucléaire ou des champs irradiés !

J'ai des projets en tête : faire une foire paysanne, des marchés, des événements, apporter de la vie sur ce territoire qui en a bien besoin ! On n'est pas très nombreux à la Confédération paysanne de la Meuse mais il faut que l'on porte ces initiatives, qu'on relance un bon mouvement social agricole dans le Grand Est ! C'est urgent !

« *On n'est pas autonomes en aliment et c'est l'une des raisons pour lesquelles on n'est pas en bio : on n'a pas envie d'acheter du foin bio ou du tourteau de soja bio qui parcourt des milliers de kilomètres en camion. On se fournit en aliments à la Coopérative Dauphinoise qui a une filière soja de l'Ain. Et quand on n'a pas assez de foin ou de maïs, on passe par les paysans d'à-côté. C'est ça, pour nous, l'agriculture paysanne.* »

Page 4

Page 5

Page 6

Page 7

Page 8	<p>Pour ses objectifs de production, c'est clair dans sa tête : préserver les sols, la biodiversité richissime de notre région, des pratiques agricoles inscrites dans la tradition pastoraliste de la Corse, un système extensif et productif, et pas intensif et productiviste !</p> <p>Son projet et son vœu le plus cher ? Pouvoir investir pour transformer à la ferme, faire son propre fromage et le vendre lui-même, mais aussi mieux valoriser l'agneau de lait corse.</p> <p>À ces qualités intellectuelles, nous pouvons ajouter trois belles qualités morales qui le caractérisent : générosité, loyauté et franchise.</p> <p>« Baldo » comme on l'appelle toutes et tous, c'est celui qui n'hésite pas à donner de son temps pour partager ses savoirs avec les plus jeunes et aider ses collègues tout en restant modeste et dans l'ombre de ses propres démarches et initiatives. Antony, c'est aussi un fidèle et il est inutile de rappeler à quel point la fidélité en amitié est rare et en politique rarissime, mais surtout combien il est appréciable de pouvoir au sein d'un syndicat et en dehors de celui-ci avoir quelqu'un sur qui l'on puisse compter et toujours se fier.</p>
Page 9	<p>La viande nous nourrit et les animaux jouent un rôle dans notre environnement. Je mange peu de viande mais uniquement de la viande de qualité. C'est vers cela qu'il faut aller. Elle sera plus chère pour rémunérer notre travail mais on en achètera moins.</p> <p>Titre : Éthique et cohérence</p>
Page 10	<p>Florian fait le choix du bio dès 2008 (certifié depuis 2011), et pousse plus loin encore en cherchant à réduire au maximum les traitements de la vigne, du vin et le travail du sol. Côté vignes : enherbement, sol aéré sans retournement, paillage amené par l'herbe couchée et non fauchée, décoctions de plantes indigènes. [...] « <i>Au final, certains clients viennent pour notre démarche éthique, d'autres pour la spécificité du terroir, mais nous ne dissociions pas les deux. Plus on artificialise le travail de la vigne et de la cave, plus on gomme les spécificités des terroirs. Nous faisons ce que nous aimons et attirons la clientèle qui nous correspond.</i> »</p> <p>Le maître mot qui guide Florian Beck-Hartweg dans la conduite de son vignoble est certainement l'autonomie – autonomie technique, financière, décisionnelle : « <i>Nous avons décidé ce que nous voulions et définissons tout le reste pour que le système fonctionne selon nos critères.</i> »</p> <p>Le couple ne manque pas de projets. Pour pousser toujours plus loin la réflexion sur la cohérence de leur système, Mathilde souhaite par exemple développer la dimension alimentaire de la ferme. En intégrant des cultures légumières et des vergers dans et autour des vignes, elle apporte un plus à l'équilibre des sols et de la biodiversité, mais cherche aussi à compléter la fonction nourricière de leur métier de paysan.</p>
Page 11	<p>Elle s'installe sur une ferme conventionnelle et en circuit long, assez loin de son idéal premier. De cette singularité découlera tout le sens de son engagement à la Conf'.</p> <p>La production de pommes sur le marché « compétitif » requiert énormément de pesticides. Très vite Florence a dû renoncer aux clichés qu'elle amenait de la ville concernant le métier et les paysans, ces « gros dégueulasses perfusés de subventions »...Car il ne suffit pas, et loin de là, de bonnes intentions pour se passer des pesticides : une tentative de conversion à l'agriculture biologique (AB) a dû être abandonnée [...]</p> <p>Depuis lors, Florence fait tout ce qu'elle peut pour réduire l'usage de pesticides, mais dans le cadre de la production conventionnelle [...].</p> <p>Aujourd'hui elle envisage de tenter une conversion à l'AB, une solution certes individuelle à ces tensions, dit-elle, mais qui a le mérite de traiter le problème des pesticides sans condamner sa ferme économiquement a priori.</p>

Page 12	<p>François cultive ses 52 hectares de terre en bio depuis 2001 [...]. Plusieurs brasseurs régionaux étant intéressés par du malt bio local, Mathieu a, avec quelques amis, initié fin 2015 la création de Malts de Terroirs en Nord- Pas-de-Calais-Picardie. L'association est soutenue par le financement solidaire de Pas-de-Calais Actif (3) dans son projet de préfiguration d'une micro-malterie coopérative locale : « Parallèlement, nous animerons la réflexion sur la structuration d'une microfilière car il faut convaincre des paysans de semer de l'orge de brasserie bio (4) et tous les acteurs d'investir dans un outil partagé d'une autre dimension. »</p>
Page 13	<p>Dans les bagages de ces riches voyages, bien des questionnements : comment se sentir légitime pour dire aux gens ce qu'ils doivent faire sur les terres qu'eux connaissent mieux que personne et sans connaître leur culture ?</p> <p>Chacun des deux associés est référent pour un des magasins. Les 15 amaps sont toutes sur Marseille, et les distributions sont facilitées et groupées grâce à une association, Les Paniers Marseillais. Les livraisons se font une fois par trimestre.</p>
Page 14	<p>Sa famille lui a transmis son attachement à des valeurs qui privilégient plutôt une organisation sociale solidaire que la compétition.</p> <p>[...] son souci de maîtriser la production, du sol au consommateur, lui semble plus satisfaisante humainement tout en apportant de la valeur ajoutée.</p>
Page 15	<p>Pour simplifier, Simon abandonne les poudeuses mais développe des volailles « festives » (poules, dindes, pintadeaux, chapons) vendues dans le réseau Biocoop.</p> <p>Curieux de tout et explorateur d'idées nouvelles, Simon a commencé des plantations en agroforesterie, pratique des cultures intercalaires, s'intéresse aux techniques de culture simplifiées et au semis direct... « <i>C'est passionnant</i> », assure le jeune paysan qui n'a pas fini de nous surprendre.</p>
Page 16	<p>Nous aimerions être moins dépendants des aides Pac (1). Évidemment, c'est une réflexion propre qui s'applique très difficilement à d'autres fermes. Cette évolution pourrait se concrétiser cette année, alors que la ferme entre dans une nouvelle configuration, car mon beau-père a pris sa retraite et c'est ma première année d'installation.</p>
Page 17	<p>Les trois activités de la ferme sont menées en bio et en circuits courts. Les quatre paysans entendent bien travailler ensemble. Outre les coups de mains, les échanges sont également « agricoles » : les déchets végétaux de Sébastien et Marie-Rose serviront aux cochons de Sylvain et les fientes des volailles de ce dernier prendront le chemin inverse. Une amap va également être lancée sur la ferme grâce à la gamme diverse de produits. « <i>On échange aussi nos idées, nos expérimentations.</i> »</p> <p>Ici aussi, Battitt propose un bail de carrière. « <i>Cela paraissait une évidence. Pour travailler à l'aise, voir l'avenir tranquille, être chez soi quand même, il faut avoir l'assurance d'avoir la terre le temps de sa carrière</i> », explique le désormais vigneron.</p> <p>« <i>Je sais aussi que dans 30 ans, Xubialdea sera toujours la même entité</i> », ajoute-t-il.</p>
Page 18	<p>100 % de leurs légumes, soit 42 tonnes par an, sont vendus via l'amap « Les carottes sauvages » à Annemasse(3). « <i>Au départ, le débouché amap représentait 80 % de notre production et les marchés 20 %. Mais le taux horaire de notre travail s'établissait à 4,30 euros, ce n'était pas viable.</i> » L'amap leur propose alors d'être rémunérés au Smic, à la condition d'arrêter les marchés. Avec l'aide des fondateurs de la première amap en France, ils déconstruisent leur façon de calculer le prix du panier.</p> <p>« <i>Nous sommes en quelque sorte salariés de nos amapiens, sauf que l'outil de travail nous appartient.</i> »</p> <p>« <i>Je fais 35 heures par semaine sur quatre jours, en roulement le week-end, avec cinq semaines de vacances par an</i> », détaille Matthieu, fier que sa structure prouve que l'on peut être paysan et vivre bien. Un rythme rendu possible par des coups de main bénévoles sur la ferme : « <i>Les amapiens, notamment, participent à trois chantiers collectifs par an.</i> »</p> <p>Autre spécificité : le contrat qui les lie à l'amap inclut l'engagement militant dans le temps de travail.</p>

Page 19	Mais pourquoi tenir à ce statut de scop et ne pas fonder un Gaec, par exemple? « <i>Pour au moins deux raisons, précise Lucie : pour la protection des travailleurs qui ont droit à la protection sociale relative au statut de salarié et pour permettre une transmission facile du capital et de la ferme. Il est facile d'entrer et sortir de cette structure : il suffit de récupérer son capital ou de prendre des parts. Et nous sommes les cogérants de la structure, c'est nous qui prenons les décisions, qui décidons nos productions et notre niveau de salaire. Nous sommes à la fois patrons et salariés, avec un faible investissement et une grande autonomie. »</i>
Page 20	- Oui ! On ne gagne pas énormément, mais on ne dépense guère, et si on répartit le travail sur l'année, on a du temps libre, on prend des vacances... Et puis, il y a de la place, de vieilles châtaigneraies à remettre en état. - Donc, il existe des paysans heureux, et la châtaigneraie est en demande ? - C'est ça ! En redescendant dans la vallée, je pense à tous ces gens qui s'entassaient dans les tours alors que le bonheur, il est là. Prévenir Christophe Mahé (1)!
Page 21	Frédéric est heureux d'être l'animateur (1) d'une telle démarche : « <i>La transparence vis-à-vis des associations de consommateurs que nous livrons est primordiale. Depuis la création du GIE, en 2007, nous leur avons toujours envoyé nos bilans comptables et les comptes rendus de nos rapports moraux. Pour éviter tout relâchement dans nos relations humaines, nous avons même décidé d'organiser nos assemblées générales en leur présence, une année sur deux, à Paris... »</i>
Page 22	Ses premières manifs datent de ses années lycéennes pour défendre sa « passion », être paysan, « <i>le plus beau métier du monde</i> »: « <i>Savoir que les gens vivent grâce à nous, c'est magnifique !</i> »
Page 23	Nous continuons l'activité dans l'esprit qu'ont mis nos parents dans leur entreprise. L'idée est de produire peu, mais bien, en cycle complet, et de privilégier un circuit de vente court qui valorise au mieux notre produit et notre travail.
Page 24	Elle y découvre alors une ferme de taille humaine avec un « projet agricole et collectif », et « une équipe soucieuse d'autonomie ». Elle constate: « <i>Humainement, ça passe bien et politiquement, on partage des valeurs communes. »</i>
Page 25	[...] Pauline veille à ne pas travailler le dimanche. Son objectif est plutôt de baisser la pression du travail que d'augmenter significativement son revenu.
Page 26	En 2011, les terres et ce troupeau sont convertis en agriculture biologique. Cette autonomie est possible grâce à une gestion fine et réfléchie des prairies et fourrages, et à une diversité de cultures. En plus de céréales pures, des mélanges à base de triticale-avoine-pois et des protéagineux comme la féverole sont cultivés pour compléter les rations. Des cultures comme le soja et le lupin sont aussi testées.
Page 27	Nicolas poursuit : « <i>Après l'autonomie alimentaire, passer à l'agriculture biologique, c'était la satisfaction de se réapproprier le métier de paysan et de ne plus "engraisser" fournisseurs d'aliments du bétail, d'engrais, de produits phytosanitaires, de semences, etc. »</i>
Page 28	La cave de Buxy représente 1 200 hectares de vignes en conventionnel ; c'est une satisfaction d'obtenir la reconnaissance du bio dans ce contexte. J'ai ensuite fait ce BTS puis j'ai travaillé cinq ans pour une PME semencière qui contribue au développement du maraîchage en Afrique subsaharienne, ce qui m'a amené à beaucoup voyager. Cette expérience m'a donné une vision globale des défis de l'agriculture, notamment celui de la souveraineté alimentaire.
Page 29	Alors que pour nous, éleveuses et éleveurs transhumants, l'élevage est un échange fait de dons et de contredons. Et dans cette vie partagée avec les animaux Nous, qui répétons des gestes millénaires, savons, au fond de nos cœurs, que nous sommes l'avenir.

Ils font le choix de s'installer en société, souhaitant trouver dans le travail à plusieurs une dynamique plus forte et bénéfique. Travailler en équipe permet aussi le partage et la complémentarité des compétences.

ENGAGEMENTS

SYNDICAUX ET ASSOCIATIFS

Engagement à la CP Engagement au sein d'autres organisations

Anaïs prend sa part en entrant au conseil d'administration de l'Adear.

En 2013, Charlotte participe à l'assemblée générale du syndicat avec « *l'envie de partager des valeurs communes avec d'autres paysans* ». De fil en aiguille, elle intègre le comité départemental, le bureau, devient trésorière: « *Dans le bureau, on partage beaucoup de choses, on parle de ses problèmes, on donne et on reçoit* ».

Charlotte croit au combat syndical mais fonde peu d'espoirs sur la bonne volonté de Lactalis qui collecte leur lait : « *Tant que les paysans n'auront pas compris l'intérêt d'une organisation collective, ça n'avancera pas !* ».

Pourquoi as-tu adhéré à la Confédération paysanne, comment vois-tu l'avenir ?

Chez moi, les conséquences du modèle industriel prôné par la Fnsea frappent aux yeux : la pollution, l'agrandissement à tout prix, la disparition des fermes...

J'habite juste à côté de la « Maison de la Résistance » où se retrouvent les opposantes et les opposants à Cigeo. On a appris petit à petit à se connaître. C'est drôle l'ambiance que crée cette maison dans le village, il y a toujours plein de monde. J'ai retrouvé là-bas un esprit de quartier, ça apporte de la vie. J'ai aussi rencontré d'autres paysans et c'est avec eux que l'on s'est mobilisé. On a conduit des tracteurs pendant les manifs et soutenu Jean Pierre Simon, un paysan en procès pour complicité avec l'occupation du bois Lejuc (cf. CS n° 329). Cette occupation de la forêt dure depuis près d'un an. Elle nous a montré qu'ensemble, on pouvait bloquer la machine, ça nous a donné beaucoup d'espoir et de force !

Dès son installation, Jérôme s'engage dans la Confédération paysanne du Rhône. « *Un groupe "jeunes" s'est formé, ça motive. Par contre, les réunions, ce n'est pas mon truc, mon engagement se fait plutôt dans les actes.* »

Une grande manifestation est organisée en septembre 2016 sur la ferme de Jérôme et Cédric. « *Ça a été un moment clé avec la présence de militants de Sivens et de Notre-Dame-des-Landes qui nous ont appelés à nous mobiliser et nous coordonner. Ce qui est nouveau dans les luttes, c'est qu'on n'attend pas que les tractopelles soient là pour agir. Les paysannes et les paysans ont monté un collectif à l'initiative de la Conf' de la Loire dans lequel on retrouve toutes les étiquettes et ça accroche bien.* » Jérôme enchaîne les réunions publiques, participe aux commissions, s'investit dans la préparation des manifestations. « *Au départ, on avait l'impression d'être tout seuls, on ne s'attendait pas à ce qu'il y ait des paysannes et des paysans. Désormais, on ne compte plus sur les chambres (d'agriculture) pour la lutte mais sur nous, c'est ça qui est passionnant.* »

	<p>S'il siège en commission de la cellule professionnelle et rencontre donc tous les jeunes en parcours d'installation, s'il est aussi très impliqué dans les centres de formation, c'est qu'en fait il est la nouvelle génération de Via Campagnola, celle qui gagnera demain la confiance des paysannes et des paysans après avoir eu celle de la société corse.</p>
Page 8	<p>Le troupeau de brebis est restructuré, il adhère au schéma de sélection de la brebis corse, devient rapidement un des administrateurs de l'organisme de sélection (OS) « pecura corsa » mais aussi de la Corsia, la coopérative ovine régionale de sélection et d'insémination artificielle. Très impliqué, il fait partie de ceux qui veillent à maintenir les critères de rusticité et les spécificités génétiques de nos brebis au détriment de la sélection sur le seul critère de productivité.</p> <p>Il est aussi une des chevilles ouvrières de « a fieri di u casgiu », notre foire du fromage à Venacu, en centre Corse (2), où il est partout : à l'accueil, à l'animation, au comptoir, aux interviews, aux explications... C'est notre « Monsieur 100 000 volts » !</p>
Page 9	<p>Au départ je gérais la ferme avec mes convictions et j'étais plutôt isolée. Mes valeurs étaient proches de celles de la Confⁿ : beaucoup alentour étaient persuadés que j'étais adhérente.</p> <p>Maintenant, je trouve que c'est positif d'être dans un syndicat : nous pouvons nous retrouver, partager nos expériences, mieux faire face et avancer. Les propositions de la Confédération paysanne pour une politique agricole ET alimentaire sont les seules qui permettent d'envisager un avenir durable pour nos enfants, nos voisins, notre planète !</p>
Page 10	<p>Cette vision de l'agriculture et du métier de paysan, Florian la défend aussi par un engagement collectif et syndical, notamment au sein de la Confédération paysanne : « <i>Pour moi, l'engagement syndical pousse à la réflexion et permet de s'enrichir mutuellement. C'est important de défendre collectivement notre vision et d'unir nos forces, notamment pour que la réglementation soit en cohérence avec ce que l'on porte. C'est un don de temps, mais il rapporte énormément d'épanouissement collectif et personnel.</i> »</p>
Page 11	<p>Ce choix, un peu solitaire, elle le fait « à contrecœur » : elle le complète par son engagement à la Confédération paysanne et à la commission « pesticides » nationale du syndicat, notamment pour une sortie globale des pesticides en agriculture qui s'attaque aux racines économiques du problème.</p> <p>« <i>Interdire les pesticides les plus dangereux si c'est pour délocaliser la production et donc la pollution, je ne vois pas bien l'intérêt</i> », remarque-t-elle. « <i>De telles interdictions doivent absolument être accompagnées de mesures qui les neutralisent économiquement.</i> »</p> <p>L'apport de paysannes et de paysans en conventionnel et en situation de compétition économique, tels Florence, est essentiel à notre travail politique pour une sortie des pesticides qui ne soit pas une sortie de l'agriculture.</p>
Page 12	<p>Ancien animateur régional de la Confédération paysanne, il demeure actif syndicalement, participant notamment à la lutte contre la ferme-usine des 1000 vaches, à Drucat (Somme).</p> <p>Parallèlement, il est aujourd'hui co-porte-parole de la Confédération paysanne interdépartementale du Nord-Pas-de-Calais, partie prenante de la nouvelle structure régionale des Hauts-de-France.</p> <p>Adhérente à la Confédération paysanne de l'Aveyron, Morgane aime participer à l'organisation des manifestations festives, comme la fête annuelle du syndicat départemental.</p>
Page 13	<p>[...] mais en plus de cela, il y a les engagements auprès de la Cuma locale, du groupement d'employeurs, du groupe Nature et Progrès, etc.</p> <p>Morgane est également investie au niveau de l'association des Bois du Larzac qui gère l'exploitation forestière des parcelles boisées de la Société civile des terres du Larzac (SCTL) et de la SCGFA Larzac, les deux entités héritières de la lutte historique du plateau paysan. On la retrouve aussi active au sein des éditions du Larzac(1) dont les deux tomes (pour l'instant) de la bande dessinée « La brebis galeuse » connaissent un joli succès.</p>

Page 14	<p>À la question « <i>pourquoi la Confédération paysanne ?</i> », il répond : « <i>Pour défendre les paysannes et les paysans respectueux de l'environnement, respectueux de l'humain, de la terre, de la nature, de celles et ceux qui n'envient pas leur voisin et qui ne les aident pas dans le seul but de les racheter par la suite. Parce que je préfère dix fermes plutôt qu'une !</i> » ; et plus largement : « <i>Je ne peux pas me permettre de jouir des acquis que les anciens ont obtenus sans continuer à combattre dans un monde fragilisé par et au nom du libéralisme</i> ».</p> <p>La Confédération paysanne de Seine-Maritime l'a ainsi élu porte-parole du syndicat depuis quatre ans.</p>
Page 15	<p>Après avoir manifesté à Toulouse en février, il fait tout naturellement partie du groupe de travail « <i>grippe aviaire</i> » à la Confédération paysanne du Gers. Il avoue : « <i>Jusque-là je n'avais pas fait de syndicalisme, même si je partage la philosophie de la Conf'</i>. »</p> <p>Pour optimiser sa production certes, mais aussi parce qu'il a la fibre sociale, il va adhérer à plusieurs Cuma pour le matériel de culture (1) et se retrouver président de l'une d'entre elles, spécialisée dans l'abattage, la transformation et la vente de volailles, de porcs et d'ovins bio. Cette société coopérative rassemble une trentaine de productrices et de producteurs et se trouve aujourd'hui en pleine croissance.</p>
Page 16	<p>À 32 ans, Gaëlle Naulin s'est installée cette année en Gaec avec son mari, Mathieu, membre du comité départemental de la Confédération paysanne de Dordogne. Elle est présidente de la Maison des paysans, association de développement agricole du département.</p> <p>La Maison des paysans m'a permis de me politiser, au sens large du terme. Elle m'a permis aussi de mieux connaître mon territoire. Matthieu étant au comité départemental de la Conf', notre couple a un pied dans le développement, un pied dans l'action syndicale. Si la Confédération paysanne n'existait pas, on peut imaginer ce qu'il resterait de l'agriculture...</p>
Page 18	<p>Les trois associés se sont donc réparti des délégations – Ardear, Nature & Progrès, Confédération paysanne de Haute- Savoie, couveuse d'activités ... « <i>Sachant que sur Borly II par exemple, on est tous les trois engagés dans la lutte.</i> » Matthieu est également investi à l'Atelier paysan, une coopérative d'autoconstruction de matériel libre en agriculture (5).</p>
Page 19	<p>Adhérer à la Confédération paysanne était une évidence pour Lucie: « <i>J'ai réalisé mon mémoire de fin d'études à l'Association pour le développement de l'emploi agricole et rural (Adear) des Bouches-du-Rhône (3). [...]</i></p> <p>Aujourd'hui, Lucie est membre du comité départemental, collectif d'une douzaine de paysannes et de paysans qui animent la structure syndicale. Elle en est la trésorière depuis l'an dernier : « <i>On se dit qu'on n'y arrivera jamais, qu'il y a trop de choses à faire, mais finalement tout le monde prend sa part, les choses se font et on avance.</i> »</p> <p>La force du collectif, là encore.</p>
Page 20	<p>- Au fait, pourquoi la Conf' ?</p> <p>- C'est à la fois politique et philosophique. Pour moi, c'est l'espoir, un syndicalisme proche des gens, porteur de valeurs, avec une vraie vision sociale.</p>

Page 21	<p>Ensuite par esprit de suite, car ayant bénéficié du soutien du syndicat, lorsque la Conf^e de la Manche lui demande de venir donner le coup de main pour revitaliser le syndicat, il est partant ! Frédéric représente aujourd'hui le syndicat à la Safer. Son attitude altruiste n'est malheureusement pas reproduite : les paysannes et les paysans qu'il aide avec les autres confédérés sont certes reconnaissants, mais ils ont souvent de bonnes excuses pour ne pas agir (manque de temps, travail important, peur de « s'afficher »...).</p> <p>Le GIE « Paysans et fermiers bio de Normandie » est une autre belle histoire dans la vie de « Fred », une aventure humaine extraordinaire. Démarrée par un paysan du coin (François Dufour) en 2004 avec deux glaciers, une voiture et plein d'idées, c'est devenu 13 ans plus tard un bel objet économique avec ses 23 productrices et producteurs, ses 350 références-produits, ses palettes qui partent à Paris tous les mois et les tournées à trois camions assurées par les producteurs eux-mêmes [...]. Avec le GIE, avec le syndicat, la coopération est un partage humain immatériel qui donne une consistance particulière à la dimension économique du métier de paysan.</p>
Page 22	<p>C'est dire que Krishna aura été dès le début militant de la Confédération générale des planteurs et éleveurs de la Réunion (CGPER), syndicat membre de la Confédération paysanne depuis 1998. Ses premières manifs datent de ses années lycéennes pour défendre sa « passion », être paysan, « <i>le plus beau métier du monde</i> »: « <i>Savoir que les gens vivent grâce à nous, c'est magnifique !</i> »</p> <p>Un renouvellement également personnifié par Krishna Atanari, entré au bureau de la CGPER dès 2007, à 22 ans, et élu au comité national de la Confédération paysanne à 26 ans, au congrès de Nevers, en 2013(3).</p>
Page 23	<p>Mon adhésion a été un de mes premiers actes en tant que jeune installée, avec celui d'adhérer à l'association de défense de l'ostréiculture traditionnelle.</p> <p>Je crois à la convergence des luttes. On a beaucoup de luttes partagées et de problèmes communs, dont celui de l'industrialisation de l'agriculture et de l'appropriation du vivant, des OGM aux huîtres tripléides (1) et de laboratoires...</p> <p>La Conf^e permet de réfléchir aux problématiques qui nous sont communes, de tisser des liens, de porter un message à une autre échelle et puis de faire du bouche à oreille. Il faut s'intéresser aux problématiques des autres paysans!</p>
Page 24	<p>Elle est également active au sein de l'association de son département pour le développement de l'emploi agricole et rural (Adear). L'été dernier, la jeune paysanne a partagé ses deux semaines de vacances en partie sur un bateau associatif et à transformer de la laine en feutre. Encore une de ses passions, avec la botanique ou l'action culturelle.</p>
Page 26	<p>Nulle surprise de voir Nicolas pleinement engagé dans le syndicat dont il est le porte-parole de la structure départementale de l'Indre. [...]</p> <p><i>Sinon, l'application du projet de la Conf^e sur notre ferme, c'est de faire vivre quatre fois plus de personnes par rapport à la ferme moyenne de l'Indre, et ce avec des productions classiques, majoritairement en circuits longs. Même si aujourd'hui, notre nouveau projet, c'est monter un magasin paysan avec des collègues de notre secteur.</i></p> <p><i>Mais c'est aussi essayer de transmettre nos valeurs en accueillant des jeunes en formation (apprentis, stagiaires, classes...) pour leur montrer qu'une autre agriculture est possible et que notre voisin est un collègue, pas une ferme à reprendre à l'agrandissement. Enfin, avec deux installations hors-cadre familial, c'est donner goût au métier et démontrer qu'il peut être accessible si l'on n'est pas trop gourmand lors de la transmission. »</i></p>
Page 27	<p>Tous deux connaissent la Confédération paysanne depuis leurs débuts professionnels, par des maîtres de stage notamment, c'est donc naturellement qu'ils ont adhéré à la Conf^e de Saône-et-Loire. La même vision de produire autrement, la défense d'une agriculture paysanne : Damien s'est engagé tout de suite dans le comité départemental.</p>

Page 28	<p>Ce que je retiens du syndicat est qu'il défend une agriculture pleine de bon sens, qui permettrait de résoudre bien des défis. Pour moi, le paysan de la Conf^e est un paysan pour qui la vie n'est pas toujours rose mais qui est fier et heureux de ce qu'il fait. Il ne demande pas plus de subventions mais simplement que l'agriculture paysanne puisse se développer davantage.</p> <p>Dès que je serai officiellement installé d'ici quelques semaines, adhérer à la Confédération paysanne sera mon premier acte. Et d'ici quelque temps, quand j'aurai une bonne maîtrise de l'outil de production que je reprends, j'aimerais effectivement m'investir dans le syndicat.</p>
Page 29	<p>Co-secrétaire de la Confédération paysanne des Alpes-Maritimes, Claire participe aux travaux de différentes commissions – Pac, loup, élevage – et représente le syndicat dès qu'il le faut. Pour défendre les droits des paysannes, des paysans et une agriculture de qualité, elle retrouve son patois d'enfance quand la moutarde lui monte au nez ! [...]</p> <p>Fait rare, cette passionnée a laissé son troupeau quelques jours en décembre dernier pour défendre son mode de vie et sa passion. Avec une cinquantaine d'autres paysannes et paysans de la Conf^e, elle est venue manifester à Paris et réclamer à l'État la protection de l'élevage face au loup.</p> <p>Elle s'engage aussi par des dons de nourriture de sa ferme auprès des réfugiés bloqués à la frontière franco-italienne. Régulièrement, des habitantes et habitants de la Roya voisine descendent en voiture à Vintimille distribuer les repas qu'ils ont confectionnés dans la vallée aux migrantes et migrants venus d'Afrique ou du Moyen- Orient mais empêchés d'aller plus loin dans leur terrible voyage (cf. CS n° 324).</p>
Page 30	<p>Entre autres activités extérieures à celles de la ferme, Valentine participe à la préparation de la grande fête qui célébrera à Alloue, la commune voisine, les 30 ans de la Confédération nationale dont elle est bien sûr adhérente, tout comme ses associés. Elle s'occupe plus particulièrement de l'hébergement et de la communication locale. Des centaines de paysannes et de paysans y sont attendues, venant de toute la France, du 18 au 20 août.</p>

À CÔTÉ DU TRAVAIL, LES LOISIRS

Page 4	<p>Les modes d'action, non violents mais déterminés et pédagogiques, plaisent énormément, en lien avec l'indispensable représentativité syndicale.</p> <p>Alors quand on transmet sa ferme et ses convictions, l'impression de perdre ou d'abandonner quelque chose de précieux s'efface totalement au profit de l'intense satisfaction de voir le chemin se poursuivre dans la même direction, tout en évoluant au gré des personnalités et du contexte.</p>
Page 5	<p>Le syndicat, « <i>c'est une formation continue : rédiger, structurer ses pensées, prendre confiance en soi</i> ».</p> <p>[...] Charlotte n'oublie pas ses loisirs : « <i>les sorties cinéma</i> », et ce plaisir plus personnel : « <i>un atelier chant, pas pour donner des représentations, pour moi</i> ». Comme un jardin secret.</p>
Page 14	<p>Mais Nicolas en a aussi une autre : la musique. Ses goûts sont très éclectiques puisque notre homme joue tout aussi bien du violon dans un orchestre de chambre que de la batterie dans un groupe de rock ou un big bang de jazz.</p>
Page 24	<p>L'été dernier, la jeune paysanne a partagé ses deux semaines de vacances en partie sur un bateau associatif et à transformer de la laine en feutre. Encore une de ses passions, avec la botanique ou l'action culturelle.</p>

PROPOSITIONS DE TYPOLOGIES DES PORTRAITS QUI COMPOSENT NOTRE CORPUS

EN FONCTION DES TITRES

Être paysan est
un engagement politique

ENGAGEMENT SYNDICAL	<p>Page 5 « L'engagement syndical aide à prendre confiance en soi » »</p> <p>Page 8 « La nouvelle génération de Via Campagnola » »</p> <p>Page 13 « Le Larzac, toujours jeune ! » »</p> <p>Page 16 « Si la Confédération paysanne n'existait pas, on peut imaginer ce qu'il resterait de l'agriculture... » »</p> <p>Page 20 « Un syndicalisme proche des gens, porteur de valeurs, avec une vraie vision sociale » »</p> <p>Page 28 « Dès que je serai installé, adhérer à la Confédération paysanne sera mon premier acte » »</p> <p>Page 30 « Pas encore 30 ans mais déjà à la fête ! » »</p>
PRISES DE POSITIONS POLITIQUES	<p>Page 6 « Notre campagne n'est pas une poubelle nucléaire ! » »</p> <p>Page 11 Pour une sortie globale des pesticides qui s'attaque aux racines économiques du problème »</p>
FORME D'HÉROÏSATION	<p>Page 7 « En lutte contre un projet d'autoroute » »</p> <p>Page 12 « Un paysan-brasseur contre une usine à vaches » »</p> <p>Page 15 « Au service de la qualité et de la vie » »</p>

Page 22

« “Savoir que les gens vivent grâce à nous, c'est magnifique !” »

Page 29

« Face au loup et à la détresse du monde »

Être paysan

est un « vrai métier »

ESPRIT D'INNOVATION

Page 9

« Quand l'abattoir vient à la ferme »

Page 19

« Paysanne en scop »

Page 23

« Paysanne de la mer »

Page 25

« Une coopérative pour installer de nouveaux paysans »

Page 26

« Une ferme diversifiée pour travailler à plusieurs »

Page 27

« Des cuvées bio en caves coopératives »

RÉFÉRENCE AU FONCIER

Page 4

« Une transmission réussie »

Page 14

« “Parce que je préfère dix fermes plutôt qu'une !” »

Page 17

« Trois fermes en une »

DÉONTOLOGIE PAYSANNE

Page 10

« Éthique et cohérence »

Page 18

« En quête d'autonomie et de bien vivre »

Page 21

« Une consistance particulière au métier de paysan »

Page 24

« Être social »

EN FONCTION DE L'ILLUSTRATION

Mise en scène de l'activité culturelle exercée

REPRÉSENTATION EN MOUVEMENT	<p>Page 4 « Une transmission réussie »</p> <p>Page 10 « Éthique et cohérence »</p> <p>Page 11 Pour une sortie globale des pesticides qui s'attaque aux racines économiques du problème</p> <p>Page 15 « Au service de la qualité et de la vie »</p> <p>Page 16 « “Si la Confédération paysanne n'existait pas, on peut imaginer ce qu'il resterait de l'agriculture...” »</p> <p>Page 19 « Paysanne en scop »</p> <p>Page 21 « Une consistance particulière au métier de paysan »</p>
POSE (ET PAUSE) POUR LA PHOTOGRAPHIE	<p>Page 5 « “L'engagement syndical aide à prendre confiance en soi” »</p> <p>Page 7 « En lutte contre un projet d'autoroute »</p> <p>Page 9 « Quand l'abattoir vient à la ferme »</p> <p>Page 14 « “Parce que je préfère dix fermes plutôt qu'une !” »</p> <p>Page 18 « En quête d'autonomie et de bien vivre »</p> <p>Page 23 « Paysanne de la mer »</p> <p>Page 25 « Une coopérative pour installer de nouveaux paysans »</p> <p>Page 28 « “Dès que je serai installé, adhérer à la Confédération paysanne sera mon premier acte” »</p>

Pas de mise en scène de l'activité culturelle exercée

POSE POUR LA PHOTOGRAPHIE	Page 8 « La nouvelle génération de Via Campagnola »
	Page 12 « Un paysan-brasseur contre une usine à vaches »
	Page 13 « Le Larzac, toujours jeune ! »
	Page 17 « Trois fermes en une »
	Page 20 « Un syndicalisme proche des gens, porteur de valeurs, avec une vraie vision sociale »
	Page 26 « Une ferme diversifiée pour travailler à plusieurs »
	Page 27 « Des cuvées bio en caves coopératives »
Page 29 « Face au loup et à la détresse du monde »	
Page 30 « Pas encore 30 ans mais déjà à la fête ! »	
AUTRE	Page 6 « “Notre campagne n'est pas une poubelle nucléaire ! ” » <i>Photographie d'une manifestation.</i>
	Page 22 « “Savoir que les gens vivent grâce à nous, c'est magnifique ! ” » <i>Photographie détournée, atypique par rapport au reste du numéro.</i>
	Page 24 « Être social » <i>Dessin de presse signé Samson.</i>

EN FONCTION DES AUTEURS

Auteurs « seulement » paysans

RETRAITÉS OU « ANCIENS PAYSANS »	Page 4 <i>Patrice Vidieu, ancien paysan sur la ferme d'Anaïs, Cyril et Valérie</i>
	Page 5 <i>Henri Daucé, paysan retraité en Ille-et-Vilaine</i>

	<p>Page 26 <i>Jean-Claude Moreau, paysan retraité dans l'Indre</i></p>
PAYSANS TOUJOURS EN EXERCICE	<p>Page 13 <i>Florine Hamelin, paysanne en Aveyron, sur le plateau du Larzac</i></p>
	<p>Page 15 <i>Georges Aurensan, paysan dans le Gers</i></p>
	<p>Page 20 <i>Joël Feydel paysan en Ardèche</i></p>
	<p>Page 23 <i>Jean-François Périgné, paysan de la mer (mytiliculteur) en Charente-Maritime</i></p>

Auteurs présentés par leur lien
avec la CP (ou Via Campagnola)

PAYSANS EN EXERCICE	<p>Page 8 <i>Paul-André Fluixa, paysan en Corse, secrétaire régional de Via Campagnola</i></p>
	<p>Page 11 <i>Emmanuel Aze, paysan en Lot-et-Garonne, membre du comité national de la Confédération paysanne</i></p>
	<p>Page 14 <i>Olivier Lainé, paysan en Seine-Maritime, membre du comité national de la Confédération paysanne</i></p>
	<p>Page 29 <i>Alan Quint, paysan dans la vallée de la Roya, co-porte-parole de la Confédération paysanne des Alpes-Maritimes</i></p>
	<p>Page 30 <i>Catherine Chanavat, paysanne en Charente, membre du comité national de la Confédération paysanne, coordinatrice du comité de pilotage de la fête des 30 ans de la Conf', à Alloue (Charente)</i></p>
ANIMATEURS UNIQUEMENT	<p>Page 10 <i>Céline Noblot, animatrice de la Confédération paysanne du Grand-Est</i></p>
	<p>Page 16 <i>Propos recueillis par Myriam Bourgy, animatrice de la Confédération paysanne de Dordogne</i></p>
	<p>Page 27 <i>Agnès Vaillant, animatrice de la Confédération paysanne de Saône-et-Loire</i></p>

Non paysans mais en lien
avec le monde cultural

AMIS DE LA CONF'	<p>Page 9 <i>Francine Narbal, co-présidente de l'Association des Amis de la Confédération paysanne</i> http://lesamisdelacnf.org</p>
-------------------------	---

LIENS AVEC LE MONDE CULTURAL PAR LEUR PROFESSION	Page 21 <i>Serge Muller, adhérent des Amis de la Confédération paysanne</i>
	Page 6 <i>Propos recueillis par Gaspard d'Allens, résistant à Bure contre le projet Cigeo et co-auteur du livre « Les Néo-Paysans », paru en 2016 (2)</i>
	Page 17 <i>Maritxu Lopepe, journaliste à Laborari, hebdomadaire d'ELB, syndicat basque membre de la Confédération paysanne</i>
	Page 24 <i>Mohamed Raouf Saïdi sociologue au CNRS, secrétaire du groupe de recherche Petites paysanneries https://paysanneries.hypotheses.org</i>
	Page 25 <i>Propos recueillis par Paul Bonhommeau, gérant de la Ciap 44</i>
	Page 28 <i>Propos recueillis par Lucas Lebrun, étudiant à Sciences-Po Paris, en stage de fin d'études à la Confédération paysanne d'Ile-de-France</i>

Journalistes pour *Campagnes solidaires*

PAS DE PRÉCISIONS	Page 7 <i>Sophie Chapelle</i>
	Page 12 <i>Benoît Ducasse</i>
	Page 18 <i>Recueillis par Sophie Chapelle</i>
	Page 19 <i>Benoît Ducasse</i>
	Page 22 <i>Benoît Ducasse</i>

EN FONCTION DU NOMBRE DE PORTRAITURÉS

UNE PERSONNE REPRÉSENTÉE	Page 5 « "L'engagement syndical aide à prendre confiance en soi" »
	Page 6 « "Notre campagne n'est pas une poubelle nucléaire !" »

Page 7
« En lutte contre un projet d'autoroute »

Page 8
« La nouvelle génération de Via Campagnola »

Page 9
« Quand l'abattoir vient à la ferme »

Page 11
Pour une sortie globale des pesticides qui s'attaque aux racines économiques du problème

Page 13
« Le Larzac, toujours jeune ! »

Page 14
« “Parce que je préfère dix fermes plutôt qu'une !” »

Page 15
« Au service de la qualité et de la vie »

Page 16
« “Si la Confédération paysanne n'existait pas, on peut imaginer ce qu'il resterait de l'agriculture...” »

Page 19
« Paysanne en scop »

Page 20
« Un syndicalisme proche des gens, porteur de valeurs, avec une vraie vision sociale »

Page 21
« Une consistance particulière au métier de paysan »

Page 22
« “Savoir que les gens vivent grâce à nous, c'est magnifique !” »

Page 23
« Paysanne de la mer »

Page 24
« Être social »

Page 25
« Une coopérative pour installer de nouveaux paysans »

Page 28
« “Dès que je serai installé, adhérer à la Confédération paysanne sera mon premier acte” »

Page 29
« Face au loup et à la détresse du monde »

Page 10
« Éthique et cohérence »

Page 12
« Un paysan-brasseur contre une usine à vaches »

	<p>Page 27 « Des cuvées bio en caves coopératives »</p>
<p>TROIS PERSONNES OU PLUS</p>	<p>Page 4 « Une transmission réussie »</p> <p>Page 17 « Trois fermes en une »</p> <p>Page 18 « En quête d'autonomie et de bien vivre »</p> <p>Page 26 « Une ferme diversifiée pour travailler à plusieurs »</p> <p>Page 30 « Pas encore 30 ans mais déjà à la fête ! »</p>

EN FONCTION DES RAISONS DU « DEVENIR PAYSAN »

C'est une évidence

<p>UN RÊVE D'ENFANT</p>	<p>Page 5 « [le] coup de main qu'il faut donner à la ferme [de ses parents] hors temps scolaire, [...] finit par construire une vocation » « L'installation, Charlotte en rêvait dans son Finistère natal »</p> <p>Page 11 « [non] issue du monde agricole, c'est le contact avec ce monde à l'occasion de vacances en gîte à la ferme durant son enfance, qui a dessiné les premiers traits de son projet d'installation. »</p> <p>Page 13 « Morgane rêvait de reprendre cette ferme »</p> <p>Page 14 « C'est un voisin qui lui a fait découvrir l'agriculture. [...] L'agriculture et les animaux sont devenus pour lui une passion. »</p> <p>Page 17 « [...] la viticulture, à laquelle il s'est formé [était] son "rêve de gosse"»</p> <p>Page 22 « Ses premières manif datent de ses années lycéennes pour défendre sa "passion", être paysan, "le plus beau métier du monde" »</p>
<p>UNE ÉVIDENCE</p>	<p>Page 9 « [...] après le grave accident de mon père et son départ définitif, ce fut une évidence pour moi, l'aînée, de continuer. »</p>

Page 16

« Depuis mon enfance, j'ai toujours entendu parler d'agriculture. Mes parents étaient ouvriers agricoles. »

Page 20

« Je suis fils de paysans de Haute-Loire. [...] J'attendais de prendre la suite. »

Page 23

« Avec mon frère, Victor, nous avons toujours travaillé avec nos parents pour les fêtes de fin d'années. Ils sont passionnés par leur métier et nous ont certainement transmis cela. Travailler le vivant a quelque chose de passionnant. »

Page 25

« Dès le lycée, elle fait "des saisons", ayant le "goût du concret, d'avoir les mains dans la terre". Après le bac, elle arrête très tôt la fac et part en France et en Europe travailler dans des fermes »

Page 28

« Mon père était forestier, ma mère a travaillé en haras national puis comme animatrice en ferme pédagogique. J'ai donc grandi entre la forêt et les animaux. »

Page 29

« On la trouve dès son plus jeune âge au cul des brebis, avec ses parents [...] »

Page 30

« Valentine, 29 ans, a grandi sur la ferme du Riveau. [...] Passionnée par l'apiculture qu'elle découvre avec son père, Valentine se forme au lycée agricole [...]. »

C'est un véritable choix

CHOIX DÉTERMINÉ,
DÉSIR PROFOND

Page 4

« [...] ils font le choix de leur vie : ils restent ensemble et seront paysans »

Page 6

« Des voisins et des agriculteurs voulaient qu'on parte mais on n'a rien lâché »

Page 8

« Baldo, c'est aussi le choix de reprendre la ferme de son père »

Page 12

« Un stage [...] m'a donné le coup de foudre pour le métier de paysan. Pour moi, le meilleur moyen d'être écolo, c'était d'être paysan ! »

Page 18

« L'envie de vivre dehors, "avec les saisons", le conduit à revenir dans sa région natale »

Page 19

« Lucie n'est pas fille de paysans. Mais à 18 ans, elle veut se rapprocher du monde agricole et par à Angers pour ses études d'ingénieure agronome. »

PAS DE
VOCATION

Page 7

« [...] ni lui, ni son frère n'envisageaient initialement de reprendre la ferme de leurs parents »

Page 15

« Je ne me sentais pas la vocation de paysan. »

Page 24

« J'étais sûre et certaine de ne jamais faire d'agriculture, se souvient-elle, trop contraignante ! [...] Ce n'était pas une vie qui me faisait rêver ! »

Page 27

« Institutrice au tout début de son parcours professionnel, Fanny se lance à l'âge de 23 ans dans une formation en maraîchage bio [...]. Le but : rejoindre son compagnon, Damien Gressard, installé depuis un an sur une petite surface de maraîchage et un hectare de vignes. »

Raisons insuffisamment développées

Page 10

« Succédant à son père »

Page 21

Portrait qui s'articule entièrement autour de l'histoire entre l'éleveur et la Confédération paysanne.

Page 26

« Nicolas Calame s'installe avec Daniel, son père, comme associé de l'EARL »

EN FONCTION DE L'ORIGINE FAMILIALE DU PORTRAITURÉ

LIEN FAMILIAL CULTURAL

Page 4

« Anaïs n'a pas oublié ses racines paysannes de par son grand-père »

Page 5

« des parents militants, un père qui s'installe en 1995 après un temps de professorat, une mère d'abord installée avec ses parents »

Page 6

« J'ai repris l'exploitation familiale en 2012 après la mort de mon père »

Page 7

« ni lui, ni son frère n'envisageaient initialement de reprendre la ferme de leurs parents »

Page 8

« c'est aussi le choix de reprendre la ferme de son père »

Page 9

« Mon père a acheté la ferme en 1980 »

Page 10

« Florian [...] s'est installé en 2009 sur le vignoble de ses parents »

Page 13

« Les grands-parents de Morgane Blanc étaient paysans. »

Page 15

« [il a] l'opportunité de reprendre progressivement la ferme de ses grands-parents, puis de celle de sa mère »

Page 16

« Mes parents étaient ouvriers agricoles. »

Page 17

« Xubialdea, la ferme familiale, reste une entité »

Page 20

« Je suis fils de paysans de Haute-Loire. »

Page 21

« il est issu de plusieurs générations de paysannes et de paysans normands. »

Page 22

« Son père déjà était “canniers”, et syndiqué »

Page 23

« nous avons toujours travaillé avec nos parents pour les fêtes de fin d’année. »

Page 24

« Ses grands-parents étaient agriculteurs dans la Beauce et sa mère éleveuse de chèvres en Bourgogne. »

Page 26

« après quelques années de salariat sur la ferme familiale des Ossons, Nicolas Calame s’installe avec Daniel, son père »

Page 28

« Mon père était forestier, ma mère a travaillé en haras national puis comme animatrice en ferme pédagogique »

Page 29

« On la trouve dès son plus jeune âge au cul des brebis, avec ses parents »

Page 30

« Valentine, 29 ans, a grandi sur la ferme du Riveau »

Page 11

« Florence n’est pas issue du milieu agricole »

Page 12

« Mes parents n’étaient pas paysans mais j’ai fait des études en agriculture »

Page 14

« Nicolas Bettencourt est bien originaire de la région mais il n’est pas issu d’une famille de paysans. »

Page 18

« L’envie de vivre dehors, “avec les saisons”, le conduit à revenir dans sa région natale. »

Page 19

« Lucie Thiérot n’est pas fille de paysans. »

Page 25

« Pauline grandit dans une famille “non agricole” »

Page 27

« Institutrice au tout début de son parcours professionnel »

PAS DE LIEN CULTURAL

EN FONCTION DU TYPE DE FORMATION SUIVIE

Page 5

Malgré une envie d'études agricoles, elle suit une formation générale. Puis viennent les rencontres marquantes : « *un stagiaire qui adorait les vaches* ». « *J'aimais cette proximité avec les animaux et l'ambiance qu'il y avait autour* ».

Elle s'oriente vers un BTS agricole au Lycée du Rheu, près de Rennes. Période d'épanouissement : « Des jeunes d'un peu partout, assez ouverts, des visites de fermes herbagères, avec une approche globale, qui faisaient envie. »

Page 6

J'ai appris sur le tas et j'ai aussi passé un brevet professionnel, un BPREA, à Bar-le-Duc.

Page 11

L'expérience de travaux saisonniers a par la suite confirmé son goût pour l'agriculture, et en 1999 elle se lance en intégrant une formation à l'arboriculture en Corrèze après quelques mois en école d'infirmières.

Page 13

Elle se lance donc dans des études d'ingénieur agronome à AgroParisTech. Pour son stage de première année, le hasard des rencontres l'amène à la ferme de Montredon, à Montredon-du-Larzac (Aveyron), durant l'été 2005. [...]

Puis les études continuent – avec une spécialisation dans le développement agricole à l'étranger –, les stages aussi. La voilà au Cameroun, au Chili, en Nouvelle-Zélande et le dernier en Mongolie pour travailler.

Page 14

Avec un bac puis un BTS « production animale » passés à Yvetot, Nicolas commence sa carrière comme inséminateur mais cultive l'idée de s'installer.

Page 15

De Bac agricole en licence de commerce dans l'agrodistribution, ce passionné de nature, de pêche et de sport fait la connaissance du monde du travail chez un concessionnaire en machinisme agricole.

Page 19

Mais à 18 ans, elle veut se rapprocher du monde agricole et part à Angers pour ses études d'ingénieure agronome. Au cœur de celles-ci, une année de césure la conduit à travers le monde de l'agriculture paysanne sur des petites fermes en Espagne, en Inde, en Russie et en Mongolie.

De fil en aiguille, après l'obtention d'un master en agroécologie, la voilà de 2007 à 2012 responsable de production au Jardin de Cogne angevin, structure de production maraîchère à vocation d'insertion sociale

Page 21

Frédéric « baigne » donc dans la culture Conf^o quand il est part en formation agricole. BTS en poche, il est embauché par une agence d'une grande banque française et agricole... pour découvrir autre chose. Après un an de bons et loyaux services, il acquiert la certitude qu'il n'en fera pas son métier et revient au grand air, au sein d'une association de vachers de remplacement.

Page 24

En fin de troisième, la bonne élève est pressentie pour des études longues. Il lui est d'ailleurs presque interdit de s'orienter vers un lycée agricole. Elle finira malgré tout par y entrer, et par en sortir avec en poche un BTSA en Gestion et protection de la nature.

L'expérience passée auprès d'éleveurs au Burkina Faso va réconcilier Églantine avec l'élevage. Tout comme « l'expérience de transhumance avec des copains de promotion a constitué un vrai chamboulement ». La voilà portée vers l'activité pastorale. Elle donne alors des coups de main à des éleveuses et à des éleveurs puis effectue quelques petits remplacements.

Après deux ans passés en alternance entre bergère d'alpage l'été et remplaçante d'éleveuses de brebis laitières (et transformation fromagère) l'hiver, Églantine rencontre « la bande du Jas du Vignal » [...].

Page 25

Après le bac, elle arrête très tôt la fac et part en France et en Europe travailler dans des fermes, la plupart en fruits ou légumes.

À 22 ans, elle reprend les études : un BTS « maraîchage-arbo » en apprentissage sur deux ans dans le Lot-et-Garonne. Elle a toujours l'envie de s'installer mais ne voit pas comment y parvenir et elle prolonge par une licence pro dans la perspective d'être enseignante. Ce qu'elle fait pendant un an, au bout duquel la voilà répondant à l'appel de la terre comme ouvrière agricole, statut qui ne la satisfait pas complètement.

Page 28

J'ai ensuite orienté mes études vers l'agriculture, avec un BTS ACSE [Analyse conduite et stratégie de l'entreprise agricole] par apprentissage sur une ferme maraîchère à côté de Rambouillet.

Page 29

Là, Claire obtient un BEP « Production animale » à Carmejeane et un bac pro « Comptabilité Gestion Exploitation Agricole ». Durant ses études, alors que d'autres fréquentent les bars et les centres culturels, elle rôde au Centre d'études et de réalisations pastorales Alpes Méditerranée (Cerpam) et à la chambre d'agriculture. Et pendant les vacances, elle garde les brebis !

Page 30

Valentine, 29 ans, a grandi sur la ferme du Riveau. Après un master en gestion durable des paysages et un poste d'animatrice territoriale pour le Conservatoire d'espaces naturels de la région Centre, elle profite de l'approche de la retraite de ses parents pour penser la reprise de la ferme dans le cadre d'une reconversion professionnelle.

Passionnée par l'apiculture qu'elle découvre avec son père, Valentine se forme au lycée agricole de Venours et auprès de professionnels apiculteurs. [...]

Comme Valentine, Marion Jasmaint, 28 ans, ne s'est pas tournée vers l'agriculture dès la fin de l'école. Avec en poche un bac comptabilité – gestion et un BTS de management des unités commerciales, elle se sensibilise à l'écologie et, après quelques expériences professionnelles agricoles, s'installer est alors une évidence pour elle.

Page 4

Anaïs n'a pas oublié ses racines paysannes de par son grand-père qui pratiquait la polyculture et l'élevage non loin de Sarlat, en Périgord. Son BTS la conduisait plutôt vers le développement local et durable, forcément durable.

Page 18

Formé en ingénierie de l'espace rural, il se lasse d'un premier poste où ses yeux sont rivés toute la journée sur un écran. [...]

Avec un ami d'enfance, ils s'inscrivent en BPREA, deviennent cotisants solidaires, puis rencontrent une agricultrice « en burn out » qui leur loue une partie de ses terres. Alors que son associé souhaite partir, Matthieu croise la route de Jérôme Dethes et Gwenaël Chardon, diplômés en gestion de protection de la nature.

FORMATION SANS LIEN AVEC LE MONDE CULTURAL	<p>Page 7 Cédric passe un BTS compta-gestion, « rien à voir avec l’agriculture », et Jérôme un BTS technico-commercial.</p> <p>Page 16 Mais je n’ai pas suivi d’études agricoles puisque j’ai été auxiliaire de vie sociale de formation, puis de travail. Dans ce secteur, j’ai trouvé qu’il manquait beaucoup d’humanité et j’ai eu envie de ne plus être un pion parmi d’autres.</p> <p>Page 27 Institutrice au tout début de son parcours professionnel, Fanny se lance à l’âge de 23 ans dans une formation en maraîchage bio, à Écully, en vue d’obtenir un brevet professionnel (BPREA).</p>
SANS FORMATION (OU FORMATION NON ÉVOQUÉE)	<p>Page 8</p> <p>Page 9 Jeune, je n’avais pas vraiment de projet, je savais juste que j’avais un lien particulier avec les vaches, une attirance réciproque ! En 2006, après le grave accident de mon père et son départ définitif, ce fut une évidence pour moi, l’aînée, de continuer. J’avais 26 ans, j’étais enceinte, mon frère avait 16 ans : j’ai donc repris seule le flambeau dans un premier temps.</p> <p>Page 10 Succédant à son père, Florian fait le choix du bio dès 2008 (certifié depuis 2011)</p> <p>Page 17 Xubialdea, la ferme familiale, reste une entité même si les trois ateliers sont totalement indépendants et séparés. Battitt s’y installe en 2008 avec des brebis laitières, déjà présentes sur cette ferme reprise à son oncle.</p> <p>Page 20 - Je suis fils de paysans de Haute-Loire. Vaches, fromages. J’attendais de prendre la suite. Puis un jour, à Rambouillet, près de Paris, le destin ! Je rencontre Marie, sur une foire. Coup de foudre ! Je rapplique en Ardèche, on s’installe dans la ferme de ses parents. Je n’y connais rien, c’est tout nouveau, j’apprends.</p> <p>Page 22 En 2006, Krishna Atanari a 21 ans lorsqu’il s’installe paysan à Saint-Benoît, sur la côte est de la Réunion, pour produire principalement de la canne à sucre. Son père était déjà « cannier », et syndiqué.</p> <p>Page 26</p>
SANS FORMATION THÉORIQUE, MAIS EXPÉRIENCE ACQUISE PAR DES STAGES	<p>Page 12 « Un stage en première année dans une ferme laitière m’a donné le coup de foudre pour le métier de paysan. Pour moi, le meilleur moyen d’être écolo, c’était d’être paysan ! J’ai ensuite travaillé dans un parc naturel régional puis cherché à m’installer dans un projet collectif qui est tombé à l’eau. J’ai travaillé pendant quelques années pour la Confédération paysanne où j’ai rencontré François. »</p> <p>Page 23 Avec mon frère, Victor, nous avons toujours travaillé avec nos parents pour les fêtes de fin d’année. Ils sont passionnés par leur métier et nous ont certainement transmis cela. Travailler le vivant a quelque chose de passionnant. Nous nous sommes formés et avons été tous deux ouvriers avant de nous installer en Gaec avec notre père, le 1^{er} avril 2016.</p>

EN FONCTION DES ENGAGEMENTS EN ORGANISATION

UNIQUEMENT À LA CONFÉDÉRATION PAYSANNE	<p>Page 4</p> <p>Page 7</p> <p>Page 9</p> <p>Page 11</p> <p>Page 14</p> <p>Page 19</p> <p>Page 20</p> <p>Page 22</p> <p>Page 23</p> <p>Page 26</p> <p>Page 27</p> <p>Page 30</p>
À LA CP ET AILLEURS	<p>Page 5 Et Christophe rejoint l'Adage, un groupe d'éleveurs herbagers (1).</p> <p>Page 6 J'habite juste à côté de la « Maison de la Résistance » où se retrouvent les opposantes et les opposants à Cigeo. On a appris petit à petit à se connaître.</p> <p>Page 8 Le troupeau de brebis est restructuré, il adhère au schéma de sélection de la brebis corse, devient rapidement un des administrateurs de l'organisme de sélection (OS) « pecura corsa » mais aussi de la Corsia, la coopérative ovine régionale de sélection et d'insémination artificielle.</p> <p>Il est aussi une des chevilles ouvrières de « a fieru di u casgiu », notre foire du fromage à Venacu, en centre Corse(2), où il est partout : à l'accueil, à l'animation, au comptoir, aux interviews, aux explications...</p> <p>Page 10 Florian est également engagé dans bien d'autres structures collectives du vignoble alsacien (Syndicat des vignerons indépendants d'Alsace, groupe de producteurs de Grand Cru Frankstein, Université des Grands Vins), tandis que Mathilde s'investit dans l'association des femmes de la vigne et du vin, les diVINes d'Alsace.</p> <p>Page 12 Plusieurs brasseurs régionaux étant intéressés par du malt bio local, Mathieu a, avec quelques amis, initié fin 2015 la création de Malts de Terroirs en Nord- Pas-de-Calais-Picardie. L'association est soutenue par le financement solidaire de Pas-de-Calais Actif (3) dans son projet de préfiguration d'une micro-malterie coopérative locale : « Parallèlement, nous animerons la réflexion sur la structuration d'une microfilière car il faut convaincre des paysans de semer de l'orge de brasserie bio (4) et tous les acteurs d'investir dans un outil partagé d'une autre</p>

dimension. »

Page 13

Les deux associés s'investissent beaucoup à l'extérieur de la ferme. La vente directe demande un investissement en temps assez conséquent mais en plus de cela, il y a les engagements auprès de la Cuma locale, du groupement d'employeurs, du groupe Nature et Progrès, etc. Morgane est également investie au niveau de l'association des Bois du Larzac qui gère l'exploitation forestière des parcelles boisées de la Société civile des terres du Larzac (SCTL) et de la SC GFA Larzac, les deux entités héritières de la lutte historique du plateau paysan. On la retrouve aussi active au sein des éditions du Larzac(1) dont les deux tomes (pour l'instant) de la bande dessinée « La brebis galeuse » connaissent un joli succès.

Page 15

Pour optimiser sa production certes, mais aussi parce qu'il a la fibre sociale, il va adhérer à plusieurs Cuma pour le matériel de culture (1) et se retrouver président de l'une d'entre elles, spécialisée dans l'abattage, la transformation et la vente de volailles, de porcs et d'ovins bio. Cette société coopérative rassemble une trentaine de productrices et de producteurs et se trouve aujourd'hui en pleine croissance.

Page 16

Par différents concours de circonstances, je suis allée une année à l'assemblée générale de la Maison des paysans qui fait partie du réseau des associations pour le développement de l'emploi agricole et rural (Fadear). J'en suis maintenant présidente depuis trois ans et trouve une cohérence encore plus forte entre le vécu de la ferme en agriculture paysanne et la Maison des paysans.

Page 18

Autre spécificité : le contrat qui les lie à l'AMAP inclut l'engagement militant dans le temps de travail.

Les trois associés se sont donc réparti des délégations – Ardear, Nature & Progrès, Confédération paysanne de Haute- Savoie, couveuse d'activités...

« *Sachant que sur Borly II par exemple, on est tous les trois engagés dans la lutte.* » Matthieu est également investi à l'Atelier paysan, une coopérative d'autoconstruction de matériel libre en agriculture (5).

Page 21

En plus de sa ferme, Frédéric anime un groupement d'intérêt économique (GIE) de vente directe, coprésidé une Cuma [...].

Page 24

Elle est également active au sein de l'association de son département pour le développement de l'emploi agricole et rural (Adear). L'été dernier, la jeune paysanne a partagé ses deux semaines de vacances en partie sur un bateau associatif et à transformer de la laine en feutre.

Page 29

Elle s'engage aussi par des dons de nourriture de sa ferme auprès des réfugiés bloqués à la frontière franco-italienne. Régulièrement, des habitantes et habitants de la Roya voisine descendent en voiture à Vintimille distribuer les repas qu'ils ont confectionnés dans la vallée aux migrantes et migrants venus d'Afrique ou du Moyen- Orient mais empêchés d'aller plus loin dans leur terrible voyage (cf. CS n° 324).

Page 17

Page 25

Elle adhère à une Cuma pour quelques travaux du sol et se retrouve en réseau avec plusieurs maraîchers bio de la région.

Page 28

EN FONCTION DU LABEL DE PRODUCTION

Page 4

37000 litres produits en agriculture biologique en 2016, lactation de mi-février à début décembre.

Page 10

Succédant à son père, Florian fait le choix du bio dès 2008 (certifié depuis 2011), et pousse plus loin encore en cherchant à réduire au maximum les traitements de la vigne, du vin et le travail du sol.

Page 12

Plusieurs brasseurs régionaux étant intéressés par du malt bio local, Mathieu a, avec quelques amis, initié fin 2015 la création de Malts de Terroirs en Nord- Pas-de-Calais-Picardie. L'association est soutenue par le financement solidaire de Pas-de-Calais Actif (3) dans son projet de préfiguration d'une micro-malterie coopérative locale : « Parallèlement, nous animerons la réflexion sur la structuration d'une microfilière car il faut convaincre des paysans de semer de l'orge de brasserie bio (4) et tous les acteurs d'investir dans un outil partagé d'une autre dimension. »

Page 15

Il démarre un premier élevage de poulets bio en vente directe dès 2007 au rythme de 100 toutes les trois semaines.

Page 16

Nous travaillons en bio sur 20 hectares, dont 14 en propriété et 6 en fermage, ce qui nous permet de faire les rotations fraises et prairies fourragères (céréales, luzerne).

Page 17

Les trois activités de la ferme sont menées en bio et en circuits courts.

Page 18

Pour leur septième saison, les trois associés cultivent 2,5 hectares en légumes et 1000m² en plantes aromatiques et médicinales (PAM) certifiés AB et Nature & Progrès.

Page 19

Sur 19 hectares, ils y produisent en bio et vendent en direct chaque semaine 60 paniers de légumes et 400 kg de pain, fruit des 16 hectares de cultures céréalières de la ferme.

Page 21

Le GIE « Paysans et fermiers bio de Normandie » est une autre belle histoire dans la vie de « Fred », une aventure humaine extraordinaire.

Page 25

Elle produit en bio une cinquantaine de légumes et variétés différentes pour la vente directe, à la ferme, sur des marchés, à un restaurateur et une cantine scolaire.

Page 26

En 2011, les terres et ce troupeau sont convertis en agriculture biologique. Cette autonomie est possible grâce à une gestion fine et réfléchie des prairies et fourrages, et à une diversité de cultures.

Page 27

En 2006, c'est le grand saut : elle s'installe – avec les aides – sur 2,30 hectares de vignes en conversion bio et 15 hectares de terres labourables. Les vignes sont en contrat avec la cave coopérative de Buxy.

Page 30

La conduite en agriculture biologique est un impératif pour chacun d'entre eux.

Page 5

Passer en bio ? « Je ne pensais pas que c'était possible, pourtant c'est une perspective qui se rapproche. » Mais avant tout, « construire une ferme à taille humaine ».

Page 7

« On n'est pas autonomes en aliment et c'est l'une des raisons pour lesquelles on n'est pas en bio : on n'a pas envie d'acheter du foin bio ou du tourteau de soja bio qui parcourt des milliers de kilomètres en camion. On se fournit en aliments à la Coopérative Dauphinoise qui a une filière soja de l'Ain. Et quand on n'a pas assez de foin ou de maïs, on passe par les paysans d'à-côté. C'est ça, pour nous, l'agriculture paysanne. »

Page 9

(1) Emilie Jeannin est à l'origine d'une nouvelle marque, « Bœuf éthique » qui, une fois l'abattage mobile à la ferme mis en place, prendra alors tout son sens : éthique de la naissance à l'abattage (herbe et nourriture produite sur la ferme sans OGM, pas d'antibiotiques, soins aux huiles essentielles...) : « Notre abattoir mobile viendra au service d'une nouvelle filière pour des éleveurs paysans ».

Page 11

Car il ne suffit pas, et loin de là, de bonnes intentions pour se passer des pesticides : une tentative de conversion à l'agriculture biologique (AB) a dû être abandonnée faute d'avoir pu juguler le puceron cendré.

Aujourd'hui elle envisage de retenter une conversion à l'AB, une solution certes individuelle à ces tensions, dit-elle, mais qui a le mérite de traiter le problème des pesticides sans condamner sa ferme économiquement a priori.

EN FONCTION DU RÉSEAU DE
DISTRIBUTION ADOPTÉ

Page 18

100 % de leurs légumes, soit 42 tonnes par an, sont vendus via l'amap [...].
Ce fonctionnement « par part » a permis au Gaec d'éviter tout emprunt et leur assure une sécurité financière. « Nous sommes en quelque sorte salariés de nos amapiens, sauf que l'outil de travail nous appartient. »

Page 19

[...] depuis le 1er novembre 2016 deux des cinq salariés-associés cogérants d'une des premières sociétés coopératives de production (Scop) agricole en France, la Coopérative paysanne de Belète (2). Sur 19 hectares, ils y produisent en bio et vendent en direct chaque semaine 60 paniers de légumes et 400 kg de pain, fruit des 16 hectares de cultures céréalières de la ferme.
(2) <http://amap.belete.org>

Page 13

La production est vendue à 90 % en direct, à la ferme, en amaps et dans des magasins de producteurs à Clermont-l'Hérault et à La Boissière.

Page 16

Nous vendons environ 10 tonnes de fraises à l'année : 70 % sont expédiés chez des grossistes bio (Bordeaux, Rungis et Agen) et 30 % sont vendus localement (à la ferme, aux écoles, en amap...). Pour la viande, nous faisons découper à façon et vendons en caissettes aux particuliers et aux écoles.

Page 17

Les trois activités de la ferme sont menées en bio et en circuits courts. [...]

	<p>Une amap va également être lancée sur la ferme grâce à la gamme diverse de produits. « On échange aussi nos idées, nos expérimentations. »</p>
<p>CIRCUITS COURTS</p>	<p>Page 4 Vente directe sur les marchés (3 par semaine) et à la ferme pour environ 75 % (région touristique), magasins bio et supérettes pour environ 25 %.</p> <p>Page 7 Ils passent de moins en moins par les grandes surfaces – certaines ayant tendance à tirer sur les prix – et se tournent de plus en plus vers la restauration collective. « On distribue 25 000 yaourts par mois à la cuisine centrale de Villeurbanne. Les gamins viennent ensuite à la ferme. Ça a vraiment du sens ! »</p> <p>Page 23 L'idée est de produire peu, mais bien, en cycle complet, et de privilégier un circuit de vente court qui valorise au mieux notre produit et notre travail.</p>
<p>RÉSEAUX PLUS TRADITIONNELS</p>	<p>Page 5 Éleveuse de vaches laitières, livrant son lait à Lactalis</p> <p>Page 15 Pour simplifier, Simon abandonne les pondeuses mais développe des volailles « festives » (poulettes, dindes, pintadeaux, chapons) vendues dans le réseau Biocoop.</p>

Les pages 188 à 206 ont été retirées de la version diffusée en ligne.

OUTILS D'INDEXATION DU MÉMOIRE

MOTS CLEFS

Paysan, agriculteur, cultivateur, Confédération paysanne, *Campagnes solidaires*, syndicat agricole, monde agricole, monde paysan, Édouard Morena, presse agricole, journal institutionnel, Yves Jeanneret, trivialité, être culturel, être collectif, Louis Marin, dispositif représentatif, représentation, portrait, figure.

RÉSUMÉ

À quoi renvoie l'image du « paysan » aujourd'hui ? Au « péquenot » ou au « cul-terreux » comme pourraient le laisser entendre certains synonymes du terme ? Ou à un « agriculteur » technicien et responsable, telle la figure qui circule en France à partir de la période dite de « modernisation de l'agriculture » ?

Ce mémoire de recherche – résolument « trivial » (Yves Jeanneret) – part du capharnaüm symbolique auquel renvoie « l'idée » du paysan pour finalement circonscrire le terrain de l'investigation au seul syndicat agricole qui se dit expressément paysan : la Confédération paysanne. Ce travail cherche à comprendre comment la question de « ce qu'être paysan veut dire pour la Confédération paysanne aujourd'hui » détermine la représentation du paysan – pensé en tant qu' « être culturel » – au sein de l'espace symbolique, particulier, d'un numéro, particulier, du mensuel du syndicat, particulier : *Campagnes solidaires*.

Mais que s'est-il finalement dessiné à l'issue de nos analyses ? La figure paysanne contemporaine ? Le visage de la Confédération paysanne ? Les caractéristiques du journal institutionnel qu'est *Campagnes solidaires* ?